MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07198 821 6

The Birmingham Library
Margaret Street
BIRMINGHAM
No

N

Birmingham Library,

MARGARET STREET.

BIRMINGHAM AND MIDLAND INSTITUTE

SOLD BY ORDER OF THE COUNCIL

Members are requested not to damage books by turning down leaves, making notes or marks on the pages, cutting the covers by tying or strapping too tightly.

Members returning books accidentally damaged and reporting same will only be requested to pay for actual damage done.

This book should be returned within 14 days.

X.0.7.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/offenbachsavieso00mart

OFFENBACH

SA VIE ET SON ŒUVRE

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

ANDRÉ MARTINET

OFFENBACH

SA VIE & SON ŒUVRE

PARIS
DENTU ET CIE, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS
ET 3, PLACE DE VALOIS.

1887

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LIBRARY
NOV
1
UNIVERSITY OF TORONTO

Aux Enfants

de

JACQUES OFFENBACH,

à ses

Collaborateurs, ses Interprètes

et

ses Amis.

PRÉFACE

La chanson de Fortunio pleurée par l'orgue de la Trinité a salué d'un adieu suprême le cercueil de madame Offenbach. La même phrase de Valentin qui avait accompagné les funérailles du maître, a été la dernière parole de la terre à cette femme admirable dont une seule pensée dirigea la vie : se faire la plus grande part dans les soucis, dans les peines, et ne laisser à Jacques que la joie des triomphes.

C'est à elle que ces notes devraient être dédiées. Elle les avait aidées de tous ses souvenirs, dominant la douleur qui l'étreignait, quand au milieu de ses deuils cruels elle revivait les premières années, ignorées et si douces, ou bien les soirs de succès, les fanfares éclatantes sonnées autour du nom chéri.

De quelle adoration indulgente et tendre elle avait enveloppé la vie de Jacques, élevant ses enfants dans le même culte, lui gagnant ceux qui l'approchaient. Avec des gâteries de grand'mère elle s'ingéniait à satisfaire ses moindres caprices, mais retrouvait, aux jours de défaite, toute l'énergie de

l'épouse pour relever son courage et soutenir sa volonté.

Ni la mort, ni le temps n'avaient pu entamer cette idolâtrie. En sa foi ardente d'Espagnole, elle était convaincue du triomphe final, elle le pressentait, elle l'attendait sans défaillance.

Dans le salon tout plein des souvenirs d'autrefois, où nous l'avons vue jusqu'à la dernière heure, ses yeux se reposaient sans cesse sur une aquarelle de Detaille : Offenbach au travail, saisissante de vérité — et toujours le passé revenait sur ses lèvres. Les paroles du père, même les plus lointaines, étaient restées ineffaçables : elle les redisait avec une sorte d'orgueil attendri, quelque chose de souriant mêlé à sa douleur.

Le doute n'avait pu trouver place en son âme durant les années d'indifférence qui suivirent la mort de Jacques. Lui-même avait prédit le passager oubli : elle demeura inébranlable dans sa croyance, confiante en un juste avenir.

Le destin qui s'était acharné après elle, la frappant à coups répétés, lui accorda enfin cette consolation infinie : elle a vu se lever l'aube tant espérée, elle est morte au moment où le nom d'Offenbach revivait parmi nous.

ANDRÉ MARTINET.

Paris, 10 mai 1887.

OFFENBACH

SA VIE ET SON ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES ANNÉES

C'est dans le calme de l'intérieur familial, au milieu de cette paix faite d'un peu de rêverie et de beaucoup de travail, que grandit Offenbach. Entre le père, membre du clergé israélite de Cologne et la mère se donnant tout entière à l'éducation des enfants et au gouvernement de la maison, Jacques, son frère et ses quatre sœurs voyaient les mois s'écouler sans qu'aucun incident vînt troubler la quiétude de la demeure patriarcale.

En quelques pages trouvées tout récemment au milieu des innombrables carnets, des liasses

de lettres qu'il se plaisait à conserver, le Maître a lui-même noté les souvenirs des premières années.

« Je suis né à Cologne en 1821. Mon père, un fervent de la musique, m'enseigna de bonne heure le violon. A sept ans je n'en jouais pas mal, mais déjà, je songeais à la composition plus qu'à tous les exercices, à toutes les gammes du monde.

Trois années plus tard, mon père rentre un soir, à la maison, suivi d'un violoncelle qu'il venait d'acheter. J'ai à peine aperçu l'instrument nouveau que je dis mon désir d'abandonner pour lui le violon; mes parents s'y refusent, prétextant ma santé, inquiets qu'ils étaient de mon apparence chétive. Je feins de me résigner, mais dès lors, je guette chacune de leurs sorties et, aussitôt la porte de la rue fermée sur eux, je m'empare de la basse et, dans ma chambre verrouillée, j'étudie avec acharnement.

Quelques mois après on m'emmène dans une maison amie où, chaque semaine, on jouait des quatuor. On était depuis longtemps au complet; seul, le violoncelliste n'avait pas encore paru.

On s'impatiente, on se désole à la pensée de remettre à huit jours l'exécution de l'œuvre

de Haydn, quand je m'approche de mon père et lui demande à l'oreille s'il me permet de remplacer le retardataire ; d'avance je suis sûr de réussir.

Mon père part d'un éclat de rire et le maître de la maison demande le motif de cet accès de gaîté. « Pourquoi ne pas le laisser essayer ? — Mais il n'a jamais touché une basse ! » Tout en rougissant, je fais l'aveu de ma désobéissance.

Sans perdre de temps à me gronder, on me remet entre les mains le violoncelle tant désiré et je fais ma partie aux applaudissements de tout le monde. »

Tels furent les rapides progrès de Jacques que, bientôt, un seul musicien dans Cologne est déclaré capable de diriger ses études. M. Alexander reçoit la mission de compléter l'éducation du jeune Offenbach.

Mieux eût valu intervertir les rôles puisque, dès l'âge de douze ans, l'élève était dans maint concert, fêté comme virtuose et comme compositeur, écrivant les morceaux qui devaient figurer à ses programmes et dont la difficulté faisait reculer M. Alexander lui-même.

Paris seul maintenant pouvait offrir le Maître rêvé et, un beau matin, la diligence emportait

Jacques et Jules Offenbach loin des bords du Rhin.

A peine débarqués, ils se présentèrent au Conservatoire, gouverné alors par Cherubini de tyrannique mémoire. Le règlement interdisait l'admission des étrangers et le directeur n'était pas homme à jongler avec la loi ; cependant le talent acquis de Jacques, la finesse exquise de sa nature, le séduisirent si bien que la classe de M. Vaslin ouvrit ses portes au jeune homme, en même temps qu'il devenait titulaire d'un pupitre à l'orchestre de l'Opéra-Comique.

Nous avons sous les yeux une feuille de présence du mois d'août 1836 : auprès des signatures de MM. Dancla, Croisille, Dauverné, Mas, Labro, Seligmann, le nom d'Offenbach se détache en caractères allemands, un de ces traits de plume nerveux et volontaires qui semble déjà pourfendre le papier.

Quand arrivait le jour béni où il allait recevoir les quatre-vingt-trois francs stipulés par l'engagement, Jacques n'empochait la plupart du temps que force remontrances et bons conseils, tant sa fantaisie exubérante, son besoin de gaîté déchaînaient sur lui le flot des amendes.

Une de ses distractions favorites était de se partager, avec son camarade Seligmann, la partie de violoncelle, chacun attaquant une note à son

tour. On devine de quelle prodigieuse difficulté, mais aussi de quel effet irrésistible était, dans les mouvements rapides, ce steeple-chase d'un genre nouveau.

Les répétitions de l'*Éclair* avaient présenté Jacques à Fromenthal Halévy qui, intéressé comme les autres par l'énergie du jeune musicien, l'autorisa à lui apporter quelques-uns de ses essais, lui promettant de les parcourir.

A M. Offenbach qui le remerciait de la bienveillance témoignée à ses enfants, le compositeur écrivait, durant l'été de 1836 :

« ... Je vois assez souvent messieurs vos fils : ils viennent quelquefois me demander des conseils que j'ai le plus grand plaisir à leur donner.

J'espère que vous serez content d'eux ; le jeune, plus particulièrement, me paraît destiné à de véritables succès dans la carrière de la composition, et je m'estimerai heureux de pouvoir y coopérer en l'encourageant et en le secondant dans ses études et dans ses travaux. »

Il n'était pas besoin des encouragements d'Halévy pour persuader Jacques, qui aspirait de toute son impatiente ardeur au jour où il pourrait abandonner l'orchestre de l'Opéra-Comique,

semer à travers les concerts les phrases qui se heurtaient dans son cerveau, qu'il jetait sur le papier en vrai prodigue.

Déjà, on parlait de lui ; plus d'un salon l'avait appelé et on vantait les soirées charmantes organisées par Offenbach accompagné de Seligmann et d'un autre de ses amis, M. Maximin Duloche, aujourd'hui membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Jacques quitte la salle Favart après y avoir passé trois années ; il abandonne presque le violoncelle et reste assis à sa table de travail, insouciant des heures qui s'écoulent, écrivant encore et toujours. Les genres les plus opposés le trouvent également enthousiaste ; valses destinées aux concerts Julien, concertos, romances, fantaisies naissent en foule sous sa plume.

« ... C'est en 1839 aussi que je fis mes débuts au théâtre. Anicet Bourgeois donnait au Palais-Royal une pièce intitulée *Pascal et Chambord*, et me demanda de composer plusieurs airs nouveaux pour Achard. A mon grand désespoir, je me le rappelle, je fus obligé de couper la moitié du final à cause de Grassot dont la voix sans pareille m'exaspérait.

Mon père, qui vint alors passer quelques jours auprès de moi, se désola de me voir

abandonner la Basse. Comme il me priait de lui jouer quelque chose avant qu'il ne regagnât Cologne, j'écrivis vivement un morceau et l'exécutai quelques jours plus tard à la suite d'un dîner qu'un de mes amis donnait en l'honneur de mon père.

Le succès fut grand, et me décida à revenir au violoncelle, à renoncer momentanément à la carrière de compositeur dans laquelle, dès les premiers pas, j'avais rencontré tant d'obstacles. Et j'entrepris une véritable tournée de concerts qui dura plusieurs années et me conduisit de Paris en Allemagne, puis à Londres. »

Au retour d'un de ses voyages où le succès lui demeura toujours fidèle, Jacques obtint la main de mademoiselle Herminie de Alcain. C'était le dénouement d'un véritable roman d'amour dans lequel le hasard avait fait tous les frais du prologue.

Madame Mitchell, dont le mari avait été mêlé au mouvement carliste, avait dû abandonner l'Espagne, chercher asile à Paris ou l'avaient suivie les enfants nés de son premier mariage avec M. de Alcain : Herminie et Pepito.

Spirituelle autant que bonne, elle compta bientôt, dans sa patrie d'adoption, de nombreuses

amitiés qu'elle se plaisait à grouper autour d'elle en de fréquentes réunions.

Un soir, le salon semblait plus rempli encore que de coutume, on se pressait autour d'un des héros du dernier soulèvement espagnol; M. Mitchell, retenu au dehors, n'avait pas encore paru et son absence prolongée commençait à inspirer quelque inquiétude, quand un violent coup de sonnette retentit.

On se précipite vers la porte dont les deux battants, en s'ouvrant, font place à une apparition presque fantastique : c'est un jeune homme au visage étrange, aux yeux brillants sous le lorgnon, une figure échappée d'un récit d'Hoffmann. Sans plus s'occuper des regards surpris qui l'accueillent, il s'avance vers madame Mitchell et la prie de l'excuser s'il se présente lui-même de la sorte.

Il s'appelle Jacques Offenbach, a rencontré plusieurs fois dans une maison amie M. Mitchell qui lui a, la veille même, adressé une invitation à laquelle il n'a eu garde de manquer.

La présentation faite, le jeune homme qui a parlé de son passage au Conservatoire, à l'Opéra-Comique, de ses concerts, ne se fait pas prier quand vient le moment de mettre son talent à contribution. Il joue du piano avec un doigt, chante sans l'ombre de voix, mais tout

cela avec tant de charme et d'esprit que, quand M. Mitchell arriva enfin, Jacques Offenbach avait fait oublier le général carliste.

Il fut bientôt un des familiers de la maison, et six mois après la présentation improvisée, demandait, à la stupéfaction générale, la main de mademoiselle Herminie de Alcain. Tous deux étaient si jeunes que le oui, ardemment rêvé de part et d'autre, se fit un peu attendre ; enfin on se laissa fléchir ; mais une dernière épreuve est imposée au fiancé : le mariage n'aura lieu qu'après la série de concerts qu'il doit bientôt donner en Angleterre.

Jacques partit pour Londres, y récolta lauriers et banknotes, et au retour M. et Madame Offenbach, comptant quarante années à eux deux, s'installaient dans un petit appartement du passage Saulnier.

Plus que jamais, à présent, le jeune musicien rêve de jeter le violoncelle aux orties, plus que jamais le théâtre le tente. Dans les programmes des concerts qu'il donnait chaque année à la salle Herz, ses compositions se glissaient, timidement d'abord, puis, enhardi par par le succès, il les présenta plus nombreuses.

Voici le *Cor des Alpes* ou une *Ronde tyrolienne*, chantée par Mlle de Roissy ; une autre fois il donne la *Grande Scène espagnole*, pour

violoncelle, avec accompagnement de double quatuor ; quelqu'une des fables de La Fontaine sur lesquelles il vient de broder les mélodies les plus fines ; un *Air de ballet*, une des six pièces pour violoncelle et piano qu'il a écrites avec Flotow.

Marié, son ambition grandit encore.

« Voulant à toute force me faire ouvrir les portes de l'Opéra-Comique, je donnai en 1845 un concert dans lequel je fis entendre l'*Alcôve*, un acte de MM. de Foye et de Leuven, chanté par Grignon, Barbot, Jacotot et Mlle Rouillé.

La partition obtint beaucoup de succès, mais n'impressionna en aucune façon la direction de l'Opéra-Comique. Dès lors, chaque année, soit pour mes concerts, soit pour toute autre circonstance favorable qui se présentait, j'écrivais vivement une petite partition.

Je finis par convaincre Adam ; il venait d'obtenir le privilège du Théâtre-Lyrique et me confia un poëme du Marquis de Saint-Georges ; mais la révolution de 1848 fit fermer le théâtre et je partis pour l'Allemagne où je restai un an. J'y composai plusieurs ouvrages qui n'ont jamais été représentés, et, à mon retour à Paris, je commençais de nou-

veau, mais sans plus de résultats, à faire antichambre chez M. Perrin. »

OFFENBACH A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le lendemain de sa nomination à la direction de la Comédie-Française, M. Arsène Houssaye, qui avait passé la matinée en conférence avec le Ministre, entre au café Cardinal pour déjeuner à la hâte avant de regagner la rue Richelieu. Il songeait à toutes les inimitiés qui l'entouraient, qui allaient grandir encore devant les réformes sans nombre qu'il méditait, quand ses yeux s'arrêtèrent sur un jeune homme assis à une table voisine de la sienne, le regard perdu, comme poursuivant un rêve. Il a reconnu Offenbach, maintes fois rencontré dans les soirées et dont le jeu exquis encore moins que la nature si profondément artistique l'avaient conquis.

Et voilà que le nouveau directeur se souvient qu'il a oublié l'orchestre dans ses plans de réforme, cet assemblage ridicule de quelques violons accompagnant du même éternel motif l'apparition de Phèdre, ou l'entrée de Mascarille, cette réunion de musiciens privés de chef, le

premier d'entre eux ne battant la mesure que quand un *pianissimo* lui permettait cette excentricité. M. Arsène Houssaye se lève, va droit à Offenbach, lui offre, sans plus de préambules, la place de chef d'orchestre à la Comédie-Française ; six mille francs par an pour lui, douze mille pour ses musiciens.

Jacques n'hésite pas un instant, et s'occupe, le jour même, de recruter ses artistes.

« Offenbach fit merveille, écrivait plus tard Arsène Houssaye ; combien d'opéras et d'opérettes de sa façon il joua dans les entr'actes.

Il reprit tour à tour le violon de Lulli pour accompagner Molière, et le violon d'Hoffmann pour accompagner Alfred de Musset. »

Dans le cabinet du nouveau directeur, en même temps que les tapisseries qui devaient allumer tant de colères, un piano avait fait son apparition. Là, devant Victor Hugo, Alfred de Vigny, Théophile Gautier, le comte de Morny, Alfred de Musset, M. Gounod faisait entendre les chœurs écrits pour l'*Ulysse* de Ponsard, et Jacques la romance exquise improvisée pour *le Chandelier*, l'adorable chanson de *Fortunio* qui ne put être chantée au Théâtre-Français tant la voix de M. Delaunay, si amoureuse, si cares-

sante dans le dialogue, devenait, à la moindre tentative musicale, rébarbative et menaçante.

» A peine installé, lisons-nous dans les notes d'Offenbach, je vis que je lutterais en vain contre ce préjugé, qu'au Théâtre-Français il fallait avant tout une musique impossible, un orchestre exécrable, les sociétaires surtout ne s'en souciaient pas. — J'avais obtenu qu'on ne levât le rideau qu'à l'appel de la sonnette, comme cela se fait dans les théâtres les plus secondaires, et chaque soir, on se heurtait pour cela à des difficultés insurmontables. Une fois sur la scène, les sociétaires ne voulaient pas attendre; de son côté, l'avertisseur refusait de faire lever, ayant reçu des ordres formels de M. Houssaye, et c'étaient des ennuis, des plaintes, des tiraillements sans cesse renaissants.

Bientôt je ne conduisis plus que dans les circonstances où il fallait véritablement un chef, ou dans les pièces où la musique était indispensable, comme *l'Ulysse* de Gounod.

J'écrivis aussi de la musique pour le *Bonhomme Jadis* de Mürger, *Romulus* de Dumas, *le Songe d'une nuit d'été* de Plouvier; dans *Valeria* j'écrivis les strophes que chantait si admirablement Rachel; enfin plu-

sieurs entr'actes pour *le Murillo* d'Aylie Langlé, dont Meyerbeer avait composé la sérénade. »

Le jour de la *première* de cet ouvrage, on applaudit avec frénésie la sérénade chantée par Brindeau, qui fut obligé de se rendre aux *bis* enthousiastes du public; en revanche les deux entr'actes joués pendant que tombait le rideau de manœuvre furent écoutés d'une oreille fort distraite. Grande fut la stupéfaction de Meyerbeer et de Jacques, et aussi de tous les habitués de la Comédie-Française, en lisant, dans *l'Assemblée nationale* la critique virulente d'Adolphe Adam :

» Vos oreilles béotiennes n'ont pas deviné
» que parmi les trois morceaux, l'*Introduction*,
» *la Sérénade* et *l'Entr'acte*, il y avait un petit
» chef-d'œuvre de couleur, d'originalité, de
» grâce et de finesse, c'est l'entr'acte du 1er au
» 2e acte. Si l'on vous exécutait cela aux con-
» certs du Conservatoire, vous auriez trépigné
» et crié *bis*....

» Ceci joint au souvenir des beaux chœurs
» d'*Ulysse* de Gounod, prouve qu'il ne faut pas
» semer des perles musicales devant..... le par-
» terre du Théâtre-Français. Brindeau chante
» avec une charmante voix et un style qui décèle

» un bon musicien, une sérénade qui n'est
» peut-être pas aussi parfaite que l'entr'acte que
» j'ai signalé, *mais qui n'est pas indigne du*
» *nom illustre qui l'a signé !.....* »

Si la Comédie-Française ajoutait à l'éclat naissant du nom d'Offenbach, elle ne lui rapportait en échange que peu de profits, le jeune chef d'orchestre se laissant déjà entraîner à ces élans de générosité dont il fut coutumier jusqu'à sa dernière heure. C'étaient des augmentations continuelles accordées à tel musicien, père de famille, des avances toujours renouvelées à un autre dont la situation gênée l'avait ému. C'est ainsi que certain soir, en rentrant, il avouait à Madame Offenbach, tout en souriant, que ses artistes payés, il lui restait, pour son mois à lui, la somme de cent cinquante francs.

Le démon du théâtre le tourmentait plus que jamais ; il avait compté sur l'accueil favorable fait à *Pepito*, un acte de Léon Battu et Jules Moineaux, donné aux Variétés le 28 octobre 1853, pour forcer les portes de l'Opéra-Comique. Mlle Larcena, Bieval et Leclerc avaient créé cette partition charmante dans laquelle le maître se révélait déjà avec sa grâce et ses rhythmes enfiévrés ; on racontait même que la joie de Leclerc, en s'entendant chanter, avait été si grande

que, lui aussi, entrevoyait la salle Favart dans ses rêves, soignait sa voix, dinait à quatre heures. Mais bientôt on ne parla plus de *Pepito* et Jacques se retrouva chef d'orchestre comme devant, malgré son joli recueil du *Decameron*, malgré *les Voix mystérieuses*, parues chez l'éditeur Heugel, et dans lesquelles figurait, à côté de la *chanson* de *Fortunio*, de la *Rose fanée*, l'adorable *Barcarolle* qu'aimait à chanter Mme Cinti-Damoreau.

« Je restai cinq années au Théâtre-Français — de 1850 à 1855. — C'est à cette époque que, devant l'impossiblité persistante de me faire jouer, l'idée me vint de fonder moi-même un théâtre de musique. Je me dis que l'Opéra-Comique, n'était plus à l'Opéra-Comique, que la musique véritablement bouffe, gaie, spirituelle, la musique qui vit, enfin, s'oubliait peu à peu. Les compositeurs travaillant pour l'Opéra-Comique faisaient de petits grands-opéras. — Je vis qu'il y avait quelque chose à faire pour les jeunes musiciens qui, comme moi, se morfondaient à la porte du Théâtre-Lyrique.

Une occasion se présentait : on allait louer aux Champs-Elysées le petit théâtre construit pour le physicien Lacaze et depuis long-

temps déjà demeuré fermé. L'exposition de 1855 devait amener la foule dans ces parages; au mois de mai, je me mis bravement sur les rangs avec une vingtaine de concurrents; le 15 juin, le privilège m'était accordé. Vingt jours après, j'avais recruté la troupe, commandé les décors, réuni mes auteurs et j'ouvrais le théâtre des Bouffes-Parisiens. »

CHAPITRE II

1855-1864

LES BOUFFES-PARISIENS

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Les deux Aveugles. — Le Violoneux.

C'était en 1848. La ville de Paris appartenait à la garde nationale : à elle revenaient les honneurs de la Révolution. Le gouvernement provisoire la respectait, on s'inclinait bien bas devant elle.

Parmi les plus brillants sous-officiers de la glorieuse phalange, on citait le sergent-major Lacaze : physicien de quelque renom, il avait installé dans une des longues échoppes qui s'étendaient de l'hôtel de Nantes au Louvre, là où sont aujourd'hui les squares du Carrousel, un magasin dans lequel les amateurs de prestidigitation venaient s'approvisionner de goblets et de muscades.

La révolution passée, il songea à réclamer la récompense de services que l'histoire ne nous a pas conservés. Sur sa demande, l'autorisation

lui fut accordée de construire au carré Marigny une petite salle dans laquelle les Parisiens vinrent, plusieurs années durant, applaudir son adresse.

En même temps, les concerts se fondaient. La rive droite des Champs-Élysées voyait apparaître les Ambassadeurs et le café Morel. Dans ce dernier établissement, grimpée sur des tréteaux, accompagnée de quelques violons et d'une harpe, débutait la troupe Casirolla, dont l'étoile, une brune Piémontaise du nom d'Anna Piccolo, a sa place marquée dans cette histoire d'Offenbach : elle devait être un jour la mère de la divette Louise Théo.

Plus tard, l'Horloge venait enrichir les Champs-Élysées d'un troisième concert, leur donnant l'aspect qu'ils ont conservé depuis.

Arrive 1855 : le théâtre Lacaze est libre, et Offenbach, se précipitant tête baissée dans la carrière directorale que vient de lui ouvrir la décision ministérielle, le loue bien vite.

Les Bouffes-Parisiens vont naître.

Des obstacles semés comme à plaisir sous les pas du débutant, la formation de la troupe n'était pas le moindre.

Darcier est engagé le premier ; on le connaissait déjà à Paris et la crainte de l'inconnu n'existait pas de ce côté. Berthelier, entendu par

Offenbach, dans un café-concert de la rue Madame où il chantait *Vive la France*, une chanson à succès d'Etienne Tréfeu, signait bientôt après.

Pradeau, que son passage d'une année à l'Opéra-Comique avait familiarisé avec la scène, était recommandé à Jacques par Candeilh, pensionnaire de la Comédie-Française. Séduit par la physionomie joviale, le visage ouvert de l'artiste, le jeune directeur l'engageait comme ténor, avant même que de l'avoir entendu. — Seule et unique étoile féminine : Mlle Macé, enlevée au Gymnase.

Mais la plus grande préoccupation d'Offenbach restait le recrutement de sa troupe de pantomime.

Paul Legrand avait fait courir Paris dans la petite salle des Folies-Nouvelles, chacun avait voulu applaudir l'étonnant Pierrot. Le compositeur-directeur, s'exagérant la portée de ce succès, crut à une longue et persistante vogue de la pantomime, si bien qu'il résolut de lui donner la première place dans son petit théâtre, pensant que l'opérette ne pourrait se glisser là qu'à son ombre et en cachette.

Alors furent engagés Derudder, un célèbre Arlequin, un prodige de dislocation ; Laplace, un Cassandre d'un talent incontestable ; Lafféli, Négrier, les sœurs Price, l'une blonde, l'autre

brune, dont le frère a tenu longtemps sa place parmi les clowns aimés du cirque, et mademoiselle Mariquita, conquise par Jacques aux Bruxellois.

L'orchestre formé, ayant à sa tête M. Placet, il ne restait plus qu'à ouvrir, et les répétitions furent menées grand train.

Le *Figaro* du 24 juin se chargea de présenter à ses lecteurs la maisonnette du Carré-Marigny :

« Notre ami, Jacques Offenbach, le violoncelliste, chef d'orchestre du Théâtre-Français, vient d'obtenir le privilège d'un nouveau théâtre qu'il exploitera aux Champs-Elysées, en face du cirque Olympique, sous ce titre affriolant : « Bouffes Parisiens. » Le titre dit tout ce que sera son répertoire. C'est une salle de plus consacrée au rire franc, à la fantaisie, à la mélodie leste et pimpante, aux hardis refrains. »

Bien différente alors des Folies-Marigny que nous avons vu disparaître, la salle où devait s'ouvrir la vie triomphale de Jacques Offenbach ; des rangées de gradins étagés jusqu'à une ligne de loges, gradins à la pente si raide qu'une caricature de l'année nous montre un échafaudage de têtes, des bras serrés, des corps tendus avec cette légende : *Stratagème du jeune Offenbach*

qui se fait un théâtre avec une échelle. Pour foyer une sorte de terrasse exposée à la pluie comme au vent.

La recette maximum atteignait à peine 1,200 francs, les soirs où la salle était bondée, les soirs où madame Offenbach, venant à la représentation, ne trouvait de place que sur une marche de l'escalier déjà envahi.

Aidé des conseils de Duponchel, l'ancien directeur de l'Opéra, auquel les Parisiens avaient dû *les Huguenots*, *Gisèle, la Reine de Chypre*, *le Prophète*, Offenbach surveillait tout, menait tout.

Les intimes sont convoqués à la répétition générale. Le prologue : *Entrez, messieurs, mesdames!* marche sans encombre; *la Nuit Blanche*, avec la jolie partition brodée par le directeur sur un livret de Plouvier, est applaudie. Voici le tour des *Deux Aveugles*.

Dès la première scène, un sentiment de malaise paraît s'emparer de l'assistance. M. de Villemessant déclare la chose impossible, choquante, supplie les auteurs de retirer cette folie ; Ludovic Halévy les prévient qu'ils courent à un échec certain. Dans la salle qui se vide, ne restent bientôt plus que Jules Moineaux et Offenbach, les deux auteurs dont la confiance n'est pas ébranlée. En scène, Pradeau, très ému par les cris

d'alarme, Berthelier trop heureux de tenir enfin un rôle pour admettre que ce ne soit pas un succès certain.

J'allais oublier le troisième artiste, Albert Glatigny, le poète futur du *Bois*, à qui était confié le rôle du passant. Là, devait être le succès le moins contesté de sa carrière de comédien.

Voici le 5 juillet : les affiches annoncent le prologue de MM. Méry et Servières (Ludovic Halévy), *la Nuit Blanche*, *Arlequin barbier*, une pantomine dans laquelle Derudder doit se montrer étourdissant ; et les *Deux Aveugles*.

La représentation commence et le succès va grandissant. A mesure que les bravos redoublent, les amis pensent avec tristesse à cette dernière pièce qui réduira à néant tant d'espérances. Le rideau se lève au milieu d'un profond silence.

Mais le public rit, les applaudissements saluent la partitionnette dès la première page, la salle passe de la satisfaction à l'enthousiasme ; ce n'est plus qu'un concert d'acclamations dans lequel les mauvais prophètes de la veille font leur partie de gaîté de cœur.

Il est bien question maintenant de la fameuse pantomime qui parodiait si drôlement les pages maîtresses du *Barbier de Séville*. La nouvelle

du triomphe se répand sur les boulevards, le nom d'Offenbach est sur toutes les lèvres.

Les Deux Aveugles vont être la coqueluche du jour, et leur vogue se continuera plus de 400 représentations durant.

Le théâtre des Bouffes devient trop étroit pour eux, tout Paris les réclame.

C'est d'abord le peintre Gudin qui, désireux d'offrir une surprise à la comtesse de Montijo et à la duchesse d'Albe, demande à Offenbach de lui amener ses deux admirables Aveugles.

Le Congrès de la paix est réuni à Paris. L'Empereur souhaite d'entendre l'acte dont chacun parle ; mais il veut qu'on le transporte aux Tuileries tel qu'il est aux Champs-Elysées, qu'on respecte scrupuleusement sa fantaisie.

Un théâtre est dressé dans le salon de Diane, Offenbach dirige l'orchestre devant un parterre chamarré, devant un éblouissement de diamants. LL. MM. sont au premier rang; près d'elles le comte Bacciochi, grand chambellan, armé de sa baguette.

En songeant à cet imposant auditoire, Pradeau et Berthelier sentent se réveiller en eux mille craintes confuses, Ne vont-ils pas trouver là des juges pour le moins aussi sévères que ceux de la répétition générale ? Quel effet produira devant les souverains ce long éclat de rire ?

Le fameux duo est à peine achevé que, d'un geste terrifié, Pradeau montre à son camarade le bras de M. Bacciochi levé vers eux et agité avec frénésie. Plus de doutes ! Les sinistres présages se réalisent, l'Impératrice fait interrompre la pièce ; et, armés l'un de son trombonne, l'autre de sa guitare, Pradeau et Berthelier sortent de scène, à la profonde stupéfaction de l'assistance. Tout effaré le chambellan s'élance sur leurs traces, les rejoint dans la salle des Maréchaux et, essouflé par l'émotion, dans un langage panaché d'italien, finit par leur dire que le geste qui les a tant effrayés était « *per bisser.* »

Girafier et Patachon regagnent le Pont, les *Deux Aveugles* s'achèvent triomphalement, et quelques jours après, un superbe bronze témoignait à Jacques Offenbach du plaisir pris par le château à cette représention mémorable.

Les Bouffes ne s'endormaient pas sur leur premier succès et le répertoire changeait, encadrant de nouveautés les *Deux Aveugles* qui promettaient de s'éterniser sur l'affiche.

Le 30 juillet, on donnait *le Rêve d'une Nuit d'été*, paroles de M. Tréfeu, musique d'Offenbach. Une chanson anglaise, parue chez l'éditeur Brandus, valait à Berthelier son engagement à l'Opéra-Comique sur la recommandation d'Auber

et d'Adam, hôtes assidus du théâtre des Champs-Elysées.

Le même soir, *Pierrot clown*, une pantomime de M. Lange (pseudonyme d'Offenbach) passait inaperçue malgré Derudder et Laplace. L'affiche des Bouffes avait beau promettre monts et merveilles pour le ballet ; l'opérette avait tué la pantomime et le directeur n'attendait que le terme des engagements pour dire un éternel adieu à ses danseurs.

Dans les derniers jours d'août on signale les débuts d'une adorable jeune fille, à la mine éveillée, au regard spirituel : Hortense Schneider, récemment découverte à Bordeaux, qui crée *une pleine Eau* de Ludovic Halévy ; « elle chante avec goût, écrivait-on le lendemain, elle lance le mot avec la malice d'un fin sourire, elle est jolie comme un ange. »

Il fut question d'elle plus que de la musique de MM. d'Osmond et Costé, et deux jours seulement s'écoulaient avant que *le Violoneux* prît place sur l'affiche. (31 août.),

Un ami intime d'Offenbach, M. Chevalet, lui avait apporté le scenario de ce petit acte. Mis au point par Etienne Tréfeu, il était en répétition, allait passer, quand Mestepès, récemment arrivé aux Champs Elysées en qualité de régisseur, pensa que la pièce gagnerait à avoir un côté

dramatique; il en causa avec le musicien que cette idée séduisit et fut adjoint, lui troisième, aux auteurs *du Violoneux*.

Devant cet encombrement de pères, M. Tréfeu consentit à rester dans la coulisse, mais il est juste de lui attribuer une large part dans le succès qui accueillit la nouvelle opérette. Les deux duos, la romance du violon brisé, toute la musique fut portée aux nues ; chantée par mademoiselle Schneider, Darcier et Berthelier, la partition d'Offenbach, traversée par la note émue qu'il faisait vibrer de façon si exquise, le sacra définitivement aux oreilles des Parisiens.

Le mois d'octobre était arrivé, et malgré le froid qui, le soir venu, s'étendait sur les Champs-Elysées, le théâtre restait comble.

Les Bouffes avaient leurs habitués et un chroniqueur mondain aurait consacré plusieurs colonnes à dépeindre la petite salle, un soir de première. Il y aurait reconnu la marquise de Las Marismas, à laquelle Jacques avait dédié les *Deux Aveugles*, mesdames Dupuytren, d'Osmont, de Chabriant, Desroy, de Maillé, de Tracy, De Mancel, de Vaufreland, Salle, de Boismouchy ; il eût cité MM. de Massa, Andrassy, de Caux, duc d'Hamilton, Baroche, de Barbantane, Doucet, d'Hautpoul, de Nicolaï, Auber, de Rothschild, Bacciochi, de Morny, Adam, de la

Rochejacquelein, Ingres, Horace Vernet, de Bazancourt, de Soubiran, de Bourgoing, Géniol, de Castellanne.

On courait voir et revoir les *Deux aveugles*, on les fredonnait dans les rues : le Ministre de la maison de l'Empereur les faisait jouer au camp de Boulogne, les grands salons, suivant l'exemple de M. de Morny, les appelaient à eux, et le maëstro écrivait sur la partition d'un de ses interprètes : *A Berthelier l'aveugle, de la part d'un directeur clairvoyant.*

A peine songeait-on à signaler *Madame Papillon*, malgré l'élégance achevée de Pradeau sous le costume féminin ; on ne s'occupait guère davantage de *Périnette* (29 octobre), bien qu'Offenbach eût à plaisir semé les mélodies à travers ces deux partitions.

LES BOUFFES-PARISIENS

AU PASSAGE CHOISEUL

Ba-ta-Clan — Croquefer.

Durant toute cette première campagne, une préoccupation incessante était restée au jeune directeur. Où trouver un abri quand la neige

élèverait un rempart entre Paris et le carré Marigny? Maintenant qu'il avait communiqué à tout son entourage sa foi en lui-même, chacun se mettait en campage, cherchait avec lui. Les voyages à la découverte d'un théâtre avaient un écho jusque dans les journaux illustrés : on y voyait le maëstro, sa maison des Champs-Élysées sous le bras, la main armée d'un violoncelle, à la recherche d'une salle d'hiver.

Dès le 26 septembre, il avait, dans une lettre adressée aux sociétaires de la Comédie-Française, résigné ses fonctions de chef d'orchestre, la direction des Bouffes absorbant tout son temps.

« Mais en me séparant de vous, ajoutait-il, j'espère ne pas vous devenir étranger; mes sympathies et mon concours restent acquis à la Comédie-Française, et toutes les fois qu'elle croira devoir faire appel à mes faibles talents, soit comme compositeur, soit comme exécutant, je me rendrai toujours à ses ordres avec empressement. »

Enfin il apprit que Comte, fatigué de sa longue direction du théâtre des jeunes éleves, était disposé à lui céder la salle Choiseul. Le temps d'échanger les signatures et Jacques

Offenbach, tout en s'occupant de son déménagement, préparait sa nouvelle installation.

Sous la direction de M. Lehmann, les travaux commençaient aussitôt; 80,000 francs devaient être dépensés dans la nouvelle salle que l'architecte promettait de livrer le 2 décembre à minuit.

Les Bouffes-Parisiens ont depuis subi bien des transformations, réparations, reconstructions, bouleversements de toutes sortes et le théâtre actuel ne ressemble plus en rien à la bonbonnière dans laquelle l'opérette allait prendre ses quartiers d'hiver.

Un étage à monter pour se présenter au contrôle, une autre ascension pour arriver aux fauteuils d'orchestre; dans la salle, une seule rangée de loges, sur chacun des côtés un petit foyer; la scène plus étroite de deux mètres, mais plus profonde qu'elle ne l'est aujourd'hui. On voit que les plans primitifs ont subi maintes modifications.

L'inauguration solennelle fut retardée de quelques jours; les Bouffes étaient trop modestes pour vouloir entrer en lutte avec leurs grands frères l'Opéra et l'Opéra-Comique, qui annonçaient le *Pantagruel* de Théodore Labarre et *Les Saisons* de Victor Massé.

Le 29 décembre seulement, les portes s'ou-

vrirent et, devant la salle envahie, l'orchestre attaquait *Ba-ta-clan*. Si la pièce de Ludovic Halevy laissait loin derrière elle les extravagances des *Deux aveugles*, la partition de Jacques ne le cédait en rien non plus à son aînée.

Pradeau, Berthelier, Guyot, Mlle Dalmont (le ministère venait d'autoriser quatre personnages), entraînés par les bravos qui éclataient autour d'eux, enlevèrent la musique dans laquelle la verve la plus folle coudoyait la grâce la plus charmante.

La salle d'hiver s'ouvrait sous des auspices aussi heureux que sa sœur des Champs-Élysées.

Elodie ou le Forfait nocturne, la première opérette en collaboration avec Hector Crémieux pour les débuts de Léonce, le *Postillon en Gage*, une reprise de *Pepito*, sont les seules partitions données par Offenbach jusqu'au 3 avril qui vit le grand succès de *Tromb-al-Kazar*, joué par Mlle Schneider, Pradeau, Léonce.

L'année s'annonçait heureuse pour les musiciens grands et petits : Adam venait de remporter une nouvelle victoire à l'Opéra avec le *Corsaire*; à la salle Favart, Auber triomphait dans *Manon*, Clapisson donnait la *Fanchonette* au Théâtre-Lyrique ; aux Italiens, on fêtait la rentrée de la Grisi, et là-bas, aux Folies-Nouvelles, c'était,

dans *Deux sous de Charbon*, un acte joué par Hervé, les débuts d'un compositeur de 19 ans, M. Delibes.

Enhardis par la vogue persistante, les Bouffes-Parisiens allaient justifier les craintes que leur naissance avait inspirées à l'Opéra-Comique. C'est à eux qu'Adolphe Adam apportait les *Pantins de Violette,* joués le 29 avril.

Le rideau tombé, le compositeur enlevait dans ses bras Hortense Schneider, l'embrassait, et lui jurait que le *Chalet* ne reparaîtrait à la salle Favart qu'avec le petit Pantin dans le rôle de Kettly.

Elle sort du théâtre, folle de joie, éblouie à l'idée de cet avenir qui dépassait ses rêves les plus ambitieux. Aussi, quel coup terrible, quand en arrivant rue Monsigny le lendemain, elle apprenait la mort d'Adolphe Adam. — Et ce moment, qui lui semblait l'écroulement de toutes ses espérances, décidait au contraire de sa fortune.

Que serait devenue à l'Opéra-Comique la radieuse étoile des Variétés? Pour avoir une Kettly charmante, eût-il fallu renoncer à Hélène et à Boulotte, à la Grande Duchesse et à la Périchole?

Avec l'*Impresario* joué jusqu'à la cloture de

la saison d'hiver, Mozart lui-même fait une excursion à la salle Choiseul.

Mais les Champs-Élysées ont repris leur animation, il est temps de reparaître au Carré Marigny.

La Rose de Saint-Flour brille pour la première fois sur l'affiche, avec Hortense Schneider et Pradeau.

Le 17 juillet, un grand frisson d'espérance secoue tous les musiciens, du Conservatoire aux quatre coins des départements : Offenbach ouvre un concours aux Bouffes pour une opérette en un acte. Douze cents francs, une médaille en or, et sa partition jouée au passage Choiseul, quelle perspective ouverte au lauréat!

Quelques pages pour les *Dragées de Baptême*, une pièce de circonstance en l'honneur du Prince Impérial, le petit divertissement des *Bergers de Watteau*, signé comme la première pantomime du pseudonyme Lange, la ravissante partition de *Le 66* sont les seuls ouvrages d'Offenbach donnés durant cette saison.

Nous revenons à la salle Choiseul avec *le Financier et le Savetier* d'Hector Crémieux, qui peut, dans l'œuvre du maître, prendre rang parmi les actes les mieux venus ; *la Bonne d'Enfants*.

Puis, Offenbach s'efface pour faire place aux

six Demoiselle à marier de M. Delibes, à *M'sieu Landry*, un opéra-comique exquis de M. Duprato dont les cent représentations consécutives *des Trovatelles* à la salle Favart, ont déjà rendu le nom populaire.

Jaloux de prouver au monde que tous les genres lui sont bons, hors le genre ennuyeux, Jacques, pour inaugurer l'année 1857, s'attaque à la féerie. *Les Trois Baisers du Diable* lui sont un nouveau prétexte à écrire une partition pimpante et certes plus originale que la pièce de Mestepès.

De *Croquefer ou le dernier des Paladins* datent les premiers démêlés des Bouffes avec la Censure.

Confiants dans la faveur que leur avait toujours témoignée le Ministère, les auteurs avaient sans hésiter dépassé le privilège et ajouté un cinquième personnage.

Grand émoi dans les bureaux et interdiction de jouer *Croquefer*, alors que l'opérette était annoncée déjà pour le surlendemain. Démarches, raisonnements, prières, se heurtent à un implacable refus.

Le désespoir seul peut inspirer une invention de génie semblable à celle qui sauva la pièce.

Si l'action avait impérieusement besoin d'un cinquième personnage, il n'était pas indispen-

sable que ce surnuméraire parlât. La langue coupée dans une rencontre avec les Sarrazins, il gagnait encore en sympathie devant le public. Le rôle de Mousse-à-Mort fut donc transformé par MM. Jaime et Tréfeu. Des banderolles portant les répliques nécessaires surgirent de la cuirasse machinée, quelques aboiements furent poussés à propos pour ne rien déranger à un très joli quintette et *Croquefer* passa au jour fixé.

Une explosion de gaîté secoua la salle ; M. Fould tout le premier rit et fut désarmé.

Après *Croquefer* vient *Dragonette* dont nous reparlerons à propos du voyage des Bouffes en Angleterre. Mlle Coraly Guffroy, le futur Cupidon d'*Orphée*, débutait dans cet acte.

Le 8 et le 9 avril sont signalés par l'apparition du *Docteur Miracle*, musique de Lecocq le premier jour, de Bizet le lendemain.

Les représentations des ouvrages couronnés furent de courte durée; chantées par les mêmes artistes, les mélodies de l'un et de l'autre furent écoutées avec une égale indifférence, une politesse froide.

De *Vent du soir* (16 mai) date la longue amitié de Jacques avec Philippe Gille.

Désireux de témoigner au jeune auteur sa reconnaissance pour la part de collaboration toute désintéressée qu'il avait apportée à la

Reine Topaze, Léon Battu s'était mis en quête d'un musicien qui consentît à lui écrire la partition d'un acte récemment terminé.

Quelques semaines après arrive un mot du protecteur fixant rendez-vous aux Bouffes où la pièce a, écrit-il, chance d'être reçue. On tombe en pleine répétition ; tandis qu'à l'avant-scène Jacques interrompt, gesticule, Philippe Gille croit reconnaître sa prose dans le dialogue échangé entre Désiré et Mlle Garnier ; voilà bien ses héros : Vent du soir et le Lapin courageux.

Retrouver au théâtre des Bouffes, augmentée de toute une partition d'Offenbach, l'opérette qu'on croyait enterrée à jamais, c'est là, je crois, un fait unique dans la mélancolique histoire des débutants.

Déjà, les musiciens dits sérieux s'insurgeaient, cherchaient à ameuter contre Jacques Offenbach les mélomanes bien pensants. Il perdait le grand art, il le narguait, lui, l'adorateur de Mozart ; tous, ils étaient prêts à rendre leurs tabliers si le public continuait à affluer au théâtre Choiseul.

Ce qu'ils dissimulaient soigneusement, les sournois, c'est qu'un des leurs et pas le moindre donnait l'exemple de la défection : Meyerbeer, depuis la création des Bouffes, était un fidèle du petit théâtre ; avec une régularité qui tenait du

prodige, il assistait à chaque seconde représentation, ne se cachant à personne de la sympathie que lui inspirait le jeune compositeur.

Au lendemain de toute première, Offenbach, certain de recevoir la visite du maître, faisait réserver une loge. Quelques minutes avant l'heure indiquée pour l'ouverture, Meyerbeer arrivait au contrôle, présentait le coupon du fauteuil loué par lui dans l'après midi. — Gaston Mitchell paraissait alors, l'accompagnait jusqu'à la loge où Jacques venait passer une partie de la soirée.

PREMIER VOYAGE DES BOUFFES

Le bruit de tant de succès avait passé la frontière : en même temps que les journaux apportaient les bulletins de victoire, les partitions semaient à travers les villes couplets et refrains et Offenbach, quand vint l'été de 1857, confiant la garde des Bouffes à ses nouvelles recrues, Désiré, Mesmacker et Lise Tautin, partit avec ses vétérans à la conquête de l'Angleterre.

Dans sa retraite de Twickenham, où elle vivait entourée de ses enfants, on parla à la reine Marie-Amélie des représentations françaises et elle exprima le désir d'entendre les opérettes

que Londres applaudissait chaque soir au théâtre Saint-James.

Au jour fixé, Jacques et sa suite arrivent à Orléans-House. Le cœur leur bat un peu à tous devant cette reine courbée par la douleur plus encore que par le temps et qui, les yeux fixés sur eux, ne perd pas un geste, pas une parole. Assis auprès du duc d'Aumale, le maëstro lui dit l'odyssée de ses premiers ouvrages.

Dragonette figure au programme. C'est l'histoire d'un petit fifre, engagé de l'armée républicaine; il disparaît au moment du combat, on l'accuse, on le croit déserteur et on va proclamer sa honte, quand il revient, serrant dans ses bras le drapeau arraché à l'ennemi. Au chant de triomphe qui s'élève alors : « Crions en chœur : vive la France », la Reine éclate en sanglots, les princes maîtrisent à grand peine leur émotion.

Si joyeuse à Paris, l'opérette a évoqué devant les exilés le souvenir de la patrie absente, ressuscité toutes les ingratitudes, tous les deuils.

Au repas qui suit la représentation, Offenbach prend place à la table royale, un souper est servi aux artistes dans un salon voisin, et les ducs de Nemours et d'Aumale y viennent porter un toast à la France et aux Bouffes-Parisiens.

On traverse de nouveau le détroit, et, sans

s'arrêter à Paris, on se dirige sur Lyon. Là, le public du Grand théâtre voit défiler : *Croquefer,* les *Deux aveugles*, acclamés avec frénésie, *Bataclan*, le *Savetier et le Financier*, *Dragonette.*

Offenbach a reparu aux Champs-Elysées. Le temps d'assister aux dernières études et à la représentation de la *Demoiselle en Loterie* (27 juillet) sur un livret étourdissant d'Hector Crémieux, et déjà on signale sa présence à Etretat. Sous prétexte de se reposer des excursions de l'été, il organise une fête au profit des pauvres, et le carré Marigny sera en deuil ce jour-là, car le maëstro a appelé à lui sa troupe parisienne.

» Le problème dont la solution m'inquiétait le plus, écrit Jacques à M. de Villemessant, c'était de trouver un logement pour mes artistes. La veille de leur arrivée, je n'avais pas encore un coin pour reposer des têtes si chères... à mon cœur, car Etretat est aussi rempli aujourd'hui qu'il y a un mois.

Nos artistes n'avaient pas de gîte; alors ont commencé des actes de dévouement à enrichir la *morale en actions.* Un de mes amis a bien voulu partir pour deux jours, afin de laisser sa chambre à Mesmacker ; Guyot a

trouvé un asile héréditaire chez l'excellent curé d'Etretat ; Désiré a été casé à la mairie entre deux actes de mariage. M'étant jeté aux genoux de Mme Blanquet, elle a fait déguerpir un monsieur des plus chauves pour loger Mlle Tautin. Quant au grand Salomon, l'accompagnateur du théâtre, il a daigné partager l'ordinaire du greffier de M. le Maire, ce qui fait plus que jamais honneur à son jugement !! »

Malgré les supplications des Lyonnais, pour la retenir encore, la troupe des Bouffes s'est mise en route : Mmes Dalmont, Mareschal et Guffroy, Pradeau et Léonce ont regagné le passage Choiseul qui inaugure sa saison d'hiver, le 10 octobre, par le *Mariage aux Lanternes*.

En des temps moins troublés que les nôtres, l'Opéra-Comique se serait assuré au plus vite cette perle, digne de prendre place au même écrin que la *chanson de Fortunio* et le premier acte des *Bergers*.

Il a aujourd'hui encore la même jeunesse, qui le faisait tant applaudir en 1857, ce *Mariage aux Lanternes* écrit par Offenbach dans ses premières années ; le public seul a vieilli.

Le mois de novembre voit naître les *Deux Pêcheurs* d'Offenbach et les *Petits prodiges*

de Jonas, dans lesquels Jacques avait intercalé la valse des animaux, accueillie avec un enthousiasme parent du délire à sa fête costumée du mois de mars.

Vers la fin de l'année, l'affiche se transforme tout-à-coup : elle affecte des airs prudes. Auprès de Mozart et d'Adam apparaît Rossini dont le *Bruschino* trône entre *L'Impresario* et les *Pantins de Violette*.

Jusqu'à la minute dernière, on a espéré voir le grand maëstro à la répétition générale, mais à toutes les prières, il a opposé la même réponse : « Victime tant qu'on voudra, complice jamais ! »

Jaloux de montrer au dédaigneux quel accueil lui réservait le théâtre, les amis de Jacques acclament un gros monsieur dont les traits rappelaient vaguement le visage du cygne de Pesaro et qui partage les honneurs de la soirée avec Mlle Dalmont et M. Duvernoy.

LE GRAND OPÉRA-BOUFFE

Les Dames de la Halle. — Orphée aux Enfers.

Nous sommes en 1858 ; une ère nouvelle s'ouvre pour les Bouffes-Parisiens. Offenbach a

obtenu l'autorisation de mettre en ligne tout le personnel du théâtre.

Adieu les opérettes à trois ou quatre personnages, les petits actes vite écrits et aussi rapidement montés ! L'Opéra-Bouffe va naître, révolutionner le vieux monde dès ses premiers pas, l'éblouir de sa fantaisie, de sa richesse, l'attirer par sa grâce et l'enivrer de son entrain.

Orphée est proche ; sous son archet magique vont se dérouler les rythmes qui feront tournoyer l'univers.

Voici, avec *Mesdames de la Halle* (3 mars poindre le grand Opéra-Bouffe : Offenbach inaugure une autre manière.

Dans un décor lumineux signé de Cambon, ressuscitant le vieux marché au temps du roi Louis XV, vont et viennent les marchandes avec leurs éventaires, les acheteurs et les soldats. Offenbach se révèle l'artiste fastueux et grand seigneur qu'il sera jusqu'au dernier jour.

Le tableau musical est digne du cadre et le succès de cet opéra-bouffe, si vif à Paris, allait être plus grand encore dans les départements et à l'étranger.

C'est au *Mariage aux Lanternes* que vont tous les bravos pendant le voyage des Bouffes, à Marseille d'abord puis à Berlin.

Si les applaudissements sont nourris, les recettes restent assez maigres, et on regagne Paris en passant par Ems où les artistes recueillent à la fois honneur et profit.

La réussite de *La Chatte métamorphosée en Femme* ne fut pas moins éclatante. Triple succès de musique, de pièce et d'interprètes. La partition d'Offenbach avait donné une seconde jeunesse à l'ancien vaudeville de Scribe, qui renaissait aux Bouffes plus pimpant que jamais.

Toute cette année est pour le directeur une longue suite de soucis, une inépuisable série de tourments. Voyant les recettes du théâtre se maintenir aux environs du maximum, Jacques a dépensé sans compter : des pièces de velours se sont englouties dans la salle, les costumes ont dévoré des lés de satin. Aux devis des architectes, sont venus s'ajouter les prix des décors commandés aux peintres attitrés de l'Opéra.

La caisse s'est ouverte à l'appel de toutes les infortunes ; la charité ignorée et discrète s'est faite la complice de la prodigalité admirée et bruyante. L'heure arrive où le spectre de Clichy se dresse devant Jacques.

Alors que les mélodies chantent en foule dans son cerveau, il faut songer aux mille

ruses qui dépisteront les gardes du commerce : ce sont des sorties furtives à travers des chemins ténébreux, l'hospitalité d'une nuit demandée à un ami, de rapides voyages durant lesquels, l'esprit en repos, il travaille avec frénésie, quelques heures passées à Bruxelles où il écrit l'entraînant final d'*Orphée*, des retours brusques à Paris où il faut surveiller la mise en scène, diriger les études.

Les répétitions vont grand train, quand les gardes du commerce reparaissent.

C'est Désiré qu'ils menacent cette fois, c'est lui qu'ils guettent et qu'ils poursuivront jusqu'au paiement du dédit de 20,000 francs réclamé par le Palais-Royal.

Et le travail continue au milieu de transes toujours nouvelles, jusqu'à la date mémorable du 21 octobre 1858.

Le courant théâtral n'était pas à la mythologie, à en juger par le programme des spectacles de ce soir-là, et ce n'était pas Pluton mais bien Satan qui tenait la corde. Il triomphait à l'Opéra-Comique avec la *Part du Diable*, chantée par madame Cabel; mademoiselle Scriwaneck et Alphonsine, Judith Ferreyra et Lassagne jouaient les *Bibelots du Diable* aux Variétés; le roi des ténèbres s'était rendu maître aussi du théâtre

National où les *Pilules du Diable* faisaient les frais de la soirée.

La Comédie française annonçait le *Bourgeois Gentilhomme* ; le théâtre Italien, *Norma*, pour les représentations de madame Penco ; les *Noces de Figaro* attiraient la foule au Lyrique grâce à cet incomparable trio d'étoiles : Ugalde, Vandenheuvel-Duprez et Miolan Carvalho. La *Vénus de Milo* de Louis d'Assas à l'Odéon ; à la Gaîté la *Marnière des Saules* de Brot, le *Faust* de d'Ennery admirablement monté par Marc-Fournier, défendu par Rouvière, Dumaine, mademoiselle Luther, ne pouvaient entrer en lutte avec *les Lionnes Pauvres* (Félix, Parade, mademoiselle Fargueil) ou la vogue du *Punch Grassot* dont Hortense Schneider chantait si joyeusement la ronde au Palais-Royal. Les *Fugitifs* à l'Ambigu. Paul Legrand aux Folies nouvelles. Les étoiles des Délassements comiques avaient nom Montrouge et mademoiselle Paurelle ; le ballet espagnol brillait au Pré Catelan.

L'embarras du choix n'était pas un vain mot pour l'amateur de théâtre et il fallait qu'*Orphée* réunît une forte somme de séductions pour lutter sans désavantage.

Depuis deux ans déjà, la pensée de mettre à la scène l'époux d'Eurydice avait germé dans le cerveau d'Hector Crémieux. C'était le moment

où les Bouffes étaient, de par la volonté ministérielle, cantonnés dans les pièces à quatre personnages, et les héros de l'acte projeté, pour lequel il s'associa M. Ludovic Halévy, étaient Jupiter, Pluton, Eurydice et Proserpine. S'agissait-il de rappeler au public les exploits d'une autre divinité, cette mention pleine de couleur locale : « On lit dans Bouillet », précédait l'explication du personnage.

Mais bientôt, au profond désespoir de Jacques, Crémieux, trouvant à son Olympe des allures trop mesquines, déclare renoncer à *Orphée*.

Arrive la représentation des *Petits Prodiges*. La troupe au grand complet donne dans l'opérette de Jonas, tournant ainsi l'ordonnance qui interdit les choristes aux Bouffes. Enhardi par le silence du ministère, Offenbach veut recommencer semblable tricherie pour la pièce mythologique qui l'a tant séduit. Il promet des costumes splendides, des décors inouïs à Hector Crémieux qui reprend son scénario, et le bouleverse de fond en comble, remplaçant par trois tableaux et un défilé complet le quatuor primitif.

Ludovic Halévy l'aide au début dans son travail, mais le second tableau n'est pas encore terminé qu'il reçoit sa nomination de sous-chef au ministère de l'Algérie. Il se retire laissant

son collaborateur seul dans sa lutte avec Jupin.

La pièce est sur pied. Jacques, autorisé par un récent décret à surcharger sa scène de choristes et de figurants, multiplie les engagements. A Bade où il passe quelques semaines, Crémieux reçoit une lettre du maëstro réclamant un rôle pour un artiste plein de fantaisie qu'il vient d'enlever à la Comédie française : Bache — et tout un tableau nouveau fut improvisé en même temps que naissait cet immortel roi de Béotie.

La première soirée fut un succès très muet. Le public ne voulut pas ou ne sut pas comprendre ; il lui sembla que toucher aux dieux et aux héros, c'était s'attaquer au baccalauréat lui-même. A peine daigna-t-il sourire de ci, de là ; la musique si personnelle, si débordante d'esprit avec ses ensembles entraînants, ses mélodies exquises, les magnificences de la mise en scène, une réunion d'artistes tels que Désiré, Léonce, Tayau, Bache, mesdames Tautin, Chabert, Geoffroy, Macé, rien ne put vaincre la réserve du spectateur. L'*Evohé* lui-même, avec sa superbe envolée, vit son succès surpassé par la danse de mademoiselle Tautin.

Rares étaient ceux qui osèrent rompre en visière avec les sentiments de la salle : du nombre Jules Noriac qui au sortir du théâtre donnait au

Figaro-Programme ce bizarre et télégraphique compte rendu :

« Inouï,
« Splendide,
« Ebouriffant,
« Gracieux,
« Charmant,
« Spirituel,
« Amusant,
« Réussi,
« Parfait,
« Mélodieux
« l'opéra
« d'*Orphée* (c'est un opéra)
« sera
« incontestablement (ce mot n'en finit pas).
« le
« plus
« grand
« succès
« de
« l'hiver.
« Ceci
« soit
« dit
« sans
« blesser
» *Faust*.
« La
« musique
« d'
« Offenbach
« est
« ravissante.
« Mademoiselle
« Tautin
« aussi.
« Et
« Garnier
« donc !
« Et
« Geoffroy !
« Succès
« pour
« tout
« le
« monde.
« Léonce,
« Désiré,
« Bache,
« splendides !
« Cent
« représentations au moins !
« Gloire
« et
« argent
« pour
« Offen-
« bach
« et
« pour
« Crémieux !
« Tant
« mieux !

JULES NORIAC.

Toute une semaine s'écoule sans qu'*Orphée* se relève de son insuccès. Les auteurs sont en permanencé au théâtre ; les artistes y viennent dès le matin et les journées se passent en raccords. La situation est doublement critique pour Jacques : si la réputation du musicien est engagée, le directeur joue son va-tout. L'échec d'*Orphée*, c'est la ruine des Bouffes.

On coupe impitoyablement, on taille sans merci ; un tableau entier disparaît, entraînant avec lui Cerbère, représenté par le père de Mlle Tautin et Caron.

C'est le moment où éclatent dans les *Débats* les attaques virulentes de Jules Janin. Le grand-prêtre de la critique tonne, lance des anathèmes, foudroie les Bouffes dans ce style extravagant dont il a emporté le secret.

Bien des gens hésitaient à aller entendre *Orphée*, que cette tempête de malédictions décide ; la pièce qui déchaîne de pareilles rafales d'épithètes ne peut être la première venue. Les recettes commencent à monter, l'ascension devient rapide, et, sûr de lui maintenant, Jacques distribue les rôles en double.

Jules Janin continue à lancer l'interdit contre le passage Choiseul. Partageant l'avis de Nestor Roqueplan qui n'assistait pas à une *première*, sous prétexte que cela influençait son opinion,

l'illustre critique avoue n'avoir pas vu le triomphant opéra-bouffe.

A bout de patience, Hector Crémieux lui décoche, par l'entremise du *Figaro,* cette spirituelle riposte :

« Mon cher Figaro,

« Lundi dernier, 5 décembre, comme les lundis précédents, le critique sérieux des *Débats*, plus connu dans l'antiquité sous le nom de P. Janinus Maro, R. Janinus Flaccus, P. Janinus Naso, Janin-Virgile, Janin-Horace, Janin-Ovide, le Janin que vous connaissez, le Janin du Musée des antiques, le Janin des racines grecques, *Janini quod superest*, M. Jules Janin, enfin, a eu son accès de lyrisme hebdomadaire. Rien de surprenant jusque-là ; c'est un état morbide, une fièvre intermittente, contre laquelle un autre emploierait la quinine. Mais il aime son mal.

Attention ! Le voici qui s'avance : *incedit!* Il a revêtu le beau costume de parade qu'il s'est choisi dans la défroque de l'Odéon pour paraître devant le public — costume grec ou romain selon le cas — éblouissant de paillettes — et il va se livrer à ses exercices périodiques. — Mais il lui faut un tremplin — cette

fois c'est sur le dos d'*Orphée aux Enfers*, d'une inoffensive bouffonnerie qu'il prendra son élan pour faire le saut, le grand saut antique et périlleux et qu'il exécute tous les lundis avec le même succès.....

C'est toujours l'histoire du vicomte de Pontgrimaud, dont parle le gendre de M. Poirier, de ce Pontgrimaud qui, pour faire croire à sa noblesse, pousse des cris de paon si on fait une égratignure à un Montmorency. M. Jules Janin veut faire croire qu'il sait le latin parce qu'il sait *du* latin ! et qu'il connaît Horace parce qu'il l'a appris par cœur — sur le tard — tandis qu'on l'apprend d'ordinaire au collège.

En écrasant de son mépris le bouffon, le grotesque, le burlesque, M. Janin écrivait sa propre condamnation, il s'écrasait de lui-même — sui contemptor. — Il y a dans *Orphée* une tirade dont Léonce, à son entrée dans l'Olympe, fait tous les soirs les délices du public. Cette tirade simple et naïve, qui dépasse tous les autres effets comiques de la pièce, la voici : *elle a été découpée dans un feuilleton de M. Jules Janin.* (Journal des *Débats*, 10 mai 1858.)..... »

Suit cette tirade d'un lyrisme échevelé que

Jacques, devait plus tard, à la Gaîté, mettre en musique pour Montaubry : « On respire une odeur de déesse et de nymphe, une suave odeur de myrthe et de verveine, de nectar et d'ambroisie. On entend le roucoulement des colombes, etc. »

Un peu déconcerté par la révélation de cette collaboration, Jules Janin laisse en paix les auteurs, mais pour se jeter tout aussitôt sur le musicien qu'il déchire à belles dents.

Offenbach n'est pas plus patient qu'Hector Crémieux :

« Ah ! Janin ! mon bon Janin ! lui écrit-il, que je vous ai de la reconnaissance de m'éreinter tous les lundis comme vous le faites ! N'éreintiez-vous pas Rachel ? N'éreintiez-vous pas Dumas ? N'éreintiez-vous pas Scribe et tous ceux qui ont un véritable talent ? Donc, je suis en bonne compagnie.

Vous traitez ma musique d'abominable invention, de musique au jupon court et sans jupon, la musique à la chie-en-lit ? (schoking Janin) vous vous croyez encore à l'école ! Musique de carnaval et de bal masqué ! Musique en haillons ! Elle n'a pourtant jamais mendié une ligne de vous.

Vous insultez le compositeur d'*Orphée*, l'auteur de la prose d'*Orphée*, les artistes qui

jouent dans *Orphée*, et le public qui va et applaudit à *Orphée;* vous insulteriez, s'il le fallait, la buraliste qui délivre des billets pour *Orphée.* »

Maintenant, Jacques lui-même serait impuissant à arrêter l'élan de la foule ; personne n'oserait avouer qu'il n'a pas entendu l'*Evohé,* pas un provincial ne regagnerait sa sous-préfecture sans y pouvoir causer de Jupin et d'Eurydice. On fait une moyenne de 1900 francs. Et les artistes ne sont pas les derniers à profiter de cette moisson dorée.

« Vous avez joué le rôle de John Styx dans *Orphée* avec un véritable talent, écrit Jacques un beau matin à son pensionnaire Bache ; permettez-moi, en faveur de ce succès de vous imposer une condition bien dure, il est vrai, mais que, par considération pour votre directeur, vous voudrez bien accepter. A partir du 1er de ce mois, je double vos appointements pour toute l'année.

En agissant ainsi, croyez bien, mon cher Bache, que je n'ai qu'un but : c'est de faire un ingrat de plus. »

Jaloux d'accroître encore le prestige de son œuvre, le maître multiplie et varie les attrac-

tions. A la 50e le rôle d'Amphitrite est ajouté pour Mlle Maréchal, merveilleuse sous les coraux et les algues serpentant à travers sa longue chevelure. De douze qu'ils étaient au début, les choristes portés au nombre de vingt-quatre entoureront dieux et déesses.

Force est aux plus sceptiques d'abjurer leurs erreurs ; ceux qui ont douté d'*Orphée* vont faire pénitence publique.

L'exemple leur sera donné par Heugel lui-même, qui avait payé 300 francs la partition dont chacun se méfiait.

Le spirituel éditeur ajoute un ex-voto à son amende honorable.

« Les éditeurs du Ménestrel vous doivent une fiche de consolation. Ils avaient douté d'*Orphée* aux Bouffes-Parisiens, comme si l'on pouvait douter de votre musique.

Pardonnez-leur et souffrez qu'ils mettent à vos pieds — nouvel Orphée — le moderne clavecin que vous savez. Ce nè sera certainement pas le plus beau *piano* de votre vie (style Prud'homme).

Fable et Prudhomme à part, l'acquit ci-inclus vous dira, sans plus de façons que la chose n'en mérite, combien vous serez aimable de regarder comme votre toute propriété,

» à partir de ce jour, le piano dirigé par nous
» sur votre habitation d'Etretat.

» Bien votre tout dévoué,

» J. L. Heugel. »

L'Opéra voit naître *Herculanum; Faust* paraît au Lyrique ; sur la scène de l'Opéra-Comique, on traîne Meyerbeer après la première représentation du *Pardon de Ploërmel* et toujours l'archet magique d'Orphée attire la foule aux Bouffes.

Pas de voyage durant l'été de 1859 : le 5 juin, à minuit, les divinités de l'Olympe ont dit adieu à leur palais de la rue Monsigny. Descendus au rang de simples mortels, Désiré, Léonce et Mlle Maréchal reparaissent trois jours après aux Champs-Elysées dans une opérette de Labiche : *L'Omelette à la Follembuche*, dont la musique a été confiée à M. Léo Delibes.

Grâce à elle, on attend plus patiemment le premier acte donné par Offenbach depuis *Orphée*. Titre : *Le Mari à la porte*. Au sortir du théâtre, une valse exquise est déjà dans toutes les mémoires.

Rien à glaner sur la pièce de circonstance qui vient après. Les *Vivandières de la Grande-Armée*, dans laquelle Bache paraît en petit

chasseur, chantent la campagne d'Italie; succès de musique et succès de costumes, mais succès éphémère.

GENEVIÈVE DE BRABANT

Orphée au théâtre Italien.

Offenbach est hanté par le rêve de donner un pendant à *Orphée*. Le cadre des Bouffes commence à lui sembler trop étroit; déjà on parle d'un scénario de Mlle Taglioni, d'un ballet destiné à Emma Livry, dont l'Opéra lui confierait la partition.

Il a triomphé avec le paganisme; il veut maintenant s'attaquer à l'histoire et demande à son ami Etienne Tréfeu de ressusciter pour lui les tragiques aventures de Geneviève de Brabant.

Le scénario à peine arrêté, c'est dans le cabinet de Jacques un défilé incessant; il veut faire oublier les merveilles de l'année précédente. Les décors sont commandés à MM. Cambon et Thierry; Gustave Doré et Stop dessinent les costumes. Tout en examinant la maquette de la gare du Nord ou du Royaume de la Complainte, le maître travaille : la partition commencée est sur son bureau; la scène achevée de la veille

est à l'étude le lendemain, car on voudrait, par une superstition bien excusable, que le mois d'octobre qui vit naître *Orphée* présidât encore à l'apparition de *Geneviève*.

Malgré toute l'ardeur déployée, en dépit des répétitions prolongées, la première ne peut être affichée avant le 19 novembre.

La foule était grande ce soir-là autour du théâtre : des gardes à cheval maintenaient l'ordre dans la rue Monsigny, et les nouvelles apportées au dehors durant l'entr'acte présageaient un succès foudroyant. Après le tableau du départ, après l'éclatant final de *la Brabançonne*, le rideau était tombé sur une longue ovation.

« Un pendant à la Marche des Dieux ! » disait-on des loges à l'orchestre et ceux-là n'étaient pas les premiers venus qui applaudissaient les hauts faits de Siffroy. Meyerbeer était là ; autour de lui, le prince Gortschakoff, le duc de Grammont, maréchal Magnan, princesse Gagarine, Saint-Victor, Méry, prince Poniatowski, Aguado, de Talleyrand, de Masséna, d'Argout, Emma Livry, Gautier, prince Bonaparte, Augustine Brohan, Pereire, Biestat, duc de Rovigo, Taglioni, de Pène, Azevedo, baron Pelletan, prince de Bauffremont, Gabrielli, Millaud, Albéric Second, Hector et Emile Crémieux, Heugel, Janin lui-même.

Mais au second acte, le public un peu refroidi par le décousu du dialogue, fut complètement dépaysé quand il se vit transporté dans le royaume de la Complainte.

Rarement pourtant, Offenbach avait été plus heureusement inspiré que dans ces sept tableaux. Bien des pages qu'on acclama ensuite aux Menus-Plaisirs, lors de la version nouvelle écrite par Hector Crémieux et Etienne Tréfeu, ne réussirent pas à sauver *Geneviève de Brabant* et point ne fut besoin de redemander les gardes à cheval pour les représentations suivantes.

La renommée du musicien était trop solidement établie maintenant pour être atteinte par ce demi-succès. Elle en souffrait si peu, que, dès le mois de décembre, on parlait de l'apparition prochaine d'un grand opéra-comique de Scribe et de Jacques.

Il était devenu le Parisien par excellence ; autour de lui se groupaient tous les noms dont retentissaient le boulevard ou les salons. C'était chaque soir un envahissement des coulisses : de là partaient nouvelles et mots d'esprit qui se colportaient le lendemain à travers la ville.

Dans l'*Omnibus*, — c'est le surnom qu'avaient valu au foyer les deux banquettes parallèles qui en étaient le plus bel ornement — se réunissaient chaque soir Ludovic Halévy, Crémieux,

Gustave Doré, Léo Delibes, de Neuville, Mayrargues, Gustave Claudin, Robert et Gaston Mitchell, Arnold Scheffer, Amédée Ferret, Aubryet ; ceux-là étaient les fidèles et le nombre en allait grossissant toujours.

Que d'inventions folles sorties de ces conversations toutes semées d'éclats de rire et qui se continuaient, au sortir du théâtre, autour de la table du café Riche.

Au mois de février 1860, les Bouffes, jaloux d'aborder tous les genres, ouvrent leurs portes à la revue. Le mardi gras étant proche, les auteurs MM. Gille et Grangé l'ont baptisée le plus logiquement du monde : *Le Carnaval des revues.*

Pour les couplets, on a grapillé de droite et de gauche dans l'œuvre du directeur qui a couronné tous ces emprunts d'une spirituelle parodie de la musique, dite alors de l'avenir.

Les figurants se pressent plus nombreux que d'habitude : des débutants à coup sûr, si l'on en juge par leur mine embarrassée, par le soin qu'ils prennent à cacher leurs visages sous le parapluie ou le collet de fourrure lorsqu'en des enjambées prodigieuses ils traversent la scène au tableau du Bois de Boulogne.

C'est ainsi que l'Omnibus au grand complet passait sous les yeux du public, conduit quelque-

fois par Offenbach lui-même, se glissant d'un portant à l'autre, toujours tremblant d'être reconnu.

Pour terminer la saison, Clairville transforme en opérette le *Daphnis et Chloé*, joué en 1849 au Vaudeville par Mme Octave et Delannoy. Accueillie avec une faveur marquée, cette partition d'une fraîcheur délicieuse, écrite dans cette note tendre qui, plus tard, fit si adorable le premier acte des *Bergers*, sera reprise par la suite avec Mme Ugalde, dans le rôle de Daphnis créé par Mlle Juliette Beau.

Le 27 avril, au plus fort du succès de *Daphnis*, les Bouffes n'ouvrent pas leurs portes; le mot *Relâche* occupe seul l'affiche. — C'est que le théâtre du passage Choiseul est invité par son voisin de la place Ventadour.

Le motif de cette excursion d'un soir : le désir exprimé par l'Empereur de connaître lui aussi l'*Orphée* dont tous ses sujets raffolent. Ses régiments défilent aux sons d'*Orphée*, le quadrille d'*Orphée* retentit sous les voûtes des Tuileries et il se surprend à maudire sa grandeur qui l'éloigne de cet Olympe tant vanté.

Un jour, on lui apprend qu'une représentation au bénéfice de Jacques s'organise au Théâtre-Italien, et, sans hésiter, il promet d'y assister, mais à la condition qu'*Orphée aux Enfers* sera du programme.

Voilà pourquoi la troupe d'Offenbach traversait la rue Monsigny, suivie dans son déménagement de la campagne de Thèbes, du séjour des dieux et du palais de Pluton.

Pour cette mémorable représentation à laquelle le *Violoneux*, chanté par Mlle Cico, servira de lever de rideau, la Comédie Française a donné la *Joie fait peur*. Emma Livry et Mérante danseront un pas de la *Sylphide*. Dans *Orphée* l'orchestre et les chœurs des Italiens fraterniseront avec les musiciens des Bouffes. Pour terminer, la *Symphonie de l'avenir*, extraite du *Carnaval des revues*, et conduite par M. Bonnet.

Loges ou fauteuils, les places sont cotées au prix de 25 francs, et Jacques s'est engagé à n'accepter sur la feuille que des noms connus de lui, éloignant de la sorte toute crainte plus ou moins fondée de complot. — En quelques heures la salle est louée (22,000 francs de recette).

Le jour de la représentation venu, les émissaires des agences encombrent la place Ventadour. A peine a-t-on signalé la rentrée de deux loges et de quatre fauteuils, qu'ils offrent 3,000 francs des premières et 60 louis des autres. Sans vouloir les entendre, le bénificiaire fait porter les coupons tant enviés aux premiers ins-

crits sur la liste des refusés et quand Napoléon III prit place dans l'avant-scène impériale, son regard embrassa une des plus éblouissantes salles qu'il eût encore contemplées.

Jamais la voûte du Théâtre-Italien ne retentit de bravos plus frénétiques que ce soir-là et la semaine suivante, un superbe bronze était remis au Maëstro avec cette simple inscription gravée sur le socle :

L'EMPEREUR A JACQUES OFFENBACH

Voilà les Bouffes-Parisiens bien loin de leurs débuts. Fi des pièces à trois personnages ! Il leur faut chœurs et mise en scène, décors à la plantation compliquée, toutes choses dont s'accommoderait mal le petit théâtre des Champs-Elysées. Aussi Offenbach renonce-t-il au déménagement annuel ; au lieu de l'affiche annonçant la réouverture du Carré Marigny, les Parisiens lisent l'avis officiel du départ des Bouffes.

Pensant avec son Jupiter que

Quand on veut se faire adorer
Il faut se laisser désirer,

le maëstro envoie sa troupe à Bruxelles ; *Orphée* prend ses quartiers d'été dans les galeries Saint-Hubert.

Les premières soirées furent menaçantes ; le public, dérouté par cette apparition soudaine de l'Opéra-Bouffe, surpris par la joyeuse fantaisie de cette antiquité qui contrastait si fort avec toutes les leçons retenues du collège, se montra un peu maussade et réserva ses bravos pour Les *Dames de la Halle*.

Mais quelques jours eurent raison de cette hésitation et bientôt, Anvers gagné par la contagion réclama *Orphée*.

La mémorable soirée où l'affluence fut telle que, barrières renversées, contrôle culbuté, la foule se précipita dans la salle et que M. Desmonts dut faire la recette en enjambant les fauteuils, en circulant devant le front des loges.

Privés de leur théâtre, les promeneurs des Champs-Elysées ont frappé à la porte du Cirque; c'est le temps du beau Léotard. Tandis que les amateurs du saut périlleux s'extasient devant sa souplesse, ceux que charment des émotions plus douces applaudissent à l'Opéra les sœurs Marchisio, dans *Sémiramis* ; au Gymnase, le *Voyage de M. Perrichon*.

Mais on aspire au retour des Bouffes, et quand paraît l'affiche bénie où rayonne le nom d'*Orphée*, le passage Choiseul retrouve ses fidèles, Mlle Tautin les bravos accoutumés.

OFFENBACH A L'OPÉRA ET A L'OPÉRA-COMIQUE

Le Papillon — Barkouf — La Chanson de Fortunio.

Le mois d'octobre amène avec lui les *Jeunes Gens* de Laya à la Comédie Française, au Vaudeville *Rédemption* d'Octave Feuillet avec Mlle Fargueil ; on parle vaguement chez Déjazet du *Candide* de Victorien Sardou. — Le mois d'octobre se passe et les échos des Bouffes retentissent encore des chants des dieux.

Ils ne peuvent d'ailleurs espérer une œuvre nouvelle de Jacques en ce moment : l'Opéra et l'Opéra-Comique l'ont appelé et il a obéi au milieu d'un formidable concert de cris de rage et de grincements de dents. — Offenbach chez Meyerbeer! scandale!! Offenbach chez Boïeldieu! Profanation!!

La jalousie perce sous la colère, la jalousie de ses cinq années de victoires. On rit, mais suivant le précepte de Figaro, et on aiguise les plumes pour la revanche d'*Orphée*.

L'Opéra ouvre la marche le 26 novembre, avec le *Papillon*, (scénario du Marquis de Saint-Georges et de Mlle Taglioni).

Quoi qu'on en ait dit depuis, le succès de la partition fut énorme : Jacques y avait, de délicieuse façon, jonglé avec les rhythmes. Disposant pour la première fois d'un orchestre aussi nombreux que celui de la rue Lepelletier, il avait su se garder de la bouffissure et du tapage. A côté des motifs endiablés, les phrases pleines de langueur ! Le compositeur d'*Orphée* auprès du rêveur du *Violoneux*.

Il faut rendre cette justice à l'Opéra, que, fermant l'oreille aux protestations de tous les méconnus, de tous les ignorés, il accueillit Offenbach de royale manière : il lui donna Emma Livry, cette incarnation de la grâce, en qui revivaient toute la séduction et déjà presque la gloire de la Taglioni, il lui donna Mlle Marquet, qui, sacrifiée au premier acte, prenait sa revanche en éblouissant la salle de son éclatante beauté, puis Mlles Beaugrand Fiocre et Baratte, Stoïkoff, Brach, et Lamy, MM. Mérante, Berthier et Lenfant. — Les costumes étaient d'une ravissante fantaisie et les décors comptent parmi les chefs-d'œuvre de M. Despléchin.

Le triomphe de la soirée fut pour la *Lesguinka*,

un pas adorable dansé par M. Mérante et Emma Livry. Celle-ci, dans sa carrière si courte et si tragique, ne remporta pas de succès comparable : malgré l'entorse qui lui fit du second acte un cruel supplice, Farfalla fut acclamée, rappelée sans pitié et Taglioni, associée au triomphe de son élève, parut avec elle sur la scène, remerciant le public qui ne se lassait pas d'applaudir.

La critique constata le succès du maëstro. « La musique d'Offenbach, écrit Paul de Saint-Victor, est toute de mélodie et de rhythme, ces deux éperons de la danse ». Fiorentino, pourtant ennemi acharné du maître, rendait pareille justice à la *partition*. Jules Janin conservait sa dent contre Jacques, mais se montrait réservé depuis les spirituelles ripostes qu'il s'était attirées. Aussi se borna-t-il à un bavardage éthéré sur sa jeunesse et celle de Mlle Taglioni.

Aux attaques des ennemis de Jacques qui criaient à l'échec, le public répondit en emplissant la salle de l'Opéra *quarante-deux* représentations durant. On peut citer les ballets qui connurent pareille vogue.

Le nom de Jacques avait figuré simultanément au tableau des répétitions de la salle Lepelletier et de la salle Favart, et l'apparition de *Barkouff* devait suivre de quelques heures

seulement la première du *Papillon*, quand Mme Saint-Urbain tomba malade, jetant le désarroi dans le répertoire.

Il fallait choisir au plus vite l'artiste qui hériterait du personnage de Maïma et monter à la hâte un spectacle nouveau qui pût conduire le théâtre jusqu'au soir de la première. Quelques représentations de Mme Cabel, l'*Eventail* de M. Boulanger, la *Perruche*, le *Chaperon Rouge*, donnèrent à Mlle Marimon le temps de prendre possession de son rôle.

Le 24 décembre, Offenbach qui brillait à l'Opéra avec le *Papillon* et régnait sur les Bouffes où *Orphée* avait dépassé la 300e, prit possession de l'Opéra-Comique.

On avait mené grand bruit autour de la nouveauté du sujet traité par MM. Scribe et Boisseaux. Il fallut vite en rabattre et se borner à en constater la puérilité.

On goûta le plus modérément du monde cette pièce, qui péchait par excès d'originalité, et la partition de Jacques fut entraînée dans le désastre du livret. On bissa la chanson du Grand Mogol, la valse de la bouquetière, un troisième morceau encore, on sut gré à Mlle Marimon, à MM. Sainte-Foy, Berthelier, Warot de tout le talent déployé, à Mlle Bélia de sa grâce, à M. Baumont de sa mise en scène fastueuse, mais *Bar-*

kouff fut dès le premier soir condamné sans appel.

La joie fut immense dans le camp des endormeurs. A coups de tam-tam on annonçait déjà la fin d'Offenbach, on proclamait la mort de son prestige, brisé en miettes par cet échec.

Le critique du *Figaro*, M. Jouvin, était absent de Paris le jour de cette malheureuse représentation ; c'est à Jacques lui-même qu'il demanda pour le journal le compte rendu de son opéra-comique. La réponse arrivait dès le lendemain.

«..... Depuis que j'ai l'âge de raison — hélas! ce n'est pas d'hier — je fais de la musique, et depuis que je fais de la musique, j'admire beaucoup celle des autres, si bien que j'ai entendu cent fois des chefs-d'œuvre qui s'appellent l'*Irato* de Méhul, *Don Pasquale* de Donizetti, le *Tableau parlant* de Grétry, l'*Italienne à Alger* de Rossini, le *Caïd* d'Ambroise Thomas, *Gilles Ravisseur* de Grisar.

Assurément, je n'ose pas comparer à ces belles et charmantes œuvres ma modeste partition, mais m'est-il défendu d'essayer de marcher dans la route que des maîtres aimés m'ont tracée ? Que je n'atteigne pas le but, soit ! mais que je n'aie pas le droit de me casser le cou dans ce chemin-là, voilà ce que je

conteste. Reste à savoir si je suis mort. Le public le dira..... »

Dès la 2e représentation, Warot souffrant cédait le rôle de Saëb à M. Laget et le 5 janvier suivant, une note annonçait que *Barkouff* était momentanément interrompu pour cause d'indisposition de Mlle Bélia.

Le Vaudeville avait eu l'honneur d'inaugurer l'année 1860, avec la *Pénélope normande* d'Alphonse Karr. A l'Opéra, la gloire d'une clôture à sensation : le 29 décembre, M. Walewski, ministre d'État, met la nouvelle salle au concours ; la tribu des architectes est encore en émoi quand se lève la première heure de 1861.

Les *Femmes fortes* de Victorien Sardou ouvrent le feu au Gymnase, jouées dans la nuit du 31 décembre, par Numa, Félix, Mmes Fargueil et Pierson.

Au tour des Bouffes maintenant : *Orphée* a consenti à s'éloigner, et bien vite, Maître Fortunio s'empare de la place, traînant derrière lui tout son bataillon de petits clercs ; Alfred de Musset après Virgile.

La chanson du *chandelier* hantait les rêves de Jacques, la voix de basse de Delaunay traversait ses plus sombres cauchemars. Transporter de la Comédie aux Bouffes l'aveu discret du

petit amoureux était sa chimère. — Il s'en confessa un matin à Hector Crémieux et à Ludovic Halévy ; quelques heures plus tard, l'absolution lui était donnée sous forme de l'acte adorable qui a nom : *La chanson de Fortunio.*

Il fut écrit et composé en huit jours, répété en une autre semaine et put être donné le 5 janvier. C'était le Benjamin du Maître qui le chérit d'une tendresse sans égale jusqu'au jour où il entendit les premiers bégaiements des *Contes d'Hoffmann*, le favori qui, dans la grande famille, sait à force de succès faire excuser la préférence du père.

La *Chanson de Fortunio* a été le plus formidable succès de première dont on ait gardé souvenir aux Bouffes Parisiens. Telle était la fureur des bravos et des bis, que la partition entière fut jouée deux fois : après la mélodie célèbre qui eut assuré à elle seule la renommée d'un compositeur, la représentation fut suspendue quelques minutes par les acclamations enthousiastes.

Meyerbeer, rencontrant Millaud le lendemain, parlait avec ravissement de la partition de son ami Jacques : « J'aurais aimé l'avoir faite » ; c'est ainsi qu'il résumait ses impressions.

Quant à la pièce, Paul de Musset écrivant à l'un des auteurs, le remerciait « de l'hommage gracieux rendu à la mémoire de son frère, dans

le privilège donné à sa chanson de toucher tous les cœurs.

La déception fut grande pour les Jérémies qui s'étaient levés au soir de *Barkouff*. Là où ils avaient laissé un vaincu, ils retrouvaient un triomphateur; le public applaudissait plus vivant que jamais celui dont ils avaient juré d'exposer le cadavre.

Indigné de ce déchaînement d'outrages, Xavier Aubryet lançait au lendemain de *Fortunio* un étincelant plaidoyer, son *Discours pour Offenbach*.

« Mon Dieu ! j'admets que le laborieux M. Clapisson, le consciencieux M. Reber, l'alchimiste mélodique Berlioz, le prophète Wagner et d'autres personnages considérables, ont eu de meilleures intentions que le futile Jacques Offenbach; mais pourquoi ne les ont-ils pas réalisées ? Leur verre est immense; celui de M. Berlioz a deux coudées de haut, celui de M. Wagner est grand comme le monde; mais qu'y boit-on ? Ils ont oublié le liquide.

M. Berlioz en tête le prend de très haut avec Jacques Offenbach; on dirait un aigle qui admoneste un moineau. Seulement, le moineau vole encore et l'aigle est empaillé... les faux dédains ne m'imposent guère. M. Ber-

lioz peut mépriser tant qu'il voudra la musique d'Offenbach, il ne fera pas estimer la sienne. Tant qu'on n'aura pas institué à l'Ecole polytechnique une classe spéciale de *Berliozométrie*, où l'on démontrera que les trois angles d'une harmonie valent deux mélodies, la musique de proie de M. Berlioz n'a pas de chance d'être respectée.

On le croyait bien mort après tant de coups en pleine poitrine : M. Scudo se frottait les mains, M. Berlioz fixait le soleil, M. Hequet contemplait voluptueusement le cadavre, M. Perrin se disait : « Quel flair j'ai eu ! » Quand tout d'un coup la victime ressuscite et berne ses bourreaux par un nouveau bail fait avec le talent.

Je vous donne la *Chanson de Fortunio* comme un petit chef-d'œuvre qui a le droit d'être placé entre les *Noces de Jeannette* et le *Chien du jardinier*. Je souhaite à l'Opéra-Comique une pareille bonne fortune. Le poème est exquis, la musique est délicieuse, les artistes sont excellents, la mise en scène est adorable. Ludovic Halévy et Hector Crémieux, les auteurs du livret, ont été réellement cueillir leur inspiration sur la tombe d'Alfred de Musset, Offenbach y a planté des roses. »

Inconnue la veille, mademoiselle Pfotzer qui débutait sous les traits de Valentin, rentrait étoile dans sa loge. Jacques l'avait engagée au sortir du Conservatoire, devinant le charme séduisant, la grâce exquise de cette frêle jeune fille dont la carrière allait être si brillante et si courte.

A la répétition générale, Marc Fournier, assis auprès d'Hector Crémieux s'extasiait, lui comme les autres, devant cette voix de cristal, ce regard adorable et profond. Puis passant soudain de l'enthousiasme à l'indignation : « Dire qu'il ne s'est pas trouvé avant Jacques un directeur doué d'un semblant d'intelligence pour la comprendre. Ah ! si je l'avais entendue ! » Hector Crémieux partit d'un éclat de rire. A la Porte Saint-Martin, dans le royaume même de Marc Fournier, mademoiselle Pfotzer, avait, l'année précédente, paru dans le *Faust* de M. d'Ennery. Encore élève du Conservatoire, elle était parmi les chanteuses du tableau d'Herculanum.

Le succès de *Fortunio* maintient aux Bouffes les recettes d'*Orphée;* l'amoureuse chanson attire la foule du mois de janvier au milieu de mars, pendant que les *Effrontés* gagnent leur bataille au Théâtre-Français, que l'Ambigu donne l'*Ange de Minuit*, que Mürger disparait, suivi de près par Scribe et qu'à l'Opéra l'ap-

proche du *Tannhaüser* met le monde musical en mouvement.

L'œuvre de Wagner est donnée le 13 mars et le grand succès de la soirée est pour l'éventail de madame de Metternich, cet éventail brisé devenu légendaire.

On raconte qu'Auber, interrogé sur la valeur de la partition, a répondu : « Comme ce serait mauvais si c'était de la musique ! » — Avis de M. Gounod questionné à son tour : « C'est fort intéressant au point de vue grammatical. »

Le 23 mars, Offenbach donne aux Bouffes le *Pont des Soupirs* (2 actes et 4 tableaux); formidable succès de *première*. C'est une page détachée des Chroniques de Venise, adaptée à la scène française par Hector Crémieux et Ludovic Halévy. Des gens grincheux prétendirent que les auteurs avaient jonglé avec l'histoire et mirent en doute les hauts faits attribués au doge Cornarino Cornarini.

Tous morts aujourd'hui, les interprètes de cette folie : Désiré, Tacova, Bache, Potel et Mlles Pfotzer, Tautin, Tostée, dont l'assaut de vocalises au dernier tableau passionnait le public; disparus, tous ces interprètes dont la gaîté gagnait la salle, dont l'entrain s'étendait aux coulisses.

Deux des habitués de l'omnibus siègeant aujourd'hui au quai Malaquais, se souviennent-ils encore de cette soirée de mi-carême qui les vit assis au Conseil des Dix, présidé par Tacova ? — Moins graves qu'ils ne sont à présent, malgré la longue robe et la barbe prodigieuse qui les travestissaient, ils chantèrent, ils sautèrent pour la plus grande joie et d'eux-mêmes et des spectateurs.

Vers la fin des représentations du *Pont des Soupirs*, une file d'équipages vint se ranger rue Monsigny et les passants reconnurent avec une sorte de stupéfaction la livrée du duc de Morny. De la porte basse donnant accès sur la scène sortent Désiré, Léonce, tant d'autres avec eux qui prennent place dans les voitures de la Présidence.

Les Bouffes traversent l'eau pour donner au Palais-Bourbon, en présence de l'Empereur, la première représentation de *Monsieur Choufleury restera chez lui le . . .*, l'opérette de MM. de Saint-Rémy (pseudonyme du duc), Hector Crémieux, Ludovic Halévy et Offenbach.

Le théâtre ferme le 29 mai pour ne se rouvrir qu'en septembre, sous la direction de Varney. Malgré six années de succès constants, à moitié ruiné par des frais dont il n'a pas su arré-

ter la marche chaque jour plus menaçante, Offenbach abandonne la scène d'où l'opéra-bouffe créé par lui s'est élancé à la conquête du monde.

M. ET Mme DENIS

Les Bavards.

Seuls, le passage Choiseul et Déjazet ferment leurs portes durant l'été de 1861. Les théâtres de Paris bravent le soleil et c'est le moment de la canicule que quelques-uns choisissent pour lancer leurs pièces nouvelles. La musique semble élire domicile au Palais-Royal, avec la *Poularde de Caux*, un vaudeville dont six compositeurs connus ont signé les couplets.

Mlle Victoria porte au Gymnase le travesti de *Piccolino ;* le Vaudeville donne la première d'un *Mariage de Paris*, d'Emile de Najac et About, l'Opéra-Comique le *Salvator Rosa* de Jules Duprato.

On reparle un instant du *Tannhauser*, mais pour annoncer son enterrement définitif : il a péri corps et biens, dans l'incendie du magasin de décors de la rue Richer.

Le feu poursuit les musiciens : le voilà qui s'attaque à Jacques et dévore sa villa d'Etretat, ne faisant qu'une bouchée des manuscrits.

Dès la fin d'Août, on signale la rentrée prochaine de la troupe des Bouffes, retour de Vienne où le répertoire, *Orphée* en tête, a trouvé autant de partisans qu'à Paris.

En remettant le pouvoir aux mains de Varney, Offenbach n'a pas abandonné les Bouffes. Lié qu'il est au passage Choiseul et par son amitié pour le nouveau directeur et par le souvenir de tant de triomphes, il reste le compositeur attitré du théâtre.

On fait à *Monsieur Choufleury* les honneurs de la réouverture (14 septembre) ; la succession de Mlle Tautin, engagée aux Variétés, échoit à Mlle Auclair. Succès formidable pour Léonce, ruisselant de grâce et de coquetterie sous le costume féminin. La *chanson de Fortunio* termine le spectacle.

Huit jours après, tous ceux-là qui s'étaient pressés dans la salle des Bouffes, ce que Paris comptait de noms, de gloires ou de réputations naissantes, se retrouvaient autour du cercueil de Rose Chéri, l'incarnation la plus pure de la mère, de la femme et de l'artiste.

Sur la partition de *Apothicaire et Perruquier* qui suivit de près (17 octobre), nous lisons cette

mention : « Musique (du temps jadis) de J. Offenbach », qui mérite une explication.

Depuis deux années déjà, cette opérette en un acte était reçue aux Bouffes, où le livret très-amusant d'Elie Frébault avait fait admettre à sa suite les croches d'un auteur inconnu. Les semaines, puis les mois se passent sans apporter de nouvelles de la lecture ni de la distribution. Lettres, réclamations, devant lesquelles Jacques se décide à avouer qu'il a perdu la musique.

De quelle façon M. Frébault se dégagea-t-il vis-à-vis de son collaborateur, je l'ignore ; mais à coups de papiers timbrés, il exigea pour son acte une partition signée du Maître lui-même.

Force fut de s'exécuter, mais, désireux de prouver de quelle mince importance était pour lui le travail ainsi imposé, Jacques écrivit en quelques heures une partition entière dans le style du siècle dernier. Grupetti, appogiatures, mignardises et délicatesses de toutes sortes, rien ne manquait à ce pastiche, que le public — trompant les calculs du boudeur — accueillit avec une faveur marquée.

Lorsque, peu de temps avant sa mort, les enfants d'Offenbach, aidés de quelques amis, voulurent dans l'appartement du boulevard des Capucines, représenter un acte du répertoire

paternel, c'est sur *Apothicaire et Perruquier* que leur choix se fixa.

Comme s'il se fût repenti du jugement équitable qu'il venait de rendre, le public se montra d'une inexplicable sévérité à l'égard du *Roman comique* (de MM. Crémieux et Halévy) donné le 10 décembre, pour les débuts de Mlle Thérèse Olivier, et qui s'arrêta à la 28e soirée.

L'accueil strident fait à la *Gaëtana* d'Edmond About, la manifestation partie de l'Odéon, et venant, à travers Paris, protester jusque sous les fenêtres de l'auteur, sont le premier fait marquant de l'année 1862.

Bien différente est la façon dont la petite salle des Bouffes salue, le 19 janvier suivant, un nouvel acte de Jacques : *M. et Mme Denis*. Dans cette partition, dont chaque morceau serait à citer, il est une page aussi exquise que la *chanson de Fortunio*, *la Chacone* qu'égrenait à ravir la voix de Mlle Pfotzer. Mlle Darcier, nièce du chanteur populaire, débutait ce soir-là et aussi Mlle Simon qui, sortie du corps de Ballet de l'Opéra, se révéla ou plutôt crut se révéler chanteuse.

A l'issue de la représentation, au milieu d'une orgie de bravos, Potel — le sergent Bellerose — proclamant le nom des auteurs, MM. de Laurencin et Delaporte terminait ainsi : « la musique est du *maëstro* Offenbach. »

Grand scandale dans le clan ennemi : Jacques s'élève à la hauteur de Rossini ; il faut donner une leçon à cet ambitieux, abattre tant de vanité — et c'est en véritable justicier que M. Cardon, rédacteur du *Figaro-Programme* écrit son compte rendu, tout en protestant de ses intentions bienveillantes.

Le succès de *M. et Mme Denis* avait mis Offenbach en joyeuse humeur et il répond par cette lettre qui pourrait prendre place dans l'œuvre du Baron Brisse.

« O Potel ! ami maladroit ! nous voilà bien ! Et à quelle sauce nous accommode M. Cardon ! — Eh bien, monsieur ! apaisez votre bienveillance et apprenez que *Maëstro* est un terme italien qui s'applique à tous les compositeurs du plus grand au plus petit, comme *maître* s'applique en France à tous les avocats du plus éloquent au plus bègue, comme *monsieur* à tout le monde, si bien qu'on dit M. Jules Janin comme M. Cardon !...

Je ne puis terminer sans vous exprimer toute ma gratitude pour une bienveillance qui s'est traduite par une tentative d'éreintement jusqu'à la moelle, M. Cardon !... »

Durant les mois de février et de mars tous les

actes à succès du répertoire alternent sur l'affiche des Bouffes.

Le *Voyage de MM. Dunanan père et fils* (2 actes et 4 tableaux de Siraudin et Moinaux) est comme une échappée tentée par l'Opéra-Bouffe sur les domaines de la revue, une sorte de pièce d'actualité, peu bourrée en situations musicales.

Guidé par mesdemoiselles Géraldine, dont la renommée avait été grande aux Folies Nouvelles, Darcier, Baudoin, par Désiré, Léonce, Pradeau d'une étourdissante fantaisie en homme-orchestre, le spectateur assistait à une apothéose du Casino Cadet, une des joyeusetés du Paris d'alors. Un petit ballet y était dansé par douze enfants, qui irrita quelques âmes trop sensibles : des récriminations éclatèrent, semblables à celles soulevées, vingt-cinq ans plus tard, par le quadrille de *Monsieur de Crac*, et le pas fut supprimé.

Parmi les meilleures pages de la partition, le *Chœur des Guitares* devint vite populaire.

Aussi souvent répété cette année-là que le nom d'Offenbach, celui de Victorien Sardou, avec les *Prés Saint-Gervais*, la *Papillonne* et la *Perle Noire*.

Sans attacher plus d'importance que le maître

lui-même à *Jacqueline*, ce lever de rideau signé du pseudonyme Lange, suivons la troupe des Bouffes à Bruxelles où les représentations d'*Orphée* font fureur pendant l'été de 1862.

L'Olympe s'est installé au théâtre du Parc, dirigé par M. Delvil, et il ne faut pas chercher dans le luxe de la mise en scène les raisons de la vogue nouvelle. Les costumes seuls ont été apportés de Paris ; pour les décors on s'accommode tant bien que mal du matériel. Un jardin peut à la rigueur remplacer la campagne de Thèbes ; agrémenté de quelques colonnes, il donnera une vague idée des splendeurs de l'Olympe. Mais où trouver un palais digne de Pluton, dans ce théâtre ouvert jusqu'à présent au répertoire de la Comédie Française ou du Vaudeville ?

On se souvient à temps que le *Roman d'un jeune homme pauvre* a disparu de l'affiche quelques semaines seulement avant l'arrivée de la troupe française. — Sauvés, mon Dieu ! C'est dans le décor du souterrain que se déroulera l'acte de l'Enfer. Pour éviter toute confusion dans l'esprit du public, on applique à la muraille deux têtes de démons peintes à la hâte ; maintenant Jupin peut danser son menuet, Eurydice lancer l'hymne à Bacchus.

Une autre députation de l'Olympe s'est installée à Vienne pendant l'été ; mademoiselle Géraldine en est l'Eurydice. On joue aussi le *Voyage de MM. Dunanan*, et *M. et Madame Denis* dont mademoiselle Pfotzer fait, autant qu'à Paris, acclamer *la Chacone*.

A Ems a été réservée la primeur d'un acte de M. Nuitter sur lequel Offenbach a jeté les broderies les plus scéniques qui se puissent rêver : *Bavard et Bavarde*, imité d'une comédie de Cervantès, est joué par mesdames Gérard et Baudier, par Wartel et Potel. Nous le retrouverons l'année suivante aux Bouffes.

C'est le moment où madame Galli-Marié, l'une des futures interprètes d'Offenbach, fait ses premiers pas sur la scène de l'Opéra-Comique ; c'est aussi l'instant où s'ouvre un nouveau théâtre dans lequel retentiront plus d'une fois les refrains du maître. Le Cirque Impérial est mort, vive le Chatelet qui ressuscite ses splendeurs en la personne de *Rothomago*.

Une autre Eurydice attend Aristée au passage Choiseul : Delphine Ugalde, Galathée elle-même, conquise à l'Opéra-Bouffe. C'est une nouvelle existence donnée à *Orphée* ; on veut entendre la grande cantatrice enlever superbement l'*Evohé* comme elle enlevait l'air de la Coupe.

Aidé d'Hector Crémieux, Jacques prépare

déjà le menu du souper qui fêtera la 400e; il a des semaines devant lui pour terminer la nouvelle version des *Bavards*, écrire les chœurs, les ensembles ajoutés à la partition d'Ems : *Orphée* ne quittera l'affiche des Bouffes que le 20 février.

Dans l'intervalle, *les Ganaches* portent à son apogée la gloire de Victorien Sardou, on bataille autour du *Fils de Giboyer*, et Capoul fait dans la *Déesse et le Berger* de Duprato sa première création.

Le 16 novembre au matin, Paris apprend l'horrible accident dont Emma Livry vient d'être la victime, brûlée pendant la répétition de *la Muette*, transportée mourante chez elle. La rue Laffitte est assiégée, on s'arrache le bulletin des docteurs, on s'inscrit en foule chez cette exquise Farfalla, tant adorée et tant respectée.

Une autre idole naît en même temps aux Parisiens : Adelina Patti, qui débute dans la *Somnambula*.

Le 15 décembre, la façade du Châtelet s'illumine; trois loges de face ont été réunies et rattachées au foyer par un salon improvisé. A sept heures et demie, les voitures de la Cour s'arrêtent sur la place : le prince Impérial va pour la première fois au théâtre. L'Impératrice est restée derrière lui jusqu'à l'apothéose, toute souriante à la joie de son fils.

La rue Favart célèbre la 1000e de la *Dame Blanche* en même temps que le passage Choiseul la 400e d'*Orphée*.

Le 20 février 1863, première des *Bavards*. La muse d'Offenbach ne s'est jamais révélée plus délicate et plus spirituelle; il a écrit là une véritable partition d'opéra-comique où tout babille délicieusement, les voix et l'orchestre.

Madame Ugalde porte le travesti de Rolland. De cette même voix chaude qui enlève la chanson à boire si joliment rythmée, elle dévide l'amusante causerie au mouvement toujours croissant, elle soupire la romance : « *Sans aimer, ah ! peut-on vivre* ». Elle joue avec une verve qui brave la fatigue, et chante « avec cet enthousiasme qui défie la satiété », c'est ainsi que M. Jouvin résumait son jugement.

Grand succès aussi pour Désiré qui, en compagnie de madame Ugalde et d'Edouard Georges, fit de la scène des biscuits un chef d'œuvre de comique.

Bataclan, la *Chanson de Fortunio*, pour les débuts de Mlle Dartaux, accompagnent les *Bavards* jusqu'aux premiers jours d'avril. Puis quelques représentations d'*Orphée* et le théâtre ferme ses portes.

LISCHEN ET FRITZCHEN

Les Géorgiennes.

Au lendemain de la clôture, les Bouffes sont abandonnés aux ouvriers. Quelques semaines plus tard, rien ne restait de l'ancienne salle, et, tandis que le théâtre actuel s'élevait rapidement, la troupe s'éparpillait aux quatre points cardinaux. Une partie, conduite par M. Desmonts, prenait la route de Lyon, emmenant avec elle *Orphée* et les *Dames de la Halle;* d'autres s'envolaient vers Bade, vers Ems, où chaque été le répertoire d'Offenbach régnait en maître.

Cette année-là, Jacques s'y était installé, emportant pour charmer ses loisirs quatre partitions à terminer : les *Fées du Rhin*, commandées par l'Opéra de Vienne, la *Belle Aurore* réservée à Berlin, les *Géorgiennes* destinées aux Bouffes et *Il signor Fagoto* promis au petit théâtre d'Ems.

Un samedi soir, M. Briguiboul voulant fêter le grand succès remporté par une de ses opérettes, réunissait le maëstro et ses amis à l'établissement des jeux. Durant le souper, la conversation tomba sur la merveilleuse facilité de

travail de Jacques. Les intimes citaient des exemples prodigieux, le dépeignaient à l'ouvrage au milieu du caquetage de ses enfants, du bruit, des rires. Lui alors, par une sorte de coquetterie, de proposer cette gageure : en huit jours il écrirait, orchestrerait et ferait répéter un acte.

Le pari est tenu, et Offenbach fixe au samedi suivant l'exécution de sa promesse, à la condition qu'un livret lui sera fourni dans les vingt-quatre heures.

M, Paul Boisselot, qui était parmi les convives, offre sans plus tarder un acte apporté de Paris à tout hasard, attendant au fond de sa malle la venue du musicien que la Providence met sur le chemin de chaque poëte. — La proposition est acceptée, le manuscrit envoyé le lendemain dès l'aube à l'hôtel de Jacques. Et le samedi suivant, une salle enthousiaste acclame chaque morceau de *Lischen et Fritzchen*, précédé d'un autre acte charmant : Il *signor Fagotto*.

Tandis qu'Offenbach se reposait de la sorte, sa musique faisait une seconde apparition au théâtre du Palais-Royal, à vingt-quatre ans de distance de la première : après *Pascal et Chambord*, joué en 1839, le *Brésilien* de MM. Meilhac et Halévy (9 mai 1863). Le nom

de Jacques ne figurait pas davantage cette fois-ci sur l'affiche de l'acte joué par Mlle Schneider, Brasseur et Gil-Pérez, mais tout Paris n'en fredonna pas moins le : « *Voulez-vous accepter mon bras* ».

L'année 1863 va s'achever et on attend encore la réouverture des Bouffes. Tous les corps de métier se coudoient dans le théâtre ; devant un public de maçons et de tapissiers, sous l'œil des menuisiers et des gaziers, les artistes répètent.

Les portes ne sont pas encore posées le 5 janvier 1864, jour de l'inauguration solennelle ; sous les tentures clouées à la hâte, le froid se glisse dans la salle, mais le thermomètre lui-même ne peut rien contre Jacques. Si, malgré la grâce de Mlle Irma Marié, on fait un accueil réservé à l'*Amour chanteur*, quelle revanche quand vient le tour de *Lischen et Fritzchen*. Paris confirme le jugement d'Ems ; sur les rives de la Seine comme aux bords de la Lahn, on acclame l'opérette improvisée, de l'Offenbach de derrière les fagots, et avec elle, Mlle Zulma Bouffar, étoile à son aurore.

Rassuré sur le sort des Bouffes, Jacques a pris la route de Vienne, surveillant dès le jour de son arrivée les études des *Fées du Rhin* sur la scène de l'Opéra. Telle est sa rage de travail que le soir de la première, il ne peut, vaincu par la

fatigue, se traîner jusqu'au pupître. C'est de la coulisse qu'il assiste, le 4 février, au triomphe de son œuvre.

Le 11, réussite complète de *Fagotto* au Carltheater; le 15 enfin, à l'An der Wien, succès prodigieux de la *Demoiselle en Loterie* augmentée de sept morceaux.

Toutes les fatigues sont oubliées et Jacques se dirige à la hâte vers Paris où se répètent les *Géorgiennes*.

Il veut prodiguer ses soins à cette partition qui doit être le dernier ouvrage donné au passage Choiseul. Il l'a déclaré bien haut, il ne veut, durant deux années, s'occuper que de la représentation à Paris des *Fées du Rhin* et d'un opéra-comique dont le livret l'a empoigné.

Serment de musicien !

Sur son théâtre reconstruit, rien ne semblait impossible à Varney : il avait accueilli à bras ouverts les *Géorgiennes*, que leur déploiement de mise en scène semblait destiner bien plutôt au Châtelet ou à la Porte-Saint-Martin. La tentative, si hardie qu'elle parût, fut couronnée d'un succès complet, malgré l'incident qui faillit interrompre la pièce dès les premiers soirs.

A l'armée des *Géorgiennes*, il fallait un bataillon complet d'étoiles et Varney, jaloux d'assurer à ses affiches l'attrait d'un nom, avait

engagé Mme Saint-Urbain, maintes fois applaudie des habitués du Théâtre Italien.

De gré ou de force, mais en tous cas très-brusquement, il fallut que la cantatrice abandonnât le rôle de Feroza à la 5e représentation et le funèbre mot : *Relâche* apparut sur les portes closes des Bouffes-Parisiens.

Mais le surlendemain, la rue Monsigny s'illuminait de nouveau : en quarante-huit heures, Mme Ugalde avait appris le rôle redoutable et se déclarait prête à paraître devant le public.

Cent représentations ne suffirent pas à satisfaire la curiosité des Parisiens. Chacun voulait voir l'imposante entrée de Léonce, fièrement juché sur son éléphant — un chef d'œuvre de cartonnage ; — les lorgnettes faisaient prime quand arrivait l'armée des Géorgiennes : douze adorables tambours précédant la générale Ugalde, tout un état-major d'officiers exquis conduits par Mlles Zulma Bouffar, Taffanel, et derrière Mlle Lange, le porte-drapeau, deux compagnies aussi pimpantes et aussi coquettes que leurs chefs.

Les oreilles n'étaient pas plus sacrifiées que les yeux : des applaudissements frénétiques saluaient Mme Ugalde après la *chanson de la treille*, l'air à boire, et surtout cette irrésistible *Marseillaise des femmes*, qui couronnait la partition des *Géorgiennes*.

A côté du rôle de Feroza, fièrement campé, à l'allure martiale, le Pacha Rhododendron, sous les traits épanouis de M. Pradeau, avait de quoi charmer les amateurs de refrains lestement troussés.

Le rideau tombé sur la dernière représentation des *Géorgiennes*, la troupe des Bouffes emporte les costumes d'*Orphée*, de *Fortunio*, des *Dames de la Halle*, et commence une fructueuse tournée à travers les départements.

Jacques passe la frontière et donne à Ems la primeur de deux opérettes de MM. Nuitter et Tréfeu, le *Soldat magicien*, — baptisé plus tard, au passage Choiseul, le *Fifre enchanté* — et *Jeanne qui pleure et Jean qui rit*.

Extrait d'une lettre adressée à Mme Offenbach, ce programme de la journée du maëstro :

« A 6 h. 1/2, je me suis levé et j'ai bu.

» A 9 heures, Désiré et Paul sont venus pour
» prendre une leçon sur *Jeanne*.

» A 10 heures, j'ai assisté à la répétition géné-
» rale de *Fortunio*.

» A 11 heures, déjeuner.

» A midi, répétition du *Soldat*.

» A 2 h. 1/2, visite à M. de Talleyrand, le
» ministre de France à Berlin, qui m'avait prié
» d'aller le voir pour me présenter à sa femme.

» A 4 heures, mon bain.

» Il est 5 heures, j'écris à toi.

» A 6 heures, je dîne.

» Ce soir, à 7 h. 1/2, ensemble de *Jeanne* et
» du *Soldat* chez moi. »

Bravos frénétiques, pour les deux partitions créées par Mme Albrecht, sérénades sous les fenêtres du maëstro qui passe le Rhin à toute vapeur et gagne Etretat où ses amis l'attendent.

Puis, retour brusque à Paris, la discorde est aux Bouffes, dont le gouvernement se trouve encore une fois modifié. Une brouille éclate entre Jacques et la direction Hanapier, les huissiers se mettent en campagne.

Une correspondance aigre-douce s'engage dont la presse recueille parfois les échos, jusqu'au jour où, venant frapper à la porte du Maître pour poursuivre leur œuvre d'apaisement, les négociateurs apprennent qu'il a, le matin même, pris la route de Vienne où les *Géorgiennes* se répètent.

CHAPITRE III

1864-1872

LA BELLE HÉLÈNE

Coscoletto — Les Bergers.

En l'an de grâce 1864, un vent de discorde s'abattit sur les théâtres parisiens. Offenbach, en froid avec les Bouffes, jurait un éternel adieu au passage Choiseul; Hortense Schneider, irritée du refus persistant opposé à toutes ses demandes d'augmentation, rompait brusquement avec le Palais-Royal.

Plutôt que d'ajouter quelques billets bleus aux six mille francs qu'il lui donnait chaque année, le théâtre laissait échapper la créatrice de *Mimi Bamboche*, de la *Mariée du Mardi-Gras*, des *Diables Roses*.

Rentrée chez elle, mademoiselle Schneider

qui, pour la centième fois, venait de renoncer à tout jamais à la scène, congédie sa maison et un télégramme avertit sa mère de sa prochaine arrivée à Bordeaux.

Les malles encombrent l'appartement, le déménagement précipité donne aux salons une apparence de pillage, quand soudain le timbre retentit.

Seule en ce moment, la fugitive n'a garde de répondre à la sonnerie précipitée, violente. Mais une voix qu'elle croit reconnaître se mêle au carillon et la décide à parlementer. « Qui est là? » — « Moi, Offenbach! » — et la conversation s'engage à travers la porte entre le maëstro qu'accompagne Ludovic Halévy et son ancienne pensionnaire.

« Je vous apporte un rôle, un rôle étonnant. »

— « Trop tard, mon cher! je renonce au théâtre. » — L'argument paraît sans force sur Jacques. — « Une création superbe pour le Palais-Royal. » — A ces mots un cri de rage répond de l'antre côté de la serrure; la porte s'ouvre et au milieu du vestibule, dans l'entassement des colis, Hortense Schneider, avec des imprécations terribles, défend qu'on prononce désormais devant elle le nom du théâtre maudit.

Les deux collaborateurs profitent d'un mo-

ment d'accalmie pour lui vanter le rôle qu'elle refuse avant que de le connaître : une pièce grecque, l'enlèvement d'Hélène par Pâris. Quel cachet d'adorable fantaisie elle eût imprimé au personnage de la Reine ! Comme elle eût délicieusement raillé les bons vieux héros d'Homère !

Jacques s'est approché du piano ; il fredonne l'air : *Amours divins*, l'*Invocation à Vénus*, les couplets : *Un Mari sage*, que mademoiselle Schneider, assise sur une malle, écoute charmée et redemande; mais elle se tiendra parole malgré tout.

Quelques heures plus tard, l'express l'entraîne vers Bordeaux, joyeuse de sa liberté mais un peu jalouse déjà de la rivale qui créera le rôle d'Hélène.

Une promenade à travers les allées de Tourny, une flânerie le long des quais et voilà Paris détrôné, oublié presque dès le premier jour quand survient une dépêche d'Offenbach : « *Affaire ratée au Palais-Royal, mais possible aux Variétés. Répondez.* »

Il faut éloigner la tentation : le souvenir des 6000 francs par an à la rue Montpensier en fournit le moyen. Mademoiselle Schneider va exiger un chiffre exhorbitant et les pourparlers seront vite rompus. « *Je demande 2000 francs par mois* », répond le télégraphe.

Dépêche du lendemain, celle-ci signée de Cogniard : « *Affaire entendue, venez vite.* »

De la même au même : « *Parfait ! Demande seulement une semaine de repos.* »

Mais deux jours après, Hortense Schneider était déjà à Paris, accourait aux Variétés où on n'attendait qu'elle pour commencer les études de la *Belle Hélène.*

Jamais, de mémoire de régisseur, on n'avait vu pareil empressement, pareille rage de travail. Les répétitions commençaient avant l'heure fixée, se prolongeaient au-delà du terme habituel. Chaque soir, durant les entr'actes de la *Liberté des Théâtres*, les coulisses retentissaient des refrains d'Offenbach; des loges, du foyer, ils s'envolaient tout joyeux.

Enfin la *Belle Hélène* apparaît sur l'affiche des Variétés : nous sommes au samedi, jour de la répétition générale, et la première est fixée au mardi suivant.

Dans la salle tous les fidèles. L'état-major de Jacques, la campagne des Bouffes achevée, l'a suivi sur le nouveau champ de bataille, sûr d'avance de la victoire.

Parmi les jeunes Grecques, Hélène s'avance sous ses longs voiles. Elle pleure la mort d'Adonis; puis, de suppliante qu'elle était, sa voix se fait audacieuse, lance à toute volée la

vibrante phrase : « *Il nous faut de l'amour.* » L'Opéra-Bouffe a reconquis l'enfant prodigue qui lui revient non pas triste et déchu, mais la voix agrandie, le geste large, s'imposant dans tout son éclat.

Entrée de Paris : c'est Dupuis, un favori du succès qui ne lui a pas été une seule fois infidèle de *Monsieur Garat* à la *Liberté des Théâtres*. Aujourd'hui il débute dans un emploi nouveau : adieu couplets et duettos; de par la volonté d'Offenbach, il va se révéler ténor d'Opéra-Comique. La métamorphose n'a guère coûté au musicien parfait qu'est Dupuis et les amis du maître attendent sans l'ombre d'inquiétude l'air du *mont Ida*.

Mais les bravos se glacent sur les lèvres, les mains restent muettes : le motif jugé adorable par les rares élus à qui Offenbach l'avait fait entendre, se déroule avec une lenteur désespérante, et le morceau s'achève au milieu du plus complet silence.

L'impression fâcheuse est vite dissipée : la *Belle Hélène* ne compte plus que des fanatiques; on se presse autour de Jacques, on entoure les interprètes, mais rien ne peut faire oublier à Dupuis l'échec du Mont-Ida. Il a regagné Nogent la mort dans l'âme, regardant la Marne d'un œil farouche.

Au sortir d'une nuit d'insomnie, il va courir chez Jacques, le supplier de lui retirer le rôle de Pâris, quand un billet arrive, d'une écriture plus tourmentée et nerveuse encore que de coutume, le réclamant à la minute même.

Dupuis bondit jusqu'à la rue Laffitte. Sans lui laisser le temps de prononcer une parole, Offenbach l'entraîne jusqu'au piano, lui fait entendre un Mont-Ida nouveau, puis un second, puis un troisième. — « Et maintenant, mon grand, choisissez ! »

Hésitation du berger qui se voit plus embarrassé devant les trois couplets qu'en présence des trois déesses. Mais le maître le pressant, il se décide pour le premier — « C'est celui que je trouve le plus joli; » — « Moi aussi, replique simplement Jacques. Maintenant filez à Nogent et travaillez ; moi je vais orchestrer. »

C'était un dimanche, le train était bondé et les voyageurs empilés dans le wagon où avait sauté le ténor eurent la primeur de l'immortel couplet que les orgues, les pianos sans compter les théâtres, allaient semer à travers le monde. Sans se soucier de ses voisins ébahis, Dupuis fredonna, siffla, chanta tant et tant qu'arrivé à Nogent il tenait son air et apprenait tout désespéré que la première était retardée de vingt-quatre heures.

La *Belle Hélène* (comme les ouvrages d'Offenbach qui lui succédèrent au boulevard Montmartre), eut dès le soir de sa naissance sa place marquée parmi les triomphes légendaires. *Bu qui s'avance, Un mari sage, Oià Kephalê, Dis-moi Vénus, Pars pour la Crête* éclataient de toutes parts, salués du même enthousiasme qui avait accueilli *Orphée*. Les étoiles s'effaçaient devant Mlle Schneider, en qui allait s'incarner la fortune de l'Opéra-Bouffe.

Douze heures après la sortie des Variétés, Jacques recevait le billet suivant de Victorien Sardou qui, mieux et plus sûrement que toutes les critiques du monde, disait la victoire de la veille :

« Voilà un grand succès pour vous, mon cher ami, et une délicieuse soirée pour nous. Je serais allé vous crier bravo au théâtre si je n'avais eu à reconduire Mme Sardou. Mais ce matin, à mon réveil, je le crie encore en cherchant à me rappeler le délicieux air de Dupuis au 1er acte et les deux romances de Schneider, et le finale du 1er et le finale du 2e, et la pièce entière d'ailleurs qui m'a trotté toute la nuit par la tête. Vos acteurs vous ont très-bien servi : Dupuis et Grenier sont très amusants, Mlle Schneider a joué comme elle

sait jouer, et aussi chanté avec un art que je croyais perdu.

Je ne vois pas trop, heureux homme, ce qui manque à votre triomphe et je n'ai qu'un seul regret : c'est de ne pas en être. »

Eperdus devant des railleries qui s'adressaient à Virgile, ridiculisaient Homère, les classiques se répandirent en menaces et, par un procédé renouvelé d'*Orphée*, maudissant théâtre, auteurs, interprètes, mirent ainsi, bien malgré eux, le comble à la vogue de la *Belle Hélène*. Jupin et Aristée avaient à jamais condamné l'Olympe ; Hélène et Pâris portèrent le dernier coup à la Grèce ancienne.

Après ce retentissant succès, les Bouffes se désolèrent plus que jamais d'avoir laissé échapper le Maëstro et leur désespoir éclata dans la revue de 1865 ; *Roland à Rongeveaux*, où Mlle Irma Marié, sous les traits d'Orphée, rappelait l'enfant prodigue. Mais les Variétés voulaient enchaîner le triomphateur et, sans perdre de temps, Cogniard réclama pour son théâtre un second opéra-bouffe qui succèderait à la *Belle Hélène* quand les recettes le permettraient.

C'était laisser aux auteurs tout le temps désirable. Que la neige s'abattît sur Paris ou qu'un

clair de lune illuminât les boulevards, la caisse s'emplissait avec une rare monotonie.

Autre victoire pour le Maëstro dans le courant de février : il gagne le procès engagé avec les Bouffes. Condamné à respecter les traités, le passage Choiseul sera forcé désormais à donner chaque soir deux actes du répertoire d'Offenbach, et à monter par an deux partitions nouvelles. Les directeurs parisiens n'ont plus qu'un rêve : chercher chicane au musicien et être condamnés à pareille peine.

Les derniers jours de février, les mois de mars et d'avril se passent et Offenbach est invisible ; il n'a pas paru au café Riche, sa présence n'a pas été signalée aux Variétés. L'inquiétude s'empare de ses amis, et M. Koning, partageant l'anxiété de tous, implore des nouvelles par l'intermédiaire du *Nain-Jaune*.

La réponse ne se fait pas attendre.

« Vous me demandez compte de ma vie depuis trois mois.

Ce que j'ai fait, ce que je fais, ce que je compte faire ?

Mon passé, mon présent, mon avenir, ma bonne et ma mauvaise fortune ?

Ce que j'ai fait se résume en peu de mots :

J'ai servi de maréchal des logis à la *Belle*

Hélène et je suis parti de Paris pour lui préparer des logements à Vienne et à Berlin.

A Vienne, la 1re représentation a eu lieu le 17 mars et je crois que vous en avez constaté vous-même le grand succès.....

Le 9 avril, j'étais de retour à Paris.

Un rhumatisme (entre nous et confidentiellement c'était la goutte) m'attendait à la gare et s'emparait d'une jambe. J'avais quelques jours devant moi, je le laissai faire.

Quand on est *mince* et sobre comme moi, il y a une certaine coquetterie à avouer une infirmité qui ne s'attaque en général qu'aux puissants de ce monde.

J'ai eu la goutte, je le déclare et vous pouvez l'imprimer; ce qui ne m'a pas empêché de terminer à l'amiable nos différends avec les Bouffes.

Vous connaissez la conclusion; je prends la direction artistique du théâtre que j'ai fondé.

Comme j'avais encore à faire en Allemagne, bon gré, mal gré, la goutte s'en est allée; je suis reparti pour Berlin où j'ai conduit la première représentation de la *Belle Hélène*. Succès au moins aussi grand qu'à Vienne et je suis revenu après la 3e.

Voilà pour le passé !

Le présent prépare l'avenir :

1° Je fais une pièce en deux actes pour Ems : le *Lazzarone*.

Mes collaborateurs sont MM. Nuitter et Tréfeu.

2° Trois actes pour les Bouffes (les *Bergers*, paroles de MM. Hector Crémieux et Philippe Gille).

3° *Barbe Bleue*, la grande pièce d'hiver pour les Variétés, avec Ludovic Halévy et Meilhac.....

Mais ce qui m'occupe plus que tout cela, c'est la réorganisation du personnel des Bouffes..... »

Aux Variétés, encore et toujours la *Belle Hélène*. Les recettes se maintiennent à des hauteurs telles qu'il a été décidé, aux approches de la centième, qu'on reculerait de cinquante jours le traditionnel souper. — La fête est célébrée chez Peters, une des dernières nuits de mai.

Entre Offenbach et Villemessant, Hortense Schneider, toute scintillante de diamants ; autour de la reine, Mmes Ugalde, Pierson, Tostée, Alphonsine, Julia H***, Irma Marié, Renaud, Gervais ; MM. Albéric Second, Dupuis, Noriac, Prével, Cogniard, Mitchell, Thiboust, Barrière, Claudin, Marx, etc., etc. — Deux toasts accla-

més, celui du compositeur à l'étoile et la réponse de la même au même.

Les Bouffes sont fermés, aux Variétés les interprètes de la *Belle Hélène* réclament quelques semaines de repos ; c'est le moment pour Jacques d'aller par delà la frontière cueillir les lauriers de chaque été. Suivons ses amis à Ems, applaudissons avec eux quand le 24 juillet il monte au pupitre et dirige la ravissante ouverture de *Coscoletto*, l'opéra-bouffe en deux actes de MM. Nuitter et Tréfeu, qu'il annonçait à M. Koning sous le titre du *Lazzarone*.

La partition entière est acclamée, personne ne songe à contester le succès qui se traduit par le cortège obligé d'ovations, de sérénades, de soupers ; les artistes ne sont pas oubliés dans le concert d'éloges qui salue l'œuvre nouvelle et l'on vante à l'envi mesdames Albrecht (Coscoletto) Lovato, et Delmary, Falchieri, Gourdon et Gerpré. Chacun, le lendemain, se surprend à fredonner la phrase enlevante : *Le Volcan fume*, ou le final « *Nous sommes tous empoisonnés.* »

Sans laisser à Jacques le temps de savourer son triomphe, on le réclame en France : le curé d'Etretat lui rappelle que le mariage de mademoiselle Offenbach avec M. Comte est proche et qu'il a besoin de lui pour achever les

études de la messe composée pour cette circonstance solennelle. Et voilà Jacques maître de chapelle : il fait travailler les chantres et les enfants de chœur pendant les rares instants dérobés à ses invités.

Il n'en faut pas moins penser au profane. Les avis des Bouffes se succèdent : songe-t-il à leur réouverture prochaine? a-t-il terminé le travail promis?

Rien ne sera oublié et le passage s'illumine le 21 septembre, fêtant à la fois le retour du maître et la première des *Refrains des Bouffes.* C'est une sorte de revue, un véritable kaléïdoscope dans lequel défilent les succès remportés au carré Marigny ou rue Monsigny, des *Deux Aveugles* aux *Géorgiennes.* Avec une galanterie toute chevaleresque, on a même fait une place aux Variétés et *Bu qui s'avance* est du cortège.

Berthelier et Lise Tautin reviennent au bercail eux aussi, lui pour chanter la gigue du *Rêve d'une nuit d'été*, elle, pour se couronner encore des pampres de la Bacchante. Léonce en Aristée, Désiré, Desmonts, Irma Marié en Valentin, Valtesse en Vénus, Tostée sous le costume du page Amoroso, Zulma Bouffar, Frasey, Garrait, un long etc., toute la troupe depuis les maréchaux jusqu'aux soldats.

Six semaines après, la veille même de la *Famille Benoiton, Jeanne qui pleure et Jean qui rit*, retour d'Ems, où nous l'avons signalé l'année précédente. Mademoiselle Bouffar hérite du double rôle crée au Kursaal par mademoiselle Albrecht.

Offenbach mène de front ses grands ouvrages de l'hiver : on s'occupe déjà de *Barbe Bleue* aux Variétés, des pourparlers sont entamés avec le Palais-Royal et, aux Bouffes, *les Bergers* vont être prêts. Il ne fait un mystère à personne de sa préférence pour cette dernière partition, pas plus que de l'enthousiasme que lui a inspiré la pièce d'Hector Crémieux et Philippe Gille.

« Au premier acte, nous sommes en pleine antiquité, écrit-il à Villemessant, et pour montrer à la mythologie que je n'avais pas de parti pris contre elle, je l'ai traitée en *Opera-Seria* — étant entendu, n'est-ce pas? que la musique *Seria* n'exclut pas la mélodie..... Au 2e acte j'ai nagé en plein Watteau et j'ai mis tous mes efforts à me souvenir (c'est si bon de se souvenir) de nos maîtres du XVIIIe siècle. Dans l'orchestre comme dans la mélodie, j'ai tâché de ne pas m'éloigner du style Louis XV dont la traduction musicale me séduisait tant.

Au 3e acte, j'ai cherché à réaliser la mu-

sique Courbet. — Nous avons choisi, autant que possible, les tableaux où les femmes sont habillées. Vous apprécierez notre réserve.

» Je me résume en vous affirmant que je n'ai jamais écrit une partition avec plus d'amour, ayant à remplir le cadre le plus heureux que je pusse souhaiter : trois époques, trois couleurs différentes réunies dans le même opéra. »

La dramatique répétition générale du 5 décembre allait encore faire parler des *Bergers* avant la première.

Les pasteurs prosternés invoquaient Eros quand une explosion formidable retentit : l'outre de gaz qui devait illuminer d'une auréole l'apparition de mademoiselle Zulma Bouffar, venait d'éclater et soudain, au milieu des cris de terreur, la salle est plongée dans l'obscurité.

Un affolement pareil est chez tous, gagne les environs du théâtre. On se précipite à travers le labyrinthe des escaliers ; dans le passage, artistes et choristes en costume grec ou en habit Louis XV se comptent anxieux ; ils entourent madame Frasey-Berthelier, évanouie sous le coup de la frayeur à laquelle elle devait bientôt succomber.

Cette intervention inattendue de la tragédie

dans l'Opéra-Bouffe retarde de quelques jours seulement la représentation des *Bergers*.

Le 11 décembre, salué par une triple salve, Offenbach prend place au pupitre.

Il avait dit vrai : rarement musicien se trouva en présence d'un livret aussi complexe ; jamais compositeur ne rendit avec un tel bonheur, une égale délicatesse de coloris, les contrastes qui étaient le fond même de ces trois actes : L'*Idylle* (Berthelier, mademoiselle Irma Marié), les *Trumeaux* (Léonce, madame Frasey), enfin la *Bergerie réaliste* (Désiré, Gobin, mademoiselle Tautin).

Le public, changé dans ses habitudes par cette partition tour à tour dramatique, délicate, joyeuse, ne tarda guère à bouder le théâtre.

Le grand succès de la première représentation fut un feu de paille : malgré leur mise en scène si artistique, malgré le ravissant tableau du second acte d'une couleur à rendre Watteau jaloux, avec ses satins, ses houlettes enrubannées, les *Bergers* se traînèrent à grand peine jusqu'au mois de février.

Le bœuf qui figurait dans le cortège et en l'honneur duquel la régie avait été transformée en étable, même les polémiques engagées par les journaux de l'opposition à propos des principes de 89 mis en cause par Désiré, rien ne put

vaincre l'inexplicable éloignement du public qui céda seulement devant la reprise d'*Orphée aux Enfers*.

BARBE-BLEUE

La Vie Parisienne

Nouvelle direction, nouvelle brouille avec Jacques qui abandonne les Bouffes pour la seconde fois. La séparation durera trois ans.

Libre du côté du passage Choiseul, il se voue tout entier aux Variétés où l'on annonce la lecture de *Barbe-Bleue*.

La simple justice, en même temps que la plus élémentaire politique exigeaient qu'on destinât les principaux rôles aux créateurs de la *Belle Hélène*. Mais avec la distribution, les difficultés commencent.

M. Koning, envoyé par Hostein, alors directeur du Châtelet, est venu proposer à mademoiselle Schneider un engagement à raison de 300 francs par soirée. L'offre est tentante, mais la diva refuse de quitter son théâtre des Variétés avant d'avoir fait part de ses projets au

directeur et aux auteurs dont son départ, elle le sait, modifierait tous les plans.

L'alarme fut de courte durée : les 300 francs que proposait le Châtelet furent donnés par les Variétés. De ce jour-là, aucun traité écrit n'enchaîna Hortense Schneider à son théâtre ; le seul lien qui les unît fut une parole loyalement gardée de part et d'autre jusqu'à la brusque et inexplicable rupture dont nous parlerons à propos de *la Boulangère*.

Certains de conserver leur étoile, MM. Meilhac et Halévy convoquent les artistes pour leur lire le poème. Dupuis écoute imperturbable et se retire en déclarant qu'il refuse le rôle de Barbe-Bleue ; même, afin de prouver combien sa décision est inébranlable, il n'assiste pas à la lecture musicale.

Mais Jacques s'était juré d'avoir son ténor : il l'appelle auprès de lui, chante et parle, joue et mime, et le lendemain, le révolté était le premier arrivé à la répétition des Variétés.

Rien de plus rare au théâtre qu'un succès venant après un succès : le public rendu difficile, exigeant plus quand il devrait au contraire montrer plus d'indulgence, faisant des comparaisons involontaires, réclamant d'autres effets des mêmes artistes, tout semble se liguer contre les auteurs fidèles. L'étourdissante réussite de

la *Belle Hélène* devait donc inspirer des craintes sérieuses pour la fortune de *Barbe-Bleue*.

Pourtant, on applaudit Boulotte et Barbe-Bleue, comme on avait applaudi Hélène et Pâris; Saphir et Popolani prirent la place d'Oreste et de Calchas. *Ma première femme est morte* et tant d'autres pages avec elle, furent jugées dignes de tous les dérangements musicaux qui s'étaient attaqués à la précédente partition.

Le triomphe de la première (5 février 1866) fut encore plus vif et l'on put juger, à la violence de certaines attaques parues dès le lendemain, la portée de cette nouvelle victoire gagnée par l'Opéra-Bouffe.

Les Variétés devenaient le temple consacré à Offenbach ; là se ruait la foule de ses adorateurs, là se précipitaient les étrangers le soir même de leur arrivée à Paris ; les directeurs du monde entier y envoyaient leurs pensionnaires saisir au passage un geste de Schneider, une intonation de Dupuis.

Plus un jour ne se passe sans que les journaux retentissent du nom de Jacques; tous les directeurs sont suspendus à la sonnette de la rue Laffitte, l'étranger le réclame; aujourd'hui on annonce une lecture, demain une excursion de quelques jours, pour conduire à Vienne ou à Berlin le dernier ouvrage monté à Paris. Les

projets s'entassent, les courriers de théâtre accueillent tous les bruits qui circulent : c'est un *Panurge* écrit pour la Porte-Saint-Martin, le maëstro termine pour les Variétés les *Amours de Louis XV*, le *Calife Aroun-al-Raschid* est promis au Châtelet.

Pour l'instant, le Maître n'a qu'à encaisser les droits d'auteur de *Barbe-Bleue* qui résiste victorieusement à l'été, à travailler à la *Grande-Duchesse* et à mettre la dernière main à la *Vie Parisienne* dont la lecture va être faite au Palais-Royal.

La folie du jour n'avait pas épargné le théâtre Montansier. A la veille de l'Exposition, M. Plunkett avait voulu se mettre sous la protection du triomphant compositeur ; il avait demandé à avoir, lui aussi, son opéra-bouffe, mais à cette condition qui eût fait bondir tout autre musicien, que la partition serait interprétée par les pensionnaires du théâtre.

Mme Céline Montaland s'était maintes fois déjà, et non sans éclat, mesurée avec des couplets de vaudeville ; Mlle Paurelle, dans son passage aux Délassements-Comiques et aux Bouffes, avait affronté les croches avec une certaine assurance ; Mlle Honorine ne pouvait davantage inspirer d'inquiétudes sérieuses ; quant à Mme Thierret,

sa fantaisie se riait de toutes les difficultés. Mais en considérant les ténors mis en ligne par M. Plunkett, il faut avouer que le péril était grand. Et pourtant, Jacques réalisa le programme, écrivit pour l'organe un peu voilé de Brasseur, l'aphonie de Hyacinthe, le registre indécis de Gil-Pérès et de Lassouche comme il l'eût fait pour Dupuis ou Berthelier.

Pendant qu'il dirigeait au Palais-Royal les études de la *Vie parisienne*, les Bouffes rouvrent sous la direction de M. Varcollier, le mari de Mme Ugalde, et plus que jamais le Maître reste en froid avec la scène créée par lui. Les relations étaient tendues à ce point que défense avait été faite, par ministère d'huissier, de remonter au passage Choiseul un acte quelconque de son répertoire. On passe outre et *Daphnis* est donné, avec Mme Ugalde dans le rôle du berger.

Les querelles entre auteurs et directeurs semblent être à l'ordre du jour; c'est aussi le moment où Victorien Sardou, irrité des révélations de certains journaux, relatives à sa pièce du Vaudeville, retire *Maison-Neuve* prête à passer. La résistance de M. Harmant eut raison de cette boutade, de même que la ténacité de M. Varcollier rendit vaine la méchante humeur d'Offenbach.

Au Palais-Royal, on va fixer la date de la

première ; les interprètes ont apporté une ardeur sans égale aux répétitions ; chacun est ravi, nul ne songe à jalouser son voisin. Les vœux de M. Plunkett ont été exaucés : tous les créateurs font partie du théâtre, à l'exception de Mlle Zulma Bouffar engagée pour le rôle de la gantière, peu important au point de vue musical le jour de la lecture, et transformé au cours des études.

Mais cette belle confiance, cette foi absolue s'écroulent à la veille du grand jour. La répétition générale de la *Vie Parisienne* est restée célèbre dans les fastes du théâtre : Mlle Paurelle, n'étant que du 3e acte, ne s'est pas fait faire de toilette nouvelle, tant elle est persuadée que la pièce s'arrêtera en route ; la peur s'empare de MM. Meilhac et Halévy, à ce point même qu'ils proposent au directeur de retirer l'ouvrage si laborieusement monté. Jacques est moins effrayé, s'il faut en croire ce billet à Mlle Schneider :

« Ma chère amie,

» Je sais que Meilhac s'est chargé de ta loge — il fallait bien que tu sois à notre première — une première de moi sans mes filles chéries, Hélène et Boulotte, aurait été une chose impossible.

« A demain donc. J'espère que tu useras plus

d'une paire de gants en applaudissant les choses adorables que j'ai faites dans la *Vie Parisienne*.

A ces jours-ci notre lecture.

Ton père respectueux.

JACQUES OFFENBACH.

Le 31 octobre, Mlle Schneider ne fut pas seule à exaucer la prière du Maître et nombreux ont été les dégâts causés à toutes les pointures par les salves que souleva, de la première note à la dernière, la partition endiablée. La princesse de Metternich elle-même fut infidèle à Wagner.

Quelle surprise c'était d'entendre Gil Pérès fredonner les couplets des marquises, Brasseur enlever l'air du Brésilien, Hyacinthe soupirer auprès de Mlle Paurelle : *L'amour est une échelle immense*.

On oubliait de regarder Mme Céline Montaland pour écouter son joli rondeau : *Je suis encore tout éblouie*.

On n'eut à reprocher que quelques longueurs à la pièce, notamment le quatrième acte disparu depuis, occupé tout entier par Mme de Quimper Karadec et Gardefeu.

La partition achetée 12,000 francs par l'éditeur Heu, Offenbach ne s'occupe plus que de la *Grande Duchesse* (d'abord annoncée sous le titre de la *Chambre-Rouge*).

LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN.

Voici que sonne la première heure de 1867. Tous les regards sont tournés vers le Champ-de-Mars où le Palais de l'Exposition s'achève ; les théâtres comptent bien ne pas être les derniers à recueillir la pluie d'or qui va s'abattre sur Paris. Ils font assaut de coquetterie, ils aspirent à se rendre irrésistibles.

A l'Opéra-Comique, l'injuste sentence rendue contre *Mignon*, le soir de sa naissance, est déjà réformée ; la *Source* donne à M. Delibes ses grandes entrées à l'Opéra. La Porte Saint-Martin monte la *Reine Cotillon* de tapageuse mémoire. A la Gaîté, l'arrivée de Miss Menken est pour les *Pirates de la Savane* le signal d'une nouvelle jeunesse. Le Gymnase et le Vaudeville n'ont garde d'abandonner *Nos Bons Villageois* et *Maison Neuve*. Quant aux Variétés, elles ont simplement rappelé à elles Hélène et Pâris et on a couru, comme au premier jour, se griser de *Bu qui s'avance*, de *Pourquoi Vénus*, de toutes ces pages que pas un Parisien n'ignore.

On se souvient de la querelle fameuse survenue entre mesdames Schneider et Silly, ter-

minée par la défaite d'Oreste dont le rôle est confié à Mlle Berthe Legrand.

Aux Bouffes, on n'a qu'un rêve : reprendre *Orphée*, mais Offenbach persiste dans son refus, interdit plus que jamais son répertoire à la direction Varcollier. Hector Crémieux, moins cruel, est disposé à accorder le laissez-passer demandé par Eurydice, d'autant plus que, cette fois encore, elle se présente sous les traits de Mme Ugalde. Mais on n'a pas de Cupidon, on se désole, lorsque Cora Pearl se présente. Le théâtre l'a tentée et, peu habituée qu'elle est à résister à ses caprices, elle se déclare prête à débuter.

La joie règne dans le passage Choiseul ; il n'est pas de loge assez belle pour la divinité nouvelle ; à la hâte on prépare la grande pièce qui est aujourd'hui le cabinet directorial. Et, quand elle entre en scène à la première répétition, de quels regards curieux on la dévore ! Il n'est plus bruit dans tout le théâtre que des splendeurs de son hôtel, des murs tendus de soie bleue brochée d'or, de la salle de bains tapissée en onyx, de ses huit voitures, des dix chevaux de ses écuries.

Le 26 janvier, *Keupidon* affronte le public ; et quel public ! Khalil-Bey, prince Murat, ducs de Mouchy, de Hamilton, Mustapha-Pacha,

Pietri, de Sagan, Davilliers, de Richelieu, de Cossé-Brissac, Ezpeleta, Blount, de Caumont-Laforce, prince Troubetzkoy, Emile Augier, de Gontaut-Biron, Daru, Hallez-Claparède, de Caux, Narischkine, Vacquerie, Nigra, de Laferrière, Doucet ; et, applaudissant aux premiers pas de la débutante, mesdames Barucci, Colombier, Léonide Leblanc, Massin, Letessier, Silly, Thérésa, Gabrielle Mery, Emilie Williams, Guimont, Loyé, Dameron, Kid, Resuche.

Par un prodige d'élasticité, la petite salle réalise des recettes de 3,000 francs jusqu'au jour où Cora Pearl, lasse de gloire, abandonne l'arc de Cupidon qu'elle n'avait porté que douze fois.

Le 22 février, un souper réunit chez Peters les artistes des trois théâtres : Hélène tend la main à Métella et à Eurydice, Pâris, le Brésilien et Aristée fraternisent.

La renommée de Jacques semble croître encore : l'étranger se dispute chaque note tombée de sa plume. La dernière partition jouée à Paris est aussitôt réclamée par delà la frontière. La *Vie Parisienne* a déjà soulevé les transports des Viennois ; dans une représentation de gala donnée au palais de Berlin, c'est à la *Chanson de Fortunio* que sont faits les honneurs du programme et Pauline Lucca ne dédaigne pas d'y paraître dans le rôle de Valentin.

Cependant, cette vogue sans exemple n'a pas encore atteint son apogée ; la *Grande-Duchesse* va apparaître, affoler l'Europe, s'unir à l'Exposition pour attirer l'Univers à Paris.

Il n'existe pas, je crois, d'autre exemple d'une renommée à la fois aussi foudroyante et aussi durable, s'étendant à tout ce qui, de près ou de loin, touchait à cette œuvre miraculeuse qui devait révolutionner jusqu'à la politique. Ne l'accusera-t-on pas un jour, d'avoir contribué aux désastres de 1870 ?

Pour le moment, personne ne semblait soupçonner la perfidie cachée, les tendances menaçantes de la *Grande-Duchesse de Gérolstein* qu'on répétait avec une incroyable ardeur. Il s'agissait d'être prêt avant l'ouverture de l'Exposition et, dans ce travail à la vapeur, les nerfs surexcités amenaient mainte diversion imprévue.

Jacques, sans cesse sur la brèche, n'était pas toujours maître de lui. Une parole charmante, la main vite tendue avaient, il est vrai, bientôt effacé la rancune.

Mais si la querelle éclatait entre le Maître et l'étoile, si les nerfs d'Offenbach entraient en lutte avec la volonté d'Hortense Schneider, on se regardait consterné, il devenait impossible d'assigner un terme à la guerre. Aussi de

quelles gâteries on entourait la diva, avec quel soin jaloux on écartait d'elle tracasseries ou contrariétés !

Sans trop d'encombres, on arrive à la veille de la répétition générale. Dupuis, Grenier, Couder, Kopp sont ravis; la Grande-Duchesse elle-même se déclare satisfaite. Jamais, il est vrai, le Maître ne s'est montré plus prodigue à son égard : Rondo des militaires, couplets du sabre, déclaration, légende du verre, le rôle entier promet d'être populaire dès le lendemain. Mais ce qui l'enthousiasme surtout, c'est le grand cordon qu'elle va arborer sur son éblouissant costume du premier acte.

Elle a fait plusieurs jours de suite la promenade du Palais-Royal, avec de longues stations devant les étalages de croix et de rubans, et un ordre entièrement inédit, mais destiné à éblouir Paris, a été le fruit de cette persévérante étude.

Les habitués des répétitions de Jacques sont à leurs places, sur la scène les soldats sont rangés, les musiciens à l'orchestre attendent les trois coups pour attaquer l'ouverture. Tandis qu'on s'étonne du retard, qu'on le commente, s'en inquiète, un drame s'engage dans les coulisses : de par la Censure, le grand cordon vient d'être interdit et personne n'ose porter la fatale

nouvelle à Hortense Schneider, quand sur la porte elle paraît, délicieusement crâne sous le dolman, cravache en main, la poitrine traversée du large ruban ; au côté la plaque scintille.

Il n'est plus d'hésitation possible. Un héroïque, un des auteurs lui apprend l'implacable décret qui la frappe, et la Grande-Duchesse éclate en sanglots. Elle ne jouera pas.

Mais la phrase du sabre qui retentit à l'orchestre arrive jusqu'à elle. — Renoncer à un rôle pareil? Allons donc! Et déjà sous les larmes, l'adorable sourire a reparu.

Mlle Schneider n'était pas femme à laisser passer sans vengeance l'arrêt arbitraire, cause d'un si gros chagrin : au Salon de l'année suivante, Paris entier se pressera devant une superbe toile de Pérignon : la Grande-Duchesse de Gérolstein devant le front de ses troupes, fière, constellée de décorations, et sur le corsage bleu, se détachant comme un défi, le cordon prohibé, la plaque interdite.

Nouvelle intervention de la Censure dans le courant de la répétition générale. Revenu victorieux et admis en présence de sa souveraine, Fritz chante : « *Madame, en 18 jours j'ai terminé la guerre.* » Dupuis n'a pas achevé ces mesures qu'un cri indigné retentit à l'orchestre : « Pas de politique ! nous ne pouvons pas tolérer

cela. » — Profonde stupéfaction des librettistes quiprotestent de la pureté de leurs intentions et cherchent quel péril social peut se cacher sous un alexandrin aussi parfaitement inoffensif.

La Censure a pitié de leur peine. Le vers en question est une allusion flagrante à la campagne récente de la Prusse contre l'Autriche : dix-huit jours ont suffi pour arriver à Sadowa. Pourquoi évoquer des souvenirs sanglants à la veille de l'Exposition, en pleine fête de la paix ?

La correction est bientôt faite : « Madame, en *quatre* jours j'ai terminé la guerre » — et le repos de l'Europe fut assuré.

12 avril ! — Un coup d'œil sur les affiches de ce soir-là ; le programme est le même, ou peu s'en faut, que celui du 1er mai, jour de l'ouverture de l'Exposition.

L'Africaine à l'Opéra ; *Galilée* et *Il ne faut jurer de rien* à la Comédie Française, un spectacle qui réunit presque tous les noms des sociétaires ; l'Opéra-Comique donne le *Fils du Brigadier* de Victor Massé ; l'Odéon le *Barbier de Séville*. Mmes Nilsson et Carvalho chantent la *Flûte enchantée* au Théâtre Lyrique ; on admire au Châtelet la sveltesse de Mlle Desclauzas, le prince Charmant de *Cendrillon*. Gymnase : les *Idées de Mme Aubray* superbement jouées par Mme Pasca ; les exercices équestres de Miss

Menken dans les *Pirates de la Savane* ont transformé la Gaîté en succursale du Cirque ; c'est à la Porte Saint-Martin, où Mélingue et Mme Vigne s'incarnent en Buridan et en Marguerite de Bourgogne ; à l'Ambigu, où Mme Marie Laurent joue *la Chouanne* de Crisafulli, que les amateurs de drame cherchent un refuge. Le Vaudeville offre au public *les Souvenirs* d'Ad. Belot (Saint-Germain), le Palais-Royal, la *Vie Parisienne* avec un nouveau Brésilien, Berthelier, aussi irrésistible que son prédécesseur.

Mlle Boisgontier est l'étoile du théâtre Déjazet, *la Fille du Millionnaire* d'Emile de Girardin a demandé l'hospitalité au théâtre Saint-Germain (Cluny). *Bu qui s'avance* de Busnach est la revue à la mode. L'Alcazar et l'Eldorado mettent en vedette les noms de Suzanne Lagier et de Mme Cornélie.

Paris, dès le lendemain de la première, ne songea plus qu'à la *Grande-Duchesse* ; sa musique était sur toutes les lèvres, la chanson du sabre comme la *déclaration* qu'avait si adorablement murmurée Schneider, le rondeau de Fritz aussi bien que la légende du verre. Plus que jamais, Jacques était proclamé le roi des rois de l'Opéra-Bouffe, si bien jugé par Jérôme dans une de ses chroniques de l'*Univers Illustré* :

« On ne sait pas ce qu'exige de ressources

mélodiques, d'imagination, de variété, ce genre tout spécial et dans lequel si peu de maîtres ont excellé. Les procédés, les formules, la science harmonique ne suffisent pas ici. Il faut jouer, comme on dit, argent comptant; il faut payer de verve, d'originalité, d'esprit sans tomber dans l'étrange et dans le bizarre; il faut être gai sans effort, bouffon sans trivialité. Ainsi fait Offenbach, et l'on est étonné lorsqu'on entend son nouvel opéra, de ce que peuvent contenir à la fois de charme et de belle humeur, d'enchantements et de rires les sept notes de la gamme. »

Telle était la popularité de ce dernier ouvrage, qu'il semblait que chacun des personnages prolongeât son existence par delà la rampe. Ce n'était plus Hortense Schneider qu'on se montrait au Bois, c'était la Grande-Duchesse passant au milieu de son peuple; Dupuis n'existait plus, c'est Fritz lui-même qui flânait sur le boulevard; quant au général Boum, si odieusement décrié plus tard, sa figure prenait place dans l'histoire.

Les avant-scènes voyaient un incessant défilé de princes, de guerriers, de diplomates qui applaudissaient la Grande-Duchesse, se pâmaient devant Boum, étaient mis en gaîté par Grog.

Dès le 24 avril, l'Empereur est allé aux

Variétés; il y retournera bientôt après, accompagnant l'Impératrice. Quelques jours plus tard M. Thiers est signalé dans une baignoire ; puis viennent le prince de Galles, le duc d'Edimbourg, M. de Bismarck. De Cologne où le train impérial s'est arrêté quelques instants, le Czar télégraphie son désir d'assister le soir même à la représentation de la *Grande-Duchesse*. Aussitôt averti, tout le personnel du théâtre, conduit par Cogniard, se lance à la poursuite des locataires des avant-scènes, et parvient à les leur arracher. — Voici encore le Vice-roi, les rois de Bavière et de Portugal, le roi de Suède avec le grand-duc Constantin.

L'Empereur d'Autriche qui avait promis, lui aussi, de faire halte au boulevard Montmartre, n'a pas tenu sa parole, mais la *Grande-Duchesse* n'est pas une inconnue pour lui ; il a été des premiers à l'applaudir à Vienne où le succès n'a pas été moindre qu'à Paris, où le compositeur a été rappelé six fois, acclamé, écrasé de couronnes.

L'Offenbachisme, pour employer l'expression favorite des ennemis jurés de Jacques, s'est étendu à la Hongrie. Le jour où, à Pesth, François-Joseph recevait la couronne de Saint-Etienne, la *Belle Hélène*, traduite en maggyare a eu les honneurs d'une représentation solennelle.

Si la *Grande-Duchesse* était apparue quelque dix ans plus tard, de quel bruit de cymbales encore plus strident elle eût empli les journaux ! Quelle avalanche de réclames elle eût fait éclore ! La mode n'était pas encore aux dédicaces colportées à travers les courriers ; sur la partition envoyée à l'étoile, Jacques écrivait simplement : « *A Schneider, la capricieuse pensionnaire* ; » Meilhac et Halévy faisaient précéder leur brochure des lignes suivantes : « *Si nous* » *disions ici tout le bien que nous pensons* » *de toi, tu serais vraiment trop orgueil-* » *leuse* ».

Et les anecdotes à glaner ! Cette caisse énorme envoyée un beau matin à la diva par ses auteurs et renfermant le plus complet assortiment d'épicerie qu'on pût rêver. — N'avait-elle pas dit qu'elle aimait les présents solides !

A Paris, le Lyrique donne la première de *Roméo* et on assiste chez Duprez à l'audition des *Amants de Vérone*, du marquis d'Ivry ; le 4 juin, l'Opéra voit réunis autour de l'Empereur et de l'Impératrice, le Czar, le Prince Royal de Prusse, le Grand-Duc héritier, le Taïcoun, les princes de Hesse et de Saxe-Weimar ; *Hernani* reparaît à la Comédie-Française et la *Vie Parisienne*, après avoir doublé le cap de la 200e, emplit toujours la caisse du Palais-Royal.

La Grande-Duchesse poursuit sa carrière triomphale, troublée un soir seulement par l'accident arrivé à Grenier qui se casse la jambe au final du 2e acte. Mlle Schneider ne chantant pas le dimanche, c'est alors la *Belle Hélène* qui s'empare de l'affiche, avec Mlle Tautin.

Le mois de juillet est inauguré par la distribution solennelle des récompenses, que président l'Empereur et le Sultan. La comédie anglaise avec Sothern s'est installée au théâtre Ventadour. Une représentation extraordinaire est donnée au Gymnase dans laquelle Mmes Chaumont et Judic doivent interpréter quelques chansonnettes ; et Offenbach jugeant qu'il s'est assez longtemps reposé, prend la route d'Ems où il dirige la *Permission de dix heures*, créée par Gourdon, Grillon, Mmes Lemoine et Colas, et la *Leçon de Chant*, une saynète improvisée entre deux répétitions. Il y apprend la conquête de la Belgique par la *Grande-Duchesse*, l'entrée de Fritz-Berthelier à Marseille ; à Bordeaux, c'est Mlle Rose Marie (aujourd'hui Rose Meryss), découverte par Ligier dans un café-concert, qui portera le sabre-vainqueur, dès l'année suivante :

Le 7 août, les Variétés fêtent la 100e : les tapins de l'armée de Gérolstein remettent à leur souveraine une adresse en vers. Proclamation

solennelle du chiffre des recettes : 474, 561 fr. 50 c. — Les amateurs de statistique les additionnent au résultat des 273 soirées de la *Belle Hélène*, des 130 représentations de *Barbe-Bleue*, des 265 de la *Vie Parisienne* et obtiennent le total respectable de : 2,555,380 francs.

Les droits qu'il allait toucher à la Société des auteurs n'avaient pu faire oublier à Jacques certaine amende qui lui avait été imposée l'année précédente par le Comité. Il était à la recherche d'une petite vengeance, quand il apprend qu'un Café-Concert voisin du Château-d'Eau joue chaque jour le *Violoneux ;* et sans perdre une heure, l'épitre suivante est adressée au président.

« L'année dernière vous m'avez si bien rappelé quelles étaient mes obligations, qu'aujourd'hui il me serait agréable de connaître mes droits. — Je croyais, entre autres, avoir celui d'être protégé par vous et je croyais aussi vous avoir confié mes intérêts en abdiquant mon indépendance entre vos mains ; car, je le répète, depuis quelque temps on *m'exécute*, Dieu sait comme, Dieu sait où, et votre devoir était d'empêcher cet étrange abus ou, tout au moins, de m'en prévenir. Vous n'avez fait ni l'un ni l'autre, et au fond, je crois que vous ignoriez ce fait fâcheux pour moi à tous égards...

» Votre président, Messieurs, est en quelque sorte notre père ; il en a du moins les deux prérogatives principales : il châtie et protège ! Mais si je ne dois connaître de lui que les verges, je préfère, je l'avoue, redevenir orphelin. »

A signaler dans les derniers jours d'octobre la *Fiancée de Corinthe*, de Duprato, à l'Opéra ; aux Variétés, le bénéfice d'Hortense Schneider avec une recette qu'envierait la rue Lepelletier : 17,000 francs. Dans la salle, tout l'armorial de France ; au programme un acte de la *Belle Hélène*, un autre de *Barbe-Bleue*, et le *Dites-lui*. La Grande-Duchesse va abandonner ses États ; le Châtelet l'appelle pour créer les *Voyages de Gulliver* et le désespoir est grand au boulevard.

C'est à Mlle Tautin que les auteurs confient le sabre, si lourd à porter.

Robinson Crusoé est en pleines répétitions à l'Opéra-Comique ; pris par la goutte, Offenbach se fait transporter au théâtre et dirige les études, étendu sur une chaise-longue. Tous les rivaux que les derniers succès ont plus que jamais exaspérés, sont pleins d'espoir ; ils se rappellent *Barkouff* et se persuadent que la Salle Favart réserve un nouvel échec à leur terrible ennemi. Telle n'est pas l'opinion qui semble préva-

loir au théâtre, où on a donné pour interprètes à l'œuvre de Jacques les artistes les plus aimés du public : Mmes Galli-Marié — qui a déjà été Mignon et Kaled, Girard, Cico, Révilly, MM. Crosti, Sainte-Foy, Ponchard. Pour le rôle de Robinson, on a désigné Montaubry, le créateur de tant d'ouvrages charmants.

Le samedi, 23 novembre, deux partis sont en présence dans la salle de l'Opéra-Comique : les Offenbachistes et leurs adversaires. A la tête des premiers, l'archiduc Louis Victor arrivé de Vienne dans la journée.

Succès énorme pour le premier acte, et que nous sommes loin pourtant de l'Olympe ou de Gérolsteïn dans lesquels on voulait à tout jamais interner le compositeur ! Un intérieur patriarcal, le père lisant la Bible, la mère assise au rouet, tout un tableau rendu avec une simplicité délicieuse. De temps à autre une page alerte comme la *Ronde du dimanche*, nous rappelle qu'Offenbach n'entend pas renier son passé.

Force est aux dévots du grand art de laisser les applaudissements faire rage : n'auront-ils pas le second acte pour se rattraper ? MM. Cormon et Crémieux nous ont transportés dans l'île ; après une symphonie écrite de main de maître, le rideau se lève sur la chaumière de

Robinson. Là nous trouvons aussi Vendredi; Mme Galli-Marié donne au petit sauvage une physionomie ravissante. Elle est mutine, emportée, rêveuse ; elle fait acclamer la chanson si décidée « *Tamayo, mon frère* » et le poétique duo avec Robinson.

Dans le tableau suivant qu'ouvre la curieuse marche des Sauvages, Hector Crémieux a voulu fournir à Jacques prétexte à un de ces motifs à l'emporte-pièce dont il a le secret : c'est la chanson du *Pot-au-feu*, dite par le cuisinier Sainte-Foy. Le chœur dansé très pittoresque, la valse enlevée par Mlle Cico, et le second acte s'achève aussi brillamment que le premier.

Il n'est plus d'espoir que dans les deux derniers tableaux : l'un appartient presqu'entier à Vendredi dont Mme Galli-Marié dit à ravir la berceuse et les couplets « *Maître ingrat* » ; il y a place encore pour le *beau brun* chanté par Mlle Girard. L'autre est traversé tout entier par le chœur des Tamayos, auquel se mêle la voix des marins.

Barkouff est vengé — « Le succès de Robinson écrit M. Jouvin, signale le retour du goût public vers le véritable genre de l'Opéra-Comique. » — « Adam est mort ! Vive Offenbach ! » lisons-nous ailleurs.

La semaine suivante, deux centième repré-

sentation de la *Grande-Duchesse* (30 novembre). — C'est le moment de se livrer à de nouveaux calculs. Nous apprenons que les recettes ont été de 870,000 francs, sur lesquels les auteurs ont touché 104,400 francs. Bénéfices du directeur : 320,000 francs.

Trois Grandes-Duchesses ont eu sous leurs ordres deux Boum (Couder et Christian), trois princes Paul (Grenier, Aurèle et Hittemans), deux Vanda (Mlles Garait et Vernet) mais un seul et unique Fritz, Dupuis, resté sur la brèche de la 1re à la 200e.

Geneviève de Brabant

Un fait incroyable à signaler le 2 décembre : pour la première fois de l'année, le nom d'Offenbach n'est sur aucune affiche. L'éclipse n'a duré qu'une journée mais a pu être observée par toute la population parisienne.

Maintenant Jacques pousse une pointe jusqu'au boulevard de Strasbourg, son drapeau flotte sur les Menus-Plaisirs.

Découragé du côté du drame, M. Gaspari avait tendu des bras suppliants vers le maëstro, demandé un opéra-bouffe qui sauverait son théâtre. Réclamé à la fois par les Variétés et l'Opéra-Comique, Jacques allait se refuser à ce rôle de

terre-neuve, quand il songea à *Geneviève de Brabant*, délaissée depuis huit années.

La partition avait été entraînée dans la chute de la pièce; pourquoi ne modifierait-on pas le livret ?

Le projet séduisit fort le directeur et Jacques, sans plus attendre, proposa son plan à Étienne Tréfeu qui l'accepta. Restait le choix du nouveau collaborateur; il ne fut pas besoin de longues discussions pour s'arrêter au nom d'Hector Crémieux et vite on se mit à la besogne.

Bientôt il ne restait rien de l'ancienne *Geneviève*, à l'exception de quelques rares scènes transformées elles-mêmes, telles que l'arrivée de Charles-Martel, le finale de la Brabançonne; une pièce tout autre était présentée à Jacques qui l'accueillait à bras ouverts.

La plupart des morceaux de la partition primitive trouvaient place dans cette seconde version, et auprès d'eux maintes pages inédites, entr'autres l'immortel duo des hommes d'armes.

Le manuscrit avait été envoyé au bureau des théâtres; avec l'insouciance des belles âmes, MM. Crémieux et Tréfeu attendaient son retour quand ils voient arriver à sa place une note menaçante : « Le duo des gendarmes est impossible. Nous ne voulons pas qu'on ridiculise la gendarmerie. »

Les librettistes sont en deux bonds devant le bureau du Censeur. Ils se livrent d'abord à un panégyrique de la carrière militaire, la plus belle, la seule qu'ils eussent aimée. On les calomnie en les accusant de la sorte ; d'ailleurs ce ne sont pas des gendarmes, mais bien des hommes d'armes qu'ils mettent en scène, des guerriers cuirassés, à cottes de maille, à cuissards. — « Oui, et avec des tricornes ! » riposte l'Inquisiteur. — « Des tricornes moyen âge ! » est la réponse des deux martyrs. — « Inutile de feindre plus longtemps ! Votre manuscrit vous condamne ! Pitou traite Grabuge de brigadier ! Inconnu ce grade-là dans les armées de Charles-Martel. Vous n'aurez pas vos gendarmes. »

Terrassé, Hector Crémieux va gagner la sortie quand une inspiration subite le ramène : « Si nous élevions Grabuge du grade de brigadier à celui de sergent. Ignorée dans la gendarmerie cette dignité-là ! » — Le Censeur daigna sourire ; les hommes d'armes étaient sauvés.

Restait à trouver une rime à la nouvelle dignité de Grabuge. Ainsi naquit l'immortel distique :

> « *Ah! qu'il est beau d'être homme d'arme.*
> *Mais que c'est un sort exigeant!* »

Qui sut inspirer à Gabel un geste irrésistible, si surprenant, si grandiose que la salle entière se pâma.

Le rôle charmant du page Drogan, chanté par Mlle Zulma Bouffar, sa sérénade, ses couplets et le délicat trio de *la main et de la barbe*, la fantaisie folle de Sifroy et de Charles-Martel, les ensembles éclatants joints à ce duo classique dès son apparition, firent une autre victoire de cette soirée du 26 décembre qui sauvait les Menus-Plaisirs.

L'année entière avait été glorieuse pour Jacques ; aussi accaparait-il à lui seul une partie de l'acte des théâtres dans les quatre revues que firent éclore les derniers jours de 1867. Pendant que le 31 décembre *Robinson* et *Geneviève* se jouaient à l'Opéra-Comique et au boulevard de Strasbourg, les Variétés, la Porte Saint-Martin, Déjazet et les Folies-Marigny donnaient *Paris-Tohu-Bohu*, *1867*, les *Plaisirs de Paris*, la *Bonne Aventure* qui célébraient à l'envi les triomphes d'Offenbach.

La Périchole.

L'année nouvelle ne s'annonce pas moins brillante : voici d'abord qu'Hortense Schneider, retour de son excursion au pays de la féerie, est accueillie en souveraine dans son royaume des Variétés. Elle y reprend successivement *Barbe-Bleue*, la *Belle Hélène*, la *Grande-Duchesse*. Pour elle et pour Dupuis chantant

comme ils savent le faire, les trois partitions-maîtresses d'Offenbach, le succès est le même qu'au premier jour.

La Vie Parisienne reparaît sur l'affiche du Palais-Royal ; les Bouffes sous la direction Comte et Noriac vont bientôt revenir au genre de leur créateur et Jacques s'engage à leur donner chaque hiver trois actes nouveaux.

Pendant que son répertoire triomphe en Amérique comme en Europe, que New-York fête la 150e représentation de la *Grande-Duchesse* jouée par Mlle Tostée, il écrit la *Princesse de Trébizonde* pour le théâtre de Bade.

Le 3 avril, Mme Ugalde prend possession du rôle de Drogan ; c'est un puissant attrait de plus pour *Geneviève* dont on célèbre la centième ce soir-là. Et les calculateurs de rentrer en scène, d'entasser les additions sur les multiplications ; ils réservent la caisse des Menus-Plaisirs pour une autre occasion et bornent leurs opérations à *Hélène, Barbe-Bleue*, la *Vie Parisienne*, la *Grande-Duchesse* qui, réunies, ont versé dans les coffres-forts des deux théâtres 3.372.366 fr.

Le Palais-Royal avait trop à se louer de sa première tentative musicale pour ne pas la renouveler ; M. Plunkett avait réclamé de ses trois auteurs le pendant de leur fantastique suc-

cès et, le 6 mai, conviait la critique à venir juger le *Château à Toto*.

L'espérance de tous fut déçue. Si moderne qu'il put être, l'opéra-bouffe de MM. Meilhac et Halévy fut, à l'unanimité, déclaré, une copie malheureuse de la *Dame Blanche*. La partition était, elle aussi, inférieure à ses aînées ; malgré l'entrain rythmique du rondeau que chantait Mlle Zulma Bouffar, les amusants couplets du facteur, ceux du cheval de guerre dits par Gil-Pérès et Brasseur, malgré la réunion d'artistes tels que Mmes Alphonsine et Worms (aujourd'hui Mme Delessart), Hyacinthe et tant d'autres, l'accueil fait au *Château à Toto* fut des plus réservés.

Jacques prenait sa revanche dès le lendemain aux Variétés qui enlevaient au répertoire des Bouffes le *Pont des Soupirs*, remanié par ses auteurs, Hector Crémieux et Ludovic Halévy, par son musicien qui l'avait enrichi de mainte page nouvelle. Seule, Mlle Tautin reprenait le rôle qu'elle avait créé ; les autres personnages étaient distribués à Mlles Garait, Cap, Amélie Latour ; Grenier succédait à Tacova, Thiron, le sociétaire d'aujourd'hui, à Désiré.

La fameuse lutte de vocalises, tant applaudie jadis, avait disparu, mais les musiciens se consolaient en écoutant le joli rôle de Malatromba,

transformé de fond en comble en passant dans la voix de Dupuis.

Jalouses elles aussi d'arborer le nom fameux, les Fantaisies-Parisiennes montent le *66*, pour MM. Barnolt et Géraizer.

Comme l'année précédente, la musique de Jacques ne connaît pas de résistances ; on s'enrégimente en foule sous son drapeau. Armée du sabre magique, la *Grande-Duchesse* fait, en la personne de Mme Ugalde, un voyage à travers les départements du nord et de l'ouest ; Irma Marié, après Mlle Tostée, protège Fritz à New-York.

Hortense Schneider passe le détroit et transporte à Londres la cour de Gérolstein. Le 22 juin, le théâtre Saint-James's donne asile au prince et à la princesse de Galles, aux princes de Danemark, de Hesse et de Teck, au comte et à la comtesse de Paris, au duc d'Aumale.

Vient ensuite le tour de la *Belle Hélène ;* aux côtés de l'inimitable créatrice, Ravel personnifie Calchas ; Mlle Hélène Monnier, Oreste.

Août : Offenbach lit la *Périchole* aux Variétés et prépare la réouverture des Bouffes, qui ne sont rendus au culte de l'opérette que le 30 septembre.

Dans l'intervalle, survient à la Porte-Saint-Martin la chute bruyante de *Cadio* de Georges Sand et Meurice, entraînant dans son désastre

Roger qui n'a pas craint de se mesurer au drame, auprès de Mélingue.

Réouverture du passage Choiseul : deux actes nouveaux d'Offenbach. Le *Fifre enchanté* d'abord, déjà joué à Ems, et dont la très fine partition remporte à Paris un succès plus sincère encore ; puis l'*Ile de Tulipatan*, de MM. Chivot et Duru, cette incommensurable bouffonnerie dont la poésie délirante eût fait hésiter tout autre que Jacques.

De l'entrée de Mme Thierret à la chute du rideau, ce fut un délire ; on ne s'arrêtait de rire aux larmes que pour battre des mains. Entraînés par le public, Berthelier, Bonnet et Victor, dans le rôle d'Hermosa, s'élevèrent à la hauteur de ce comique vertigineux, et la réouverture des Bouffes s'acheva dans une série de rappels.

Six jours seulement nous séparent de la *Périchole*.

Lecture et premières études se sont passées sans incidents ; chacun eut accepté son rôle les yeux fermés, tant est absolue la foi en la réussite, tant Jacques semble à chaque œuvre nouvelle multiplier les séductions. Un seul sujet d'inquiétude : le maître avait un peu bousculé ses interprètes, interpellé de droite et de gauche, mais la paix la plus profonde n'avait cessé de régner entre lui et la Périchole.

Or, pour tous ceux qui connaissaient la nature du musicien, qui avaient pu juger le caractère de Mlle Schneider, il semblait impossible que ce calme plat pût se prolonger jusqu'au jour de la première. Une bourrasque était imminente et chacun tremblait qu'elle éclatât à la dernière heure.

Point ne fut besoin d'attendre si longtemps.

Un jour qu'elle répétait à demi-voix, Jacques justement plus nerveux que de coutume, — le hasard a de ces à propos — fit remarquer à son interprète qu'il ne l'entendait pas et la pria de chanter plus haut. — Elle se prétend fatiguée ; le maître insiste. — « D'ailleurs, réplique l'étoile dont l'agacement devient visible, je ne peux pas chanter cette phrase-là. »

« Soit ! Mlle Schneider — (ce nom prononcé à l'allemande était toujours chez Offenbach, l'indice d'un orage prochain), — je la donnerai à une figurante. »

Lancé d'une main sûre, un rouleau s'envole par-dessus l'orchestre et vient s'abattre au premier rang des fauteuils, en même temps qu'une voix frémissante prononce ces paroles grosses de menaces : « Demain, je pars pour l'Italie ! » — et la Périchole s'enfuit des Variétés au plus grand trot de ses chevaux.

La répétition fut levée, mais le lendemain à

l'heure fixée par le tableau, chacun était au théâtre, certain d'y voir apparaître la capricieuse. Il lui avait suffi, rentrée chez elle, de fredonner la lettre de la Périchole pour oublier et ses rancunes et ses projets de voyage.

Rarement on vit plus grand succès que celui du premier acte : Hortense Schneider et Dupuis s'étaient, dès leur entrée, rendus maîtres du public et sûrs de leurs effets, enlevaient les couplets du « *Il grandira.* » Puis était venue la Lettre. Comme Schneider la disait, comme elle la vivait cette inspiration adorable entre toutes, si passionnée, si vivante ; de quelles caresses, de quelles câlineries irrésistibles elle l'entourait !

Et la scène de la pendaison jouée par Piquillo-Dupuis avec toute la fantaisie d'un comédien maître, cette scène qui faillit devenir si réaliste un soir que le caoutchouc maintenant la corde, résistait plus que de raison — Et la griserie, chantée par la Périchole, avec un tact suprême !

La soirée eût encore dépassé en éclat la première de *Barbe-Bleue*, sans les longueurs du second acte, sans certains froissements qui se manifestèrent. On avait tant battu des mains qu'on semblait las d'applaudir. Mais Jacques avait fait, dans cet acte là, une dépense si

grande d'esprit et de gaîté, il y avait si peu ménagé les phrases folles ou tendres, qu'il suffit de quelques coupures pratiquées dès le lendemain pour que la *Périchole* prît place au livre d'or des Variétés entre *Barbe-Bleue* et la *Belle Hélène*.

« C'est un feu roulant de mélodies, écrit M. Prével. Offenbach y a semé de nouvelles inspirations qui vivront plus longtemps que le plus jeune de nos académiciens, un immortel, pourtant ».

A ceux qui accusaient Jacques de se répéter, de rester toujours lui-même — un défaut dont lui seul, peut-être, a pu s'offrir le luxe — M. Tarbé répondait dans le *Gaulois* :

« La muse du maëstro est vêtue d'une robe de moire aux tons changeants ; c'est toujours la même robe, mais ce n'est jamais le même reflet ».

La comparaison n'est-elle pas charmante et vraie autant que jolie !

Les mois de novembre et de décembre se passent sans avoir été marqués par une œuvre nouvelle d'Offenbach. Ne pas conclure de là que le compositeur sommeille : pendant que Montigny donne *Séraphine*, l'œuvre si puissante et

si attaquée de Sardou, que Mlle Reichemberg fait, à la Comédie-Française, ses premiers pas dans l'*Ecole des Femmes*, lui conduit à l'Opéra-Comique les répétitions de *Vert-Vert*, lit aux artistes des Bouffes les trois actes de la *Diva*, achève la *Princesse de Trébizonde* que la troupe du passage Choiseul représentera à Bade l'été suivant.

Vert-Vert — La Diva

Pour inaugurer 1869, retour de la *Grande-Duchesse* au Variétés. Un peu après, excursion de Jacques à Vienne, où *la Périchole* est acclamée.

10 mars : *Vert-Vert* à l'Opéra-Comique. — Succès plus grand encore que celui de *Robinson*. Une création exquise pour Capoul, ce Valentin jadis représenté par Déjazet dans la comédie de Deforges et de Leuven, remaniée pour Offenbach. La musique traduit à ravir toutes les nuances du rôle, timide d'abord, puis tendre, pétulant, emporté ; il est impossible de pousser à plus haut degré la science du contraste. Voici, dans le second acte, l'air de bravoure de Corilla, l'*Alleluia* naïf et charmant, le duo entre la cantatrice et Vert-Vert qui s'anime,

qui vit, qui palpite et l'éclatant final encadrant la chanson à boire.

Et comme pour exprimer son amour, Mimi trouve des accents autres que ceux de la Corilla, et avec quelle grâce exquise Offenbach fait entrevoir une larme sous l'élégant contour de sa mélodie, larme qui perle mais ne tombe pas.

La leçon de danse n'est-elle pas un bijou, elle aussi, si adroitement écrite, courant du menuet à la valse !

L'Opéra-Comique ne s'était pas montré plus avare pour *Vert-Vert* que pour *Robinson*. Autour de Victor Capoul il avait groupé Couder, Sainte-Foye, Gailhard, Ponchard ; à côté de Mlle Girard, Jacques retrouvait deux de ses anciennes interprètes : Mlle Cico d'abord, puis Mlle Moisset qui, autrefois, sous le nom de Gabrielle Méry, avait paru dans *Les Géorgiennes*, aux côtés de Mme Ugalde.

Dès la semaine suivante, pour les remercier solennellement de la part prise dans cette heureuse bataille, Jacques réunit ses artistes chez Brébant. Les auteurs ont invité Vert-Vert Ier qui s'excuse en ces lignes :

« Cher maître,

» J'ai quitté mon lit pour aller entendre votre

œuvre, et si le plaisir guérissait, certes, en ce moment je serais sur pied. Malheureusement il n'en est rien et, malgré la bonne soirée que je vous dois, j'ai repris le cours de mes souffrances qui comptent sept mois aujourd'hui.

» Il m'est donc impossible d'accepter votre flatteuse invitation, mais comme depuis longtemps mes nuits sont sans sommeil, soyez sûr que pendant celle de mercredi toutes mes pensées seront avec vous.

» De votre côté ne m'oubliez pas, et en compagnie de vos délicieux interprètes, portez une santé à la pauvre absente. Jamais vœu n'aura été formé plus à propos.

« Merci aux auteurs ! à vous ! à tous !

DÉJAZET.

Vert-Vert est lancé et si bien qu'il ne s'arrêtera qu'en plein été. — Repos de quelques semaines seulement, en attendant la fin du congé de Capoul qui rentrera à la salle Favart sous les traits de Valentin. — Jacques peut donc se donner tout entier aux Bouffes, où la *Diva*, qui devait prendre le pas sur l'Opéra-Comique, a été retardée par un deuil cruel frappant Mlle Hortense Schneider.

On a remis au 22 mars les trois actes qui sont comme une biographie parlée et chantée de la

Grande-Duchesse elle-même : on nous la montrera d'abord rêvant les couronnes du théâtre; l'acte suivant nous fait pénétrer dans sa loge; c'est sur la scène même que nous la trouvons au dénouement.

La répétition générale a marché à la satisfaction de tous, mais, le matin même du grand jour, le maître veut encore faire à son étoile une recommandation dernière :

« Ma chère amie,

« Je n'ai pas voulu te voir aujourd'hui pour ne pas t'ennuyer. — J'ai fait répéter hier cinquante fois; ils vont très-bien. — La seule observation à te faire, c'est de ne pas trop presser le mouvement de *faites-nous rire*, ta ronde du 1er acte, pour pouvoir la presser un peu plus tout à la fin, — et voilà !

« Je suis très souffrant. Pourvu que *ma Diva* soit en bonne santé, le reste m'est indifférent.

« Adieu, ma chère Hortense, — le plus vieux, le plus jeune, le plus charmant, *le seul* et surtout le plus dévoué de tes compositeurs.

« Jacques Offenbach. »

Les étoiles du jour se donnent rendez-vous aux Bouffes pour applaudir leur reine : Mlle Silly

elle-même est là, et aussi Blanche d'Antigny qui donne le signal d'un bombardement de fleurs.

Aperçu au second entr'acte dans un coin de l'orchestre, Victorien Sardou est entouré, étouffé. Il veut gagner les couloirs; on le suit et les cris de *Patrie!* résonnent, comme un écho des acclamations qui, quatre jours plus tôt, ont retenti à la Porte Saint-Martin.

Mlle Schneider chante à ravir un des rôles les plus difficiles écrits par Jacques, passant de la voix de poitrine à la voix de tête avec la souplesse et le charme qui avaient tant surpris le soir de *Barbe-Bleue*. La fantaisie de Mme Thierret et la grâce de Mlle Raymonde, portant le carquois de l'amour, Désiré et Bonnet, Jean-Paul et Hamburger ont vaillamment secondé la Diva.

Mais toutes les allusions, soulignées au passage par les premières salles, furent sans effet sur le public des autres représentations et, partageant le sort commun à toutes les pièces d'actualité, *la Diva* vit son succès s'user rapidement.

Juillet. — Jacques est arrivé à Bade. Pantalon et gilet jaunes, veston de velours bleu de ciel, gants gris, chapeau vert et ombrelle rouge, le voilà qui se rend à la répétition.

La troupe des Bouffes a donné tout d'abord *Tulipatan*, le *Fifre enchanté*, *Lischen*, *Fortu-*

nio; le 31 juillet seulement, on affiche la *princesse de Trébizonde*, deux actes de MM. Nuitter et Tréfeu dont on parle depuis longtemps déjà, qu'on doit, l'hiver suivant, retrouver sur la scène du passage Choiseul.

MM^mes^ Fonti, Raymonde et Périer, Désiré et Lanjallay enlèvent pièce et musique sous l'œil du maître assis au pupitre.

Après les rappels, souper durant lequel l'orchestre exécute des morceaux pris au répertoire d'Offenbach.

A la table du triomphateur, les envoyés de Paris : Noriac, Émile Blavet, Oswald, Gabrielli, Weill, Asseline.

« Offenbach peut se présenter au jugement dernier avec *Orphée* dans une main, *Trébizonde* dans l'autre. Il est bien sûr d'être nommé maître de chapelle du bon Dieu. » Ainsi débute le bulletin de victoire transmis au *Figaro* par M. Blavet. »

Londres, pendant ce même été, possède aussi sa troupe d'opéra-bouffe, dont les étoiles s'appellent Hortense Schneider et Dupuis; l'engouement est grand pour ces joyeuses représentations qui faillirent se dénouer en un terrible drame.

Le théâtre Saint-James est comble; on

achève le dernier acte d'*Orphée aux Enfers*. Schneider-Eurydice vient de chanter l'*Evohé* au milieu d'une tempête de bravos ; elle prend place sur un énorme praticable qui l'enlève, en une sorte d'apothéose, entre Pâris et Jupiter, Dupuis et Desmonts, quand une clameur d'épouvante retentit.

Le feu dévore le costume de Mlle Schneider qui, sans songer au danger d'une pareille chute, bondit sur la scène, environnée d'une gerbe de flammes.

« Ah ! Emma Livry ! » c'est le seul cri qu'elle ait poussé, comme un appel désespéré, puis elle s'est précipitée à terre, cherchant à se garantir le visage, tandis que M. Desmonts l'enveloppe du manteau de Jupiter, que M. Lapissida, aujourd'hui directeur de la Monnaie, arrache la peau de tigre qui brûle, que les figurants l'étouffent sous leurs tuniques jetées à la hâte.

Dans la salle, ce sont des évanouissements, des fuites précipitées. Seuls les musiciens de l'orchestre ont conservé un beau sang-froid, et accompagnent la tragédie de leurs trémolos et de leurs accords.

Quelques instants s'écoulèrent qui parurent des siècles, puis on vint rassurer le public, — et lorsqu'Eurydice entra en scène le lendemain, il lui fallut attendre pour attaquer ses cou-

plets, que l'enthousiasme de la salle fût un peu apaisé.

A Paris, l'émotion causée par la bouteille d'encre brisée sur le groupe de Carpeaux, par l'incendie de l'appartement de Sarah Bernhardt, s'est dissipée ; on recommence à s'occuper des théâtres. Les Variétés et les Bouffes se disputent les *Brigands*, l'Opéra-Comique s'assure *Fantasio* que doit créer Capoul.

Pour ne pas rester à court d'indiscrétions, les courriers des théâtres annoncent chaque jour la naissance prochaine de quelque pièce, dont la musique sera demandée à Jacques. Mais, en attendant les nouveautés, on se rabat sur les reprises : la *Belle-Hélène*, avec Mlle Aimée, au boulevard Montmartre, la *Vie Parisienne* au Palais-Royal.

A la fin d'octobre, toutes les difficultés sont aplanies : les Bouffes ont laissé les *Brigands* aux Variétés et répètent la *Princesse de Trébizonde*. MM. Nuitter et Tréfeu ont augmenté d'un acte la pièce de Bade : là-bas, dès le lever du rideau, nous voyions les saltimbanques installés au château gagné en loterie ; le dialogue qu'ils échangeaient alors a fourni les situations d'un premier acte qui nous les montre pauvres encore.

Mlle Fonti et Désiré conservent leurs rôles ;

mais Raphaël et Régina passent aux mains de Mmes Van Ghell et Chaumont ; Lanjallay abandonne à Berthelier le sceptre du prince Casimir.

LA PRINCESSE DE TRÉBIZONDE
LES BRIGANDS

Offenbach partage ses journées entre les deux théâtres ; dans l'un comme dans l'autre, on sera bientôt prêt à passer. Une semaine de relâche et les Bouffes ouvrent le feu (7 décembre). Dès le second acte, le théâtre, très éprouvé par sa dernière campagne, était sauvé, de l'avis de tous, tant la plume de Jacques s'était faite tendre et gracieuse dans ces trois rôles de Raphaël, de Zanetta et de Régina, sans sacrifier pour cela l'entrain et le brio.

Les débuts musicaux de Me Chaumont furent un événement véritable. Après avoir admiré « sa petite main qui, en se crispant, trouve le moyen d'avoir de l'esprit », B. Jouvin ajoute :

« On a beaucoup applaudi, au 1er acte de l'opérette, les finscouplets si spirituellement détaillés par Régina Chaumont. L'ex-Déjazet du Gymnase n'a qu'un souffle de voix et l'on ne saurait risquer avec elle le compliment ambitieux :

« Comme elle chante ! » — Chanter ! elle n'en a ni l'ambition ni la prétention. Mlle Chaumont se contente de *dire* la musique... C'est assez ! c'est charmant ! »

Le sort des *Brigands* n'est pas moins heureux, le 10 décembre, aux Variétés. Même diversité, mêmes contrastes dans la partitition, « un mariage de raison entre l'opérette bouffe et le style de l'opéra-comique. »

Chanteur ou comédien, Dupuis fait de Falsacappa un pendant à Pâris ou à Barble-Bleue ; et de quelle inquiétude mortelle, pourtant il est accablé ! A l'issue de la répétition générale, Offenbach a remanié tout le final du second acte ; du jour au lendemain, on a décidé que les carabiniers reparaîtraient, et la responsabilité entière repose sur Falsacappa. Une distraction, un manque de mémoire, la moindre confusion et le désarroi sera dans le camp des Brigands et la victoire compromise.

Si grande était sa détresse, qu'il faillit, au premier acte, rétablir une scène coupée dès le commencement des répétitions, si charmante qu'on l'eût jugée à la lecture, celle où les apprentis brigands s'exerçaient à dévaliser un mannequin.

Mais le public ne soupçonna pas un instant

les tempêtes qui s'agitaient sous le crâne de son acteur favori ; avec un peu d'attention il eût pourtant entendu le soupir de soulagement qui s'échappa de sa poitrine, quand le rideau tomba sur le final redouté.

Au premier rang des pages applaudies, figurait la fameuse entrée des carabiniers ; elle révélait aux Parisiens un artiste qui ne devait jamais lasser leurs applaudissements : M. Baron.

Un début encore, celui de M. Cooper, qui risque ses premiers pas sous le pourpoint du page Valladolid.

Le succès de Mlle Zulmar Bouffar, si alerte sous le travesti de Fragoletto, est dans toutes les mémoires ; Mlle Aimée fut moins heureuse pour sa première création. Les critiques, celle de M. Jouvin entr'autres, ne purent qu'accroître les regrets des auteurs qui avaient rêvé de faire porter à leur grande-duchesse la carabine de Fiorella.

« Il y a deux premiers rôles de femmes dans les *Brigands* : un seul eût suffi s'il se fût appelé Hortense Schneider. Mlle Aimée ne manque pas d'intelligence ; elle a de la voix, elle en a même trop et le charme ne vient pas corriger l'intensité d'une note constamment émise en force. »

Sûrs de leurs recettes, les deux théâtres consentent à laisser quelques vacances à leur compositeur. Avant son départ, il ajoute au répertoire des Bouffes un acte dont MM. Tréfeu et Prével lui ont donné le libretto : *la Romance de la Rose*, créée par Lacombe, Hamburger, Victor, Mmes Périer et Valtesse.

Puis, tout à la joie de pouvoir enfin se reposer, il dresse l'itinéraire de son excursion : d'abord une pointe sur Vienne qui monte les *Brigands* et *Vert-Vert*, une halte à Darmstadt où on l'attend pour donner *Robinson*, avec un troisième acte nouveau, et retour à Paris, où de grands projets le réclameront bientôt.

Falsacappa semblant peu disposé à abandonner, même pour un soir, l'affiche des Variétés, Jacques croyait avoir enfin conjuré la loi mystérieuse qui voulait que tout mois de janvier ramenât avec lui la *Grande Duchesse*. L'année 1870 commencée, il allait prendre la route de Vienne, quand un télégramme daté de Nice le supplie d'ajourner son départ : il ne peut refuser son concours à une représentation organisée au profit des pauvres et dont le programme vient d'être arrêté... La *Grande-Duchesse*, avec sa créatrice qui demande au maëstro de conduire ce soir-là.

Jacques fit diriger sur la gare de Lyon les

bagages destinés à l'est et gagna le Danube en passant par la Méditerranée.

Revenu de Vienne où *Mr et Mme Denis* ont eu les honneurs de l'Opéra, où le succès des *Brigands* et de *Vert-Vert* a été plus bruyant encore qu'à Paris, Jacques, désireux de renouer connaissance avec ses artistes et ses amis, donne le 23 février, au Grand-Hôtel, un souper monstre qui célébrera à la fois les victoires des Bouffes et des Variétés.

Auprès des interprètes de *Trébizonde* et des *Brigands*, Mmes Schneider, Blanche d'Antigny, Antonine, Gabrielle Moisset, Thérésa, Deveria.

Dans les derniers jours d'avril, les Bouffes, en attendant la fermeture, donnent une reprise des *Bavards*, remontés pour Mlle Van Ghell.

Les journaux tiennent le public au courant des projets médités par Comte et Noriac. Il est bien entendu que le passage Choiseul prétend s'attacher à jamais Offenbach, dont l'*Orphée* reparaîtrait en septembre avec une distribution éblouissante : Eurydice : Schneider ; Cupidon : Céline Chaumont; Junon : Thierret, et Aristée : Van Ghell.

Jacques a pris ses quartiers à Saint-Germain ; il y termine *Fantasio*, impatiemment attendu à l'Opéra-Comique où *Vert-Vert* vient de reparaître. Mlle Girard y a succédé à Capoul et aban-

donne son rôle de la Corilla à Mlle Bélia. Est-ce en vue de quelque autre ouvrage du maëstro que la salle Favart songe à s'attacher Dupuis, son ténor attitré ?

Épuisé par ce travail continu, Offenbach se voit, de par la faculté, condamné à un repos de trois mois. Il se soumet et s'achemine vers sa villa d'Étretat, mais les malles pleines d'actes à achever, de scènes ébauchées.

La guerre éclate. Les Variétés, qui avaient rappelé les *Brigands* le 2 août, ferment leurs portes le 14 ; elle ne les ouvriront désormais qu'aux blessés, soignés dans le grand foyer transformé en ambulance.

La revue alimentaire prend dans le *Figaro* la place du courrier des théâtres, — une note discrète se glisse de temps à autre, qui annonce une représentation extraordinaire.

La Comédie-Française donne des matinées chez elle et va en soirée un peu partout, le plus souvent aux Bouffes dont les recettes en février, avec les représentations de la *Princesse de Trébizonde* et de *Fortunio*, atteignent la somme de 22,814 francs ; les Menus-Plaisirs voient défiler le répertoire de l'Opéra-Comique ; les concerts sont nombreux à la rue Lepelletier.

Une chronique de Gustave Lafargue, parue

dans le *Figaro* du 9 mars, salue les colonnes Morris auxquelles le gaz a rendu leur auréole lumineuse. Les théâtres se réveillent et le 15, les *Bavards* reprennent sur la scène des Bouffes leur joli babillage. Étoile : Mlle Irma Marié.

L'été venu, les partitions de Jacques ont de nouveau été réclamées par l'Angleterre. Durant une excursion rapide à Londres, le compositeur est invité par le prince de Galles à une matinée au château de Chiswick, félicité du grand succès que vient de remporter la bande de Falsacappa.

Plus que jamais la vogue suit Offenbach :

Désireux de s'assurer un lendemain à *Fantasio*, les directeurs de l'Opéra-Comique, MM. du Locle et de Leuven, offrent à Jacques un livret de M. Gondinet : *Si le roi le savait !*

Aujourd'hui, c'est aux Variétés une solennelle reprise des *Brigands*, demain les Bouffes célébreront le retour de la *Princesse de Trébizonde*.

Les lauriers récoltés par *Robinson* et par *Vert-Vert*, n'avaient pu consoler Offenbach de la chute de *Barkouff*. Comme pour *Geneviève*, il s'était promis d'aller en appel et de faire casser la sentence rendue.

La partition de l'Opéra-Comique est rachetée à Heugel ; un traité passé avec Mme Scribe lui garantit un quart sur les droits à venir, et, à la

prière du maëstro, MM. Nuitter et Tréfeu bâtissent trois actes dans lesquels ils s'imposent la tâche d'introduire la musique de *Barkouff*.

Scribe avait conté l'histoire d'un dogue; un ours est le héros de la pièce nouvelle.

Donnée le 14 décembre, *Boule-de-Neige* ne subit pas le triste sort de son prédécesseur; Madame Peschard s'y montra, dès ses débuts, l'exquise chanteuse qu'elle resta à travers tant de rôles. C'eût été pourtant faire injure aux auteurs que de compter cet ouvrage parmi leurs œuvres les mieux venues.

Mais le passé avec *Trébizonde*, l'avenir avec tous ses projets ne leur étaient pas avares de consolations.

D'ailleurs, *Boule-de-Neige* et sa dompteuse se pressaient moins qu'on ne l'eût prédit d'abord, de quitter leur théâtre des Bouffes. Entourés de Mme Thierret, de Berthelier, de Désiré et de Montrouge, ils y célébrèrent l'avènement de 1872.

CHAPITRE IV

1872-1880

LE ROI CAROTTE — FANTASIO
Le Corsaire Noir

« Une grande nouvelle !

« Hier soir, à 9 heures, nous passions rue Laffitte, lorsqu'à la hauteur du n° 5, nous rencontrâmes deux personnes qui marchaient d'un pas rapide, se glissant mystérieusement le long des maisons.

« Nous reconnûmes M. Boulet, directeur de la Gaîté et M. Emile Taigny, son régisseur général.

« Dans notre quartier à pareille heure !... Qu'est-ce que cela signifiait ?

« Nous suivîmes ces deux personnages et notre étonnement augmenta quand, au moment où ils s'arrêtèrent pour sonner à la porte du n° 11 où demeure M. Offenbach, ils furent

rejoints par une troisième personne qui leur serra la main.

« Ce nouveau venu, c'était Victorien Sardou.

« Le trio disparut derrière la lourde porte cochère.

« A onze heures tout était fini ! Les signatures de MM. Sardou, Offenbach et Boulet venaient d'être apposées au bas d'un traité par lequel la Gaîté jouera, le 15 octobre 1870, un grand opéra-bouffe féerique en 3 actes et 20 tableaux, de MM. Sardou et Offenbach.

« Hein ! quelle belle première représentation ! »

La nouvelle, lancée en ces lignes romanesques par le *Figaro* du 25 octobre 1869, rencontra maint incrédule : la chose parut plaisante aux uns, souleva l'indignation des autres — puis, les journaux confirmant à l'envi l'information de M. Jules Prével, force fut de se rendre à l'évidence.

Cette pensée, exorbitante en apparence, était venue à Offenbach : faire lire sur une affiche de féerie le nom qui avait accompagné *Monsieur Garat* et la *Famille Benoîton*, flamboyé sous *les Pattes de Mouche* et *Séraphine*, signé les *Ganaches*... et *Patrie*.

« Une féerie à calembours ! s'exclama Sardou stupéfait quand Jacques lui eut exposé son désir. Je me déclare incompétent ! »

Puis, comme le maëstro insistait, protestant lui-même de son dédain pour les coqs-à-l'âne, il s'adoucit — « Depuis longtemps je rêve une résurrection éclatante de Pompéï ; je réaliserais ce vœu de tous les pèlerins du Vésuve : Si ces ruines pouvaient revivre ! »

Le premier pas était fait. Certain désormais de vaincre ses résistances, Jacques prend, à quelques jours de là, rendez-vous avec son nouveau collaborateur.

« Je tiens ma féerie, dit cette fois Sardou en venant à lui ; et voici le sujet en un mot : tirer à l'Empire l'horoscope de sa fin prochaine. »

Ce fut au tour d'Offenbach de sursauter devant cette intervention inattendue de la politique. Sans compter l'invraisemblance de la prédiction, il y avait là une rupture éclatante avec les vieilles traditions, qui le déconcerta tout d'abord. — Mais l'émotion fut de courte durée : Sardou écrirait sa féerie ; peu importait le reste !

Des deux côtés on se mit rapidement au travail et, le printemps venu, la correspondance marchait bon train entre Marly et Bade où, sous prétexte de se reposer de sa campagne d'hiver, le compositeur entamait la partition.

Dès son retour, un des premiers soirs de juin, dans le cabinet de Sardou, les jambes enveloppées d'une couverture malgré la chaleur accablante, Jacques écoutait *le roi Carotte* enfin terminé et souriait en sceptique aux explications de son collaborateur. Le regard fixé sur l'incomparable panorama qui se déroulait sous ses yeux, il le traitait à part lui de visionnaire, quand s'animant, le geste scandant la parole, il lui livrait la clé de sa féerie : l'Empire s'appuyant sur le peuple aux dépens de la bourgeoisie, appelant à son aide le radicalisme qui le dévorera.

Le roi Fridolin qui a épousé une princesse étrangère, reine de la mode et du ton, à laquelle il confierait pour un rien les rênes de l'Etat, le roi Fridolin qui invoque à tout moment la mémoire de ses grands ancêtres mais ne songe guère à imiter leurs vertus, le roi Fridolin, entouré de son étrange cour, ignore que son ennemi veille dans le palais même.

C'est une méchante fée, adversaire juré de la famille, qui s'est acharnée déjà sur le père de Fridolin et veut continuer ses persécutions sur le fils. Par une nuit sombre, elle s'en va dans les potagers du château, évoque les racines — radix, *radical* — et, parmi elles, la rouge Carotte dont elle fera leur souverain.

Le Palais est en fête, partout on chante, on

rit; jamais la gloire de Fridolin n'a atteint pareille splendeur, jamais sa puissance n'a semblé mieux assurée — *l'Exposition* — quand le Roi Carotte apparaît, avec son cortège hideux, ridicule.

Des moqueries l'accueillent; on le nargue, on le chasserait presque, quand, sur un geste de la fée, on découvre en lui toutes les séductions qui manquent au prince. L'élan est donné; ministres, courtisans, chacun s'incline devant la rouge apparition et voilà Fridolin détrôné par l'ennemi qu'il raillait tout à l'heure.

Accompagné de Robin-Luron, un génie fidèle, il parcourt le monde, pendant que Carotte, coiffé de sa couronne, entouré de son conseil, s'assied sur le trône. — Et alors, on s'aperçoit que le souverain nouveau possède au centuple tous les défauts reprochés à l'autre, on tremble sous sa tyrannie; il ne songe qu'à se gorger de confitures et déjà son panache, ce panache vainqueur, s'affaisse.

La révolte gronde sourdement d'abord, puis elle mugit. Carotte affolé, éperdu, s'abîme sous terre, légume comme devant, et le roi Fridolin reparaît au milieu de son peuple. Tous deux ont profité de la leçon.

En faisant poser devant lui toute la fin d'un règne avec ses ambitions victorieuses ou dé-

çues, ses ruses, ses mille détours, Sardou s'aperçut bien vite qu'à côté de la féerie, la doublant en quelque sorte, il y avait place pour une comédie politique dont le héros serait vite trouvé parmi les modèles qui grouillaient sous ses yeux.

C'était le moment des Cinq ; il commença *Rabagas*.

La guerre éclate à l'instant où, le manuscrit livré, la partition aux trois-quarts achevée, Boulet va mettre le *Roi Carotte* à l'étude, pour succéder à la *Chatte blanche* dans laquelle Mme Thérésa fait fureur.

Vient la Commune. Les désastres se succèdent et des théâtres il n'était guère question, lorsque quelques artistes, émus par la misère de tout ce personnel resté sans ressources, voulurent tenter la fortune. — En pleine insurrection, M. et Mme Grivot, Mme Pauline Lyon jouèrent la *Grâce de Dieu*.

On accourut malgré bombes et barricades, jamais le drame de M. d'Ennery ne vit pareil déluge de larmes. Puis, les Versaillais maîtres de Paris, la *Chatte blanche* reparaît sur l'affiche et Boulet, sans plus tarder, vient rappeler aux auteurs de sa féerie le traité de 1869.

Mais quand il veut relire le *Roi Carotte* avant

de le donner à la copie, Sardou s'arrête dès la première scène. Ce qui n'était que fantaisie, il y a deux ans, est devenu page d'histoire, poignante dans sa sincérité ; la prophétie s'est réalisée et la féerie tourne au drame.

Voici, au lever du rideau, une séance du conseil. Le roi Fridolin annonce sa volonté bien arrêtée de déclarer la guerre au prince voisin et le ministre de certifier que l'armée est prête.

Trois actes durant, on revit les douleurs passées ; les imprudences funestes, les fautes cruelles ressuscitent.

Sardou récrit le *Roi Carotte*, transporte en Hongrie ce qui se passait en Allemagne, coupe impitoyablement tout ce qui rappelle combats ou discordes. Quant au dénouement, il se refuse à le modifier, convaincu que l'exil serait pour l'Empire une autre île d'Elbe.

Les répétitions commencent. Offenbach, depuis qu'il avait assisté à Vienne à une représentation d'*Orphée aux Enfers*, environné de toutes les splendeurs de la mise en scène, rêvait de marier l'opéra-bouffe à la féerie.

Le cadre de la Gaîte se prêtait merveilleusement à la réalisation de ses projets et, gagné par son enthousiasme, Boulet avait engagé une armée de musiciens, recruté des bataillons de danseuses.

Comment laisser tout ce peuple inactif? — Jacques demande des remaniements à son collaborateur, réclame des décors nouveaux et *le Roi Carrotte* qui, dans la version primitive, conservait les allures de l'Opéra-Bouffe, ne dépassait guère, mise en scène à part, les proportions de *la Grande Duchesse*, comprit bientôt quatre actes et dix-sept tableaux.

Le directeur s'inclinait devant les volontés du maëstro, tant et si bien que lorsqu'avec le mois de janvier les relâches commencèrent pour les répétitions générales, tous comptes faits et alignés, il fut établi que les frais du *Roi Carotte* se monteraient au chiffre de 6,000 francs par soirée.

Mais Boulet avait résolu d'éblouir Paris; il tenait à ce qu'il ne fût bruit que des splendeurs de la Gaité, il voulait écraser tous ses rivaux.

C'était le moment où les théâtres se réveillaient de leur torpeur. Dans *la Baronne*, l'Odéon mettait en ligne Geffroy, Berton, Porel, Mlle Page et Sarah-Bernhardt; au Lyrique, Mme Ugalde chantait *Javotte* de Jonas et Mme Céline Montaland personnifiait au Châtelet la Céphise du *Juif-Errant*. *La famille Benoiton* faisait une rentrée triomphale sur la scène du Vaudeville avec Brindeau, Parade, Delannoy, Mmes Fargueil et Manvoy; Aimée Desclée reparaissait dans la

Princesse Georges aux côtés de Mlle Pierson; Dupuis, Mme Chaumont tenaient avec *le Trône d'Écosse* l'affiche des Variétés. — *Tricoche* au Palais-Royal, *le Bossu* avec Mélingue à la Porte Saint-Martin, aux Folies-Dramatiques *la Tour* du *Chien Vert*, une des dernières créations de Blanche d'Antigny. — L'Ambigu donnait *l'Article 47*, les Menus-Plaisirs avaient appelé à eux Mme Thérèsa pour le *Puits qui chante;* Mme Peschard débutait aux Bouffes dans *Boule-de-Neige*. Installé avec son orchestre au Grand-Hôtel, Danbé apprenait aux Parisiens les noms de Massenet, de Guiraud, de tant d'autres avec eux. La revue trônait au Château-d'Eau et aux Folies-Nouvelles.

Le 15 janvier enfin vit la première du *Roi Carotte*.

Le succès fut retentissant ; la partition était de l'Offenbach des meilleurs jours, le rôle de Robin-Luron comptait parmi les plus charmantes créations de Mlle Zulma Bouffar, entourée de Mlle Sevestre, de Mme Judic à peine sortie de l'Eldorado et des Folies-Bergère, de Masset, de Grivot et d'Alexandre. — Avec son décor ensoleillé, son fourmillement de marchands, de gladiateurs, de patriciens et de courtisanes, son cortège nuptial, soutenu par une musique exquise, l'apparition de Pompéï arracha des cris

d'admiration. La *Vie Parisienne* écrivait le lendemain : « C'est un chef d'œuvre à décourager tous les Gérôme passés, présents et futurs.

Pour la pièce, on avait été prévenu par les journaux qu'elle abondait en allusions, que les sous-entendus s'y pressaient innombrables ; nul n'ignorait que l'Empire s'y heurterait avec la République. — Les hommes politiques accourus à la Gaîté comprirent, dès la fin du 1er acte, que le régime déchu était représenté par... le Roi Carotte.

Le moyen pour la salle de ne pas se rallier à l'opinion des gens aussi compétents ! On se partagea en deux camps ; l'un applaudissait le héros de la féerie, l'autre acclamait Fridolin.

Le lendemain, la France entière apprenait les attaques dirigées contre l'Empire ; les allusions étaient transparentes et chacun, avec les élus de *la première*, de reconnaître le Souverain.

Devant cette éclatante manifestation de la perspicacité du public, Sardou bondit d'abord, courut à son bureau pour protester. Le manuscrit de *Rabagas* était là prêt à partir pour la Censure ; il le contempla un instant, puis laissa tomber sa plume et se frotta les mains.

Que de fois il avait tremblé en songeant à l'interdiction probable de sa comédie ! Car ce n'étaient plus les Cinq qu'il y mettait en scène ;

avec la guerre, un autre modèle avait posé devant lui, il y avait peint une figure sacro-sainte que chacun allait reconnaître — et voilà que le *Roi Carotte* sauvait *Rabagas*.

Etant admis qu'il attaquait si violemment l'Empire, comment supposer maintenant qu'il pût entrer en lutte avec ses ennemis, les railler, les flageller de la sorte ? D'ailleurs on le savait autrefois peu aimé du Château : lors de la représentation de *Nos Intimes* à Compiègne, l'Impératrice n'avait-elle pas témoigné bien haut son mécontentement, faisant sortir la jeune princesse Murat de la loge impériale, au milieu de la scène fameuse du 3e acte ; les *Ganaches* et surtout la *Famille Benoiton* n'avaient pas été épargnées davantage. On se souvient aussi des colères soulevées par l'apparition de *Séraphine*, des hautes susceptibilités éveillées par le duc d'Albe de *Patrie*.

Donc Sardou reste muet, se contentant de lire chaque matin les recettes fantastiques du *Roi Carotte*, qui, atteignaient jusqu'à 9000 francs, tandis que *Rabagas*, passant sous les yeux aveugles de la Censure, revenait au Vaudeville et se répétait avec frénésie.

La première quinzaine de Janvier n'avait été pour Offenbach qu'un va-et-vient perpétuel entre

la rue Réaumur et la rue Favart. La Gaîté et l'Opéra-Comique se disputaient le Maëstro ; ici la féerie, là, le *Fantasio* de Musset, prêts à passer tous deux.

Le *Roi Carotte* ouvrit le feu, précédant de trois jours seulement l'autre partition (jeudi, 18 janvier).

On espérait une magnifique revanche de l'échec de *Barkouff* ; et cette fois encore Jacques fut trahi par le livret. Pas plus que l'ouvrage de Scribe, la comédie d'Alfred de Musset ne sut s'emparer du public qui bailla à une action vide d'intérêt, comme il l'avait fait six ans plus tôt à la Comédie-Française.

Le premier acte fut déclaré adorable : la ballade : « *Voyez dans la nuit brune* » la romance de Mlle Priola, l'entraînante *Chanson des fous* enlevée par Melchissedec, les chœurs si mouvementés, tout présageait un succès. — Mais l'ennui s'empara de la salle avec l'acte suivant, rendant vains tous les efforts du compositeur et de ses interprètes.

Mme Galli-Marié sous le travesti de Fantasio, Mlle Priola, Ismaël, Melchissedec, Potel, Mlle Moisset ne purent avoir raison de la somnolence du public.

La presse rendit justice au musicien, signala les pages prodiguées en pure perte. Tout ce

baume ne put guérir la mortelle blessure faite à Offenbach par Musset, et *Fantasio* expirait dans les derniers jours de Février, mais pour revivre quelques heures plus tard à Vienne, où des ovations sans fin l'attendaient.

Pendant que Jacques luttait à l'Opéra-Comique, *Rabagas* naissait à la rampe du Vaudeville. — On se souvient de la terrible bataille livrée dans la salle, de cette soirée du 1er février où les cris et les bravos se croisaient en une tempête assourdissante. Le lendemain, on avertissait M. Thiers que les revolvers partiraient d'eux-mêmes si on avait l'imprudence d'autoriser une seconde représentation : permettre *Rabagas*, c'était aller au-devant de massacres certains.

C'est ici le moment de rapporter certaine légende qui courut alors les coulisses du théâtre : une dépêche part de la Présidence, adressée au Gouverneur de Paris, contenant les ordres nécessaires pour que les spectateurs du soir trouvent porte close en arrivant au Vaudeville.

Le rasoir à la main, le général de Ladmirault terminait sa toilette quand le pli lui est remis. — Devina-t-il la mesure arbitraire enfermée sous cette enveloppe et sa distraction fut-elle volontaire, ou bien le hasard est-il le seul dieu qui lutta pour *Rabagas* ? Toujours est-il que le gouverneur s'éloigna de la place Vendôme, ou-

bliant sur sa table la terrible missive qu'on retrouva le lendemain seulement, ses cachets toujours intacts

La seconde représentation avait eu lieu et les revolvers n'étaient pas sortis de leurs étuis.

Il était trop tard maintenant pour songer à interdire *Rabagas* et force fut au gouvernement de laisser le champ libre aux enthousiastes qui eurent bientôt raison des siffleurs ; interrupteurs de la bonne école, ceux-ci chutaient le ministre de Monaco comme ils avaient acclamé le Roi Carotte, ne s'étant pas aperçu un seul instant que la donnée des deux pièces était identique, qu'ils conspuaient d'un côté ce qu'il encensaient de l'autre.

Nul n'avait remarqué que, dépourvu de la pompe de la mise en scène, Carotte était le frère jumeau de Rabagas, que Fridolin et le prince formaient un seul et même personnage : au Vaudeville comme à la Gaîté, l'homme providentiel, venu pour châtier la tyrannie, se rendait insupportable à force de vexations, écrasant de son despotisme ceux-là qui avaient désiré son triomphe. Pour le dénouement, d'un côté comme de l'autre, l'inévitable gendarme.

Et le *Roi Carotte* continuait au square des Arts-et-Métiers son règne cousu d'or ; les recettes se maintenaient à des hauteurs prodi-

gieuses et les droits des cent premières représentations, ajoutés à la vente de la partition en France et en Angleterre, s'élevaient, pour Victorien Sardou, à un total supérieur à celui réalisé — à nombre égal — par *Patrie*.

Les frais malheureusement s'entassaient avec la même régularité et, devant le budget quotidien, la lutte devint bientôt impossible pour Boulet. Une prime de 15,000 francs était assurée aux auteurs pour la 150e ; la dernière du *Roi Carotte* fut fixée irrévocablement à la 149e.

Pendant que la féerie tient l'affiche de la Gaîté, on annonce aux Variétés la lecture de trois actes nouveaux. Un seul nom d'auteur : Jacques Offenbach pour les paroles, Jacques Offenbach pour la musique.

Le poète improvisé, qui se méfie de son talent de lecteur plus encore que de ses vers, a prié M. Nuitter de présenter le *Corsaire Noir* aux artistes ; mais il se heurte à un refus. Tout en reconnaissant qu'il a aidé Jacques de ses conseils, suivant en cela l'exemple d'Etienne Tréfeu, de Meilhac, de Mario Uchard, de du Locle, il rejette bien loin cette lecture qui le ferait passer pour le seul coupable et force fut à Offenbach de s'exécuter.

Il bredouilla bien un peu, et la pièce écoutée

sans grands transports d'enthousiasme fut distribuée à Dupuis, Lesueur, Kopp, Léonce, Cooper, Hittemans, à Mmes Chaumont, Van Ghell et Berthe Legrand.

Vienne conserve au maëstro son inviolable fidélité ; *Fantasio* et *Boule de Neige* y reçoivent un accueil tout autre que celui qui leur a été fait à Paris ; le théâtre An der Wien réclame un ouvrage nouveau, trois actes spécialement composés pour lui, et Jacques promet avec *la Flaneuse*, écrite pour Mlle Milla Rœder, *le Corsaire Noir* qu'on vient d'ajourner aux Variétés.

La chanson de Fortunio avec Mme Peschard, *les Bavards* pour la rentrée de Mme Ugalde, maintiennent le nom d'Offenbach sur l'affiche du passage Choiseul ; au boulevard Montmartre, *Barbe-Bleue* célèbre le retour d'Hortense Schneider ; il est question du *Grand Lama* et des *Braconniers* ; les directeurs rivaux se disputent *Mlle Moucheron*, un acte destiné à Céline Chaumont, mais Jacques semble plus occupé de ses rêves de direction que des projets de ses collaborateurs.

Se rendre maître de la Gaîté, obtenir de Boulet la clef du cabinet directorial, pouvoir exécuter en maître absolu les projets gigantesques qui l'obsèdent, c'est là son point de mire. Si grand est son espoir de voir cette ambition se réaliser

bientôt, qu'il tient en réserve — les intimes l'assurent — un traité par lequel Mme Patti et Capoul s'engageraient à venir créer *Paul et Virginie* à son théâtre, à y chanter chaque soir, évitant ainsi le terrible et éternel problème des lendemains.

Mais Boulet résistait énergiquement, repoussant les offres les plus dorées, et rien n'était décidé encore lorsque Jacques, appelé par les dernières répétitions du *Corsaire Noir*, prit la route de Vienne, au mois de septembre, entraînant à sa suite MM. de Villemessant, Wolff, Philippe Gille, de Saint-Albin, Aubryet, Blavet, Gaston Mitchell et Tarbé.

Un autre Parisien les y attendait : Khalil-Bey, qu'ils aperçoivent à l'Opéra, le lendemain de leur arrivée. Il est sombre, pensif ; et comme Jacques s'inquiète des causes de sa mélancolie, il lui confesse que l'existence lui paraît lamentable, privée du piquet quotidien à vingt-cinq francs le point. Rendez-vous fut pris pour le lendemain à l'hôtel d'Offenbach, qui, aidé de ses compagnons, rendit à Khalil-Bey toute sa verve et sa joyeuse humeur.

Quelques heures avant la représentation, un message de MM. Chivot et Duru est remis à Jacques. Que vont devenir leurs *Braconniers* si le maëstro ne remet pas à la saison prochaine,

pour les Parisiens, ce *Corsaire Noir* que les Viennois connaîtront demain ?

Réponse par retour du courrier :

« Mes Chers Collaborateurs,

J'ignore encore le sort que le public viennois va faire à mon *Corsaire Noir* : tout d'abord, comme Pandore, je dois vous dire : *Brigadier, vous avez raison.*

» Vous avez fait appel à la loyauté du compositeur Offenbach ; il n'a rien eu de plus pressé que de s'entendre avec le librettiste du *Corsaire Noir*, son ami le plus intime, M. Jacques, homme loyal s'il en fut jamais.

» De leur entretien il résulte ceci : que M. Jacques reconnaît comme moi la justice de votre réclamation et que nous nous engageons à céder le pas à votre pièce intitulée : les *Braconniers* qui passera aux Variétés cette année même et avant le *Corsaire Noir*.

» Votre bien dévoué,

« JACQUES OFFENBACH ».

Vienne, le 17 septembre 1872.

LES BRACONNIERS

Démêlés avec la société des auteurs

Offenbach a tenu la parole donnée à MM. Chivot et Duru : les courriers de théâtres commencent, dès le mois d'octobre, à nous parler des *Braconniers*. On y entendra Mlle Van Ghell et, à ses côtés, Mme Chaumont dans le rôle de Ginetta.

Puis un demi-silence se fait autour du nom de Jacques ; mais l'année ne s'achèvera pas sans que nous ayons la clé de ce mystère. Au commencement de décembre, on murmure bien bas que la Gaîté est vendue ; le lendemain, si indiscret que cela puisse être, on vous confie que l'acquéreur est un homme de très grand talent. Deux jours après, le fameux secret est connu de tous : Offenbach a vaincu Boulet ; il tient son théâtre, il s'assiéra, dès le 1er juin, au fauteuil directorial.

Janvier 1873. — Le nom de Jacques n'est sur aucune affiche jusqu'au 29, soir de la représentation des *Braconniers*.

Tout à la préoccupation de sa direction prochaine, entouré, sollicité comme il l'était à cha-

que instant, le maître s'est méfié de sa patience, a redouté quelque surprise de ses nerfs surmenés et, en homme prévoyant, a voulu conjurer le fâcheux effet des scènes à venir.

» Désirant conserver toujours d'excellentes relations avec MM. Chivot et Duru, je soussigné, Jacques Offenbach, compositeur de musique, demeurant à Paris, rue Laffitte, leur fais ici, d'avance et par écrit, les excuses les plus formelles. MM. Chivot et Duru pourront s'en servir en toute occasion où ils se trouveraient blessés, sans pouvoir cependant en tirer aucun profit ni lucre d'aucune sorte. Ces excuses anticipées sont rigoureusement personnelles.

» Jacques Offenbach. »

Comment en vouloir à un collaborateur qui avoue avec une pareille franchise les faiblesses de son caractère ? — Aussi la paix régna-t-elle aux Variétés, où M. Bertrand rendit à Jacques une partie de ses interprètes attitrés : Dupuis, Berthelier, puis Grenier, Léonce, Baron, Blondelet et Daniel Bac. Ginetta, pour laquelle on avait d'abord rêvé Céline Chaumont, est donnée à Mlle Zulma Bouffar ; Mlle Van Ghell passant à l'Opéra-Comique, le rôle de Bibletto est remis à une débutante, Marie Helibon.

C'était la véritable rentrée d'Offenbach au boulevard Montmartre, la première partition nouvelle qu'il y donnât depuis les *Brigands*. Et justement, le grand défaut des *Braconniers* fut de côtoyer de trop près le célèbre opéra-bouffe; en écoutant les héros de MM. Chivot et Duru, on songeait malgré soi à Fiorella et à Fragoletto.

Certes la partition était à la hauteur de ses aînées; auprès du sourire tout frais et pimpant, la gaîté y faisait rage. Le rôle entier de Ginetta fut chanté par Mlle Bouffar avec des nuances charmantes de finesse et d'entrain; la voix éclatante de Mlle Heilbron, ses vocalises frappèrent d'étonnement le public des Variétés. Dupuis, fit de Marcassou, un type d'une fantaisie aussi personnelle que toutes ses créations précedentes; le Lastécouérès de Berthelier remplissait la scène, se démenait sans relâche — et pourtant *les Braconniers* parurent longs.

Les représentations suivantes laissèrent une meilleure impression, et Ginetta et Bibletto s'aimèrent jusqu'aux derniers jours de mars.

C'est aux Variétés aussi qu'Offenbach débute comme orateur, dans l'après-midi du 22 février. Il a exprimé son intention de jouer son répertoire sur la scène de la Gaîté, et la Société des Auteurs s'est émue; une question Offenbach a été soulevée qui passionne musiciens et poètes.

Comme il importe de trancher rapidement le différend, une réunion plénière a été organisée au théâtre de M. Bertrand ; l'assemblée se réunit dans le foyer du public, sous la présidence de M. Alexandre Dumas.

Que demande Offenbach ? l'autorisation de monter chez lui les deux ouvrages précédemment reçus par M. Boulet (*Orphée aux Enfers* et *Geneviève de Brabant*), deux reprises qu'il désignera plus tard, une pièce nouvelle par an.

Le Président émet un avis favorable, mais l'opposition, dirigée par Tourondé, est puissante — et voilà le Maëstro qui se transforme en orateur et entreprend de convaincre le tribunal.

« Il est un point, Messieurs, dont il n'a pas été question jusqu'à présent et dont je tiens à vous parler. — Il y a plus de dix-huit ans que je fais du théâtre. Pendant ces dix-huit ans j'ai produit plus de quatre-vingts pièces dont quelques-unes, je puis le dire, ont eu un certain succès. »

Une voix : Un très grand succès !

L'orateur : Je vous remercie ! Or, depuis que nous sommes réunis on ne s'entretient que de ma personne ; je vous l'abandonne bien volontiers. Mais avec moi il y a mes collaborateurs qui sont extrêmement nombreux et dont beaucoup sont présents ici. Songez qu'en m'empêchant de jouer mes pièces, vous m'empêcheriez

aussi de jouer les leurs. Parce que je serais directeur de la Gaîté, serait-il juste que les intérêts de mes collaborateurs en souffrissent?

« Du reste, vous déciderez; mais je tiens à vous dire encore que j'ai jusqu'au mois d'avril pour rendre définitif mon traité avec M. Boulet et que, si vous m'empêchez de jouer mon répertoire, vous me mettez dans l'impossibilité de prendre la Gaîté et vous brisez ma carrière... de directeur. »

On se sépare sans avoir rien résolu et une nouvelle assemblée extraordinaire est fixée au 1er mars. Cette fois on se réunit au siège même de la Société et la question est nettement posée par M. Dumas, dès le début de la séance.

» MM. les Directeurs auront-ils le droit de laisser jouer sur leurs théâtres des ouvrages dramatiques ou lyriques, composés soit par eux, soit par leurs associés, soit par les employés salariés ou gratuits de leur administration — et réciproquement, les auteurs ou compositeurs auront-ils la liberté de travailler en collaboration avec le directeur d'un théâtre quelconque, ses associés ou employés? »

Résultat du vote : 109 voix pour l'interdiction, 22 contre — et Offenbach, qui a dédaigné de prendre part à la discussion, n'a rien de plus pressé, au sortir même de la séance, que d'écrire

au directeur de la Gaîté qu'il prend le théâtre à partir du 1er juin.

OFFENBACH PREND LA DIRECTION DE LA GAITÉ

Pomme d'Api et la Jolie Parfumeuse à la Renaissance

Moins de quinze jours après, M. Boulet mourait, et Jacques, en attendant la date fixée pour la prise de possession officielle, s'installait au square des Arts-et-Métiers, où les manuscrits venaient à lui en flots serrés.

En même temps, Hostein ouvrait la Renaissance et, sous les auspices de M. Belot et de la *Femme de feu*, la consacrait solenellement au drame.

Pour le drame aussi, Jacques semblait réserver toutes ses faveurs : il accueillait à bras ouvers *le Gascon* et *Jeanne d'Arc*, se montrait enthousiaste pour l'*Officier de fortune* de

Victorien Sardou, n'avait que des sourires pour l'*Antigone* de Vacquerie et Meurice, pour le *Vampire* de Victor Séjour.

Orphée n'était pas oublié au milieu de cette avalanche. Marie Heilbron serait Eurydice, Jupiter emprunterait les traits de Lesueur, Montaubry chanterait Asristée ; le futur Cupidon était une étoile exquise découverte chez son voisin l'Eldorado, où elle débutait à peine, étoile dont le scintillement dévait éblouir tous les astronomes parisiens : Mme Théo.

On lit avec admiration la liste de la double troupe engagée par le directeur de la Gaité. En tête des artistes qui doivent entourer le vieil étendard du drame : Mmes Victoria Lafontaine, Marie Laurent, Laurence Grivot, Brindeau, Aimée Tessandier, Gérard ; MM. Lafontaine, Clément-Just, Desrieux, William Stuart, Angelo, Laurent, Alexandre. Que la prose cède la place à la musique et Offenbach met en ligne Mmes Heilbron, Dartaux, Perret, Angèle, Gilbert ; MM. Montaubry, Habay, Falchieri, Bonnet, Grivot, Daubray, Jean-Paul — Engagés en représentation, Mlle Lia Félix et Lesueur — Enfin, un nombreux corps de ballet dont l'étoile sera Mlle Fontebello.

Trois mois de clôture vont suffire à Jacques pour réaliser les plans de réforme qui bouillon-

nent dans son cerveau ; Juin, Juillet et Août appartiennent aux ouvriers, aux tapissiers, aux décorateurs. Tentures renouvelées, sièges recouverts, voilà pour la salle ; sur la scène, dans les coulisses, tout est remué, bouleversé : la loge qui avait abrité Mme Judic devient la régie, la caisse s'installe là où s'habillait Mlle Zulma Bouffar.

La somme de 316,000 francs avait rendu Offenbach maître du théâtre tant désiré ; il dépense encore 154,000 francs pour cette complète restauration, qu'il dirige, à coups de télégrammes, de Vienne, où il est parti conduire la *Princesse de Trébizonde* et monter *les Braconniers*, pendant que les Variétés reprenaient ses *Brigands*, avec Dupuis, Mes Bouffar et Berthal.

2 septembre. — Le *Gascon*, de Théodore Barrière et Louis Davyl, inaugure la Gaîté transformée : on y remarque auprès de M. et Mme Lafontaine, une débutante, Mlle Teissandier, récemment découverte à Bordeaux.

C'est à M. Vizentini, son chef d'orchestre, qu'Offenbach a confié la partition du ballet ; lui s'est contenté d'écrire la *Légende béarnaise* que chantent Lafontaine et Mlle Guiotti.

Le moyen d'en faire davantage quand la Renaissance est là qui, dès les premières répé-

titions, le dispute à la Gaité. Trahi par le drame, Hostein s'est tourné vers le grand magicien que les directeurs n'ont jamais imploré en vain, et Jacques est accouru à son secours.

Un traité a été signé, qui assure à la Renaissance le répertoire du Maëstro, chanté par les artistes inoccupés de la Gaité.

Le jeudi 4 septembre, dès le surlendemain du *Gascon*, la convention est exécutée. Le même rideau qui s'était levé majestueusement sur la terrible tragédie de *Thérèse Raquin*, s'envole joyeusement aux sons d'*Apothicaire et Perruquier*, de *Choufleuri*. Mes Dartaux et Grivot, Falchieri et Bonnet nous présentent la *Permission de dix heures*, autrefois créée à Ems, avec l'ensemble charmant de la retraite.

« *C'est moi, Monsieur, je suis la bonne !* »

Le même mouvement a remué la salle — mouvement de surprise, en entendant cette voix un peu vacillante, au timbre voilé ; puis les lorgnettes se sont braquées sur l'apparition toute blonde, si délicieuse en ses gestes d'enfant. D'un sourire, Théo a conquis Paris : *Pomme d'Api*, le petit acte de Busnach et Halévy, vient de la révéler. Comme elle a su la dire, la partition d'Offenbach, la détailler malicieusement avec si peu de voix mais tant de grâce !

La Renaissance est désensorcelée ; la voilà consacrée à Jacques. Vite, il faut qu'il écrive trois actes pour la petite étoile.

Les Variétés, non plus, n'entendent pas que le maître les abandonne, et, pour lui prouver combien elles lui restent attachées, elles ont enlevé la *Vie Parisienne* au Palais-Royal : MM. Meilhac et Halévy ont amputé leur pièce de l'acte faisant longueur autrefois. On a laissé à Dupuis le choix entre Gondremarck et le Brésilien. Mais Berthelier, déjà chez M. Plunkett, a pris la succession de Brasseur : il conservera le rôle qui donne libre cours à sa verve. Dupuis sera le baron suédois, un Gondremarck ne ressemblant en rien à celui de 1866.

A Grenier le rôle de Bobinet, celui d'Urbain à Baron ; on a ajouté pour Leonce le personnage d'Alfred ; enfin, Cooper rencontre dans Gardefeu son premier vrai rôle.

Les auteurs auraient voulu faire chanter à Hortense Schneider les deux rondeaux de Métella ; sur son refus, Mlle Deveria a été engagée. Gabrielle retrouvera sa créatrice Mlle Zulma Boufar ; la baronne et Pauline seront l'apanage de Mmes Grandville et Berthal.

Montée de la sorte, la *Vie Parisienne* est acclamée, le 25 septembre 1873, aux Variétés,

comme elle l'a été sept ans plus tôt au Palais-Royal, reparaissant sans une ride à sa jeunesse et à son entrain.

Une ombre au tableau : l'insuffisance notoire de Mlle Deveria, vite oubliée le soir où Mlle Van-Ghell vient, à sa place, lire la lettre à Métella.

A la Gaîté, malgré les recettes plus qu'honorables réalisées par *le Gascon*, Offenbach avait hâte de faire passer la *Jeanne d'Arc*, de M. Jules Barbier, un drame auquel personne ne voulait croire. On admirait la partition de Gounod, on n'avait pas assez d'éloges pour le poète, chacun rendait justice au talent de Mlle Lia Félix, de Mlle Teissandier, de Desrieux et de Clément-Just, mais la même méfiance était chez tous.

Seul, Jacques avait foi dans l'œuvre, l'entourait de tous ses soins, relevant les courages, apaisant les craintes qui avaient envahi le théâtre, le jour où on y apprenait l'incendie de l'Opéra. Ce désastre apparaissait comme le plus effrayant des présages, éclatant au moment où on répétait la *Jeanne d'Arc*, de Mermet.

Le grand succès de la première (8 novembre), — deux jours après l'apparition tant attendue de *l'Oncle Sam*, de Sardou, au Vaudeville, — lui donna raison.

Rassuré du côté du drame, le directeur fait place au compositeur qui va se livrer tout en-

tier aux répétitions de *la Jolie Parfumeuse*.

Devant la réussite de *Pomme d'Api* et tourmenté chaque jour par Hostein qui réclamait un ouvrage nouveau pour la Renaissance, Offenbach s'était adressé à MM. Crémieux et Blum. « Je crois qu'à présent Théo est mûre pour trois actes », leur avait-il dit et, sans perdre de temps, les deux amis se mettaient à l'ouvrage ; Jacques ne déployait pas moins de zèle, et le théâtre se sentait gagné par cette belle ardeur.

En sept semaines, *la Jolie Parfumeuse* fut écrite, composée et jouée (29 novembre).

Jamais auteurs ne réussirent mieux à mettre en pleine lumière les qualités de leur interprète, qui eut cette rare fortune de rencontrer, dès son début, un rôle dont son nom allait rester inséparable.

Louise Théo et Rose Michon ! — Le moyen de songer à l'une sans que l'autre aussitôt s'empare de votre pensée, sans qu'on la revoie si personnelle et si mutine, sans qu'on entende comme un écho des couplets du rire.

Auprès d'elle, le petit Bavolet auquel Mme Grivot prêtait tant d'esprit. — Le mignon duo d'amoureux dont le *Gaulois* dit :

« Maître Jacques, en faisant chanter ces deux femmes, a renouvelé le miracle de Pygmalion ;

seulement, au lieu d'une Galathée en marbre, il en a fait deux en pâte tendre. Ce sont d'adorables bibelots bleus et roses qui sont descendus de leurs étagères pour chanter sa musique. »

Daubray, mis en goût par son succès de *Pomme d'Api*, abordait avec éclat l'emploi de ténor, sans renoncer pour cela à sa verve et sans rien sacrifier de sa rondeur si communicative : puis c'étaient Mlle Fonti, dans le rôle de Clorinde, et Bonnet, un des vétérans de Jacques.

ORPHÉE AUX ENFERS

Vient l'année 1874.

Offenbach monte *Orphée*, il touche à la réalisation de ses rêves; il veut faire oublier aux dieux les mesquineries du petit Olympe d'autrefois, se faire pardonner le modeste Enfer de la rue Monsigny.

Il a engagé 120 choristes; 60 musiciens sont placés sous les ordres de M. Vizentini; l'orchestre militaire compte 40 exécutants: 4 premières danseuses, 4 secondes, 60 dames du corps de ballet vont entourer Mlle Théodore.

De quel air de pitié, après avoir lu l'énumération de toutes les merveilles promises, on assiste le 19 janvier à la réouverture de l'Opéra, en son pied-à-terre de la salle Ventadour. A *Don Juan* sont faits les honneurs de la première soirée; Faure et Villaret, Mmes Gueymard, Ferrucci et Thibault, Beaugrand, Fonta et Marquet ne parviennent pas à dissiper la mélancolie répandue sur cette représentation.

7 Février ! La date sonne encore joyeusement dans la mémoire de tous les favorisés des premières ! Jamais on n'avait contemplé pareille série d'enchantements ! et la partition *d'Orphée*, qui ressuscitait plus jeune qu'à son premier soir, soulevait l'enthousiasme jusqu'au délire, depuis l'ouverture — promenade, jusqu'à la dernière note de *l'Hymne à Bacchus;* les ovations étaient les mêmes pour les pages classiques, pour les couplets d'Aristée, le chœur du Sommeil, la scène de la Mouche, l'éclatant *Evohé* ou pour les morceaux rajoutés par Offenbach.

Et cette mise en scène inoubliable ! La campagne de Thèbes d'abord, toute lumineuse, toute souriante avec ses champs de blés que domine le temple de l'Opinion. Puis, parmi les nuages qui protègent le repos des dieux, l'horloge céleste marquant la naissance des heures, assistant immobile à l'éclosion des songes.

Les vapeurs se dissipent : un long murmure salue la féerique vision de l'Olympe où l'œil n'embrasse qu'escaliers, colonnades de marbre blanc, à travers lesquelles va se dérouler le merveilleux cortège.

L'Enfer enfin, tout irradié de flammes et d'or, son fleuve embrasé, ses arcades s'estompant au loin dans un scintillement d'étincelles.

Ce n'est pas un mince mérite pour les interprètes que d'avoir pu tenir en éveil l'attention du public parmi tant de splendeurs sollicitant les regards. Mais la musique est là : elle ferait oublier costumes et décors.

Mlle Cico, qui avait créé Minerve, presqu'un rôle muet dans *l'Orphée* du passage Choiseul, a pris le rôle d'Eurydice et le chante plus qu'elle ne le joue. Mais la fantaisie exubérante de Jupin-Christian s'étend à tout ceux qui l'entourent ; secondé par Grivot qui bondit, galope en lançant son entraînant : « *Place à Mercure* », tous deux enlèvent à leur suite Montaubry, Alexandre, Meyronnet, Gravier. Autour de Cupidon et de l'Opinion représentés par Mmes Matz-Ferrare et Gilbert, se pressent les divinités, sous les traits de Mlles Angèle, Perret, Méry, Davenay et cent autres renommées parmi les plus belles.

Les recettes fantastiques arrivent en foule dès le lendemain dans les caisses de la Gaîté,

et ce n'est pas le soir seulement que Paris court au théâtre d'Offenbach.

Le 8 mars, inauguration des matinées littéraires et musicales. La première se compose du *Barbier de Séville*, joué par Coquelin, Febvre, Grivot, Scipion et Mlle Antonine et des *Rendez-vous bourgeois* avec Daubray, Christian, Bonnet, Mmes Théo, Dartaux et Grivot.

Trois jours après (11 Mars) les Variétés enlèvent l'*Ile de Tulipatan* aux Bouffes. Pour accompagner Berthelier qui reprend son rôle de Cacatois, M. Bertrand donne à Jacques Mmes Aline Duval, Lina Bell, et M. Cooper.

Le matin, on s'est pressé dans l'église Saint-Laurent autour du cercueil d'Aimée Desclée ; le soir, on se partage entre les Variétés et le Vaudeville où va s'écrouler le *Candidat* de Gustave Flaubert.

Ce ne sera pas la seule chute retentissante de l'hiver : les Bouffes sont frappés à leur tour par l'échec des *Parisiennes* : la musique de M. Vasseur, le talent de Mmes Judic et Peschard, l'attrait de Mmes Prelly, Berthe Legrand, Delphine de Lizy, ont été impuissants à conjurer le désastre.

M. Comte se tourne vers son beau-père qui transporte aux Bouffes son traité avec la Renaissance, le petit théâtre du boulevard se décidant à abriter désormais la féerie.

Offenbach reprend possession de l'affiche le 20 avril. A Mme Peschard et à Daubray a été confiée la *Chanson de Fortunio* ; Mme Théo, dans *Pomme d'Api*, affronte le public du passage Choiseul de la même victorieuse façon que celui de la Renaissance.

Tenu prisonnier dans son cabinet directorial, accaparé par les Bouffes, Jacques a encore trouvé le temps de remanier *la Périchole*. Transformée, complétée par un troisième acte entièrement nouveau, elle rentre aux Variétés le 25 avril.

Comme on fait fête à Hortense Schneider et à Dupuis, lui, le Piquillo étourdissant de fantaisie, elle, la Périchole exquise « dont le sourire a toujours les vingt ans du Pantin de Violette. »

Si applaudi que soit l'acte nouveau, si vifs que soient les applaudissements prodigués au « *Il grandira* », à la griserie, au rondeau de Piquillo, c'est *la Lettre* encore et toujours qui a déchaîné le plus de bravos.

Le 18 mai est jour de liesse à la Gaîté où l'on célèbre la *centième*. Un souper monstre réunit sur la scène le théâtre au grand complet et les amis du Maëstro. Combien il en est parmi eux dont la pensée se reporte vers la soirée de 1859, dans laquelle on fêtait aussi la centième du petit *Orphée*. Que de boîtes de cigares cette

réunion avait coûté à Jacques, chacun pariant contre lui pour deux, pour trois cents représentations et les enjeux consistant en des bataillons de havanes !

Un silence. C'est la proclamation officielle des recettes réalisées par *Orphée* depuis le 7 février : *un million cent quatre vingt mille francs.* — Aussi quel entrain et les joyeux quadrilles que vit s'organiser le foyer du public.

Offenbach, tout en recevant ses invités, surveillait les moindres détails de cette mémorable soirée et crut remarquer que plusieurs petits rôles manquaient à l'appel, malgré le désir exprimé par lui de voir tous ceux-là au plaisir qui avaient été à la peine.

Le lendemain, il mande son fidèle Baudu, s'informe avec quelque vivacité des motifs de ces abstentions. — « Maître, lui répond le roi des régisseurs, les pauvres gens n'ont pas d'habit. » — Et voilà qu'au mécontentement du directeur succède la pitié : « Baudu, annoncez-leur bien vite que j'augmente leurs appointements d'un tiers, à dater de ce soir. »

Chaque jour était marqué par un de ces traits dans lesquels se révélait le cœur de Jacques, cette bonté simple et sans tapage qui le faisait adorer de tous.

Bagatelle. Whittington et son chat
Madame l'Archiduc

Pendant qu'*Orphée* commence une nouvelle série, avec Mme Dartaux dans le rôle d'Eurydice, Lise Tautin meurt loin de Paris, suivie dans la tombe, à quelques jours d'intervalle, par Mlle Tostée, elle aussi une des créatrices du passage Choiseul.

Bagatelle, un acte de MM. Hector Crémieux et Blum, réunit Mmes Judic et Grivot devant le public des Bouffes-Parisiens.

Vous vous souvenez de quelle ravissante façon la première chantait les jolis couplets de Mathurin, avec quel esprit la seconde débitait son rondeau ; vous vous rappelez combien l'une était adorable et fine, comme l'autre se montrait crâne sous le veston du gommeux.

L'été est venu. Pendant que ses étoiles, avec une courtoisie de grands diplomates, font échange de leurs rôles, que Mme Judic emporte la *Jolie Parfumeuse* dans sa malle et que Mme Théo met dans ses bagages la partition de *Bagatelle*, Jacques s'est retiré à Aix où il travaille à la nouvelle pièce des Bouffes.

M. Tréfeu, qui gouverne la Gaîté en son absence, lui communique une lettre de l'éditeur Wood, de la maison Cramer de Londres. Il sollicite du maëstro la partition d'un opéra-bouffe en trois actes et s'informe en même temps de la somme qu'il réclamerait en échange de ce travail.

« Réponds à ton éditeur que je suis malade et que, d'ailleurs, tout mon temps appartient à *Madame l'Archiduc* », riposte Jacques.

Silence de quinze jours, au bout desquels M. Wood revient à la charge : le message est encore transmis à Aix, d'où Jacques, exaspéré par cette insistance, réplique : « Dis que je demande cent mille francs ! c'est le seul moyen, je crois, de rester tranquille. »

La semaine suivante, deux messieurs sont introduits dans le cabinet d'Etienne Tréfeu ; correspondants de l'éditeur de Londres, ils disent à l'administrateur de la Gaîté combien M. Wood est désireux d'acquérir une œuvre nouvelle d'Offenbach. Mais la somme demandée par le maître leur semble un peu élevée ; s'il voulait consentir au chiffre de soixante mille francs, ce serait chose faite.

Le télégraphe de jouer entre Paris et Aix, apportant la réponse du directeur : « Je pars, j'arrive. »

Bref, l'affaire fut conclue au prix de soixante-quinze mille francs, et Jacques désigna MM. Nuitter et Tréfeu pour traiter le sujet choisi par l'éditeur : la légende si populaire là-bas de *Whittington and his cat*. — Traduit ensuite par M. Farnie, cet opéra-bouffe, toujours ignoré des Parisiens quoique transformé en féerie et prêt à voir la rampe chez nous, fut joué à l'Alhambra avec le succès le plus grand et le plus durable.

Les Variétés rouvrent leurs portes le 1er août, avec *la Vie parisienne* : à la Gaîté, *Orphée* se rit des chaleurs. Pourtant, les recettes commencent à décroître et Jacques songe aux moyens de ramener le maximum des premiers jours.

Il a trouvé. Décorateurs et costumiers sont convoqués à la hâte et deux relâches, les 12 et 13 août, suffisent pour mettre sur pied un acte nouveau, *le Royaume de Neptune*, présenté au public dès le lendemain.

Libre à présent, il se retire à Biarritz, où il terminera *Madame l'Archiduc*, que M. Albert Millaud lit aux Bouffes le 3 septembre, le lendemain de la réouverture faite avec la *Jolie Parfumeuse*.

Il y a un an, jour pour jour, *le Gascon* inaugurait à la Gaîté la direction de Jacques. En ces douze mois, les recettes ont atteint le chiffre de

2,000,511 fr. — et devant la persévérance du maître, devant la fougue avec laquelle il expose ses plans, les amis sentent se dissiper les craintes qu'élevait en eux la somme toujours grandissante des frais quotidiens.

Entre la miraculeuse représentation de retraite de Déjazet (27 septembre), et l'apparition de Mme Patti dans *Faust* et les *Huguenots*, au milieu des pensionnaires de l'Opéra, les Variétés ont, de nouveau, réclamé la *Périchole*.

Le rideau des Bouffes se lève le 31 octobre sur *Madame l'Archiduc*. Le succès s'est dessiné dès la première scène ; la phrase du château de Castelardo chante déja dans toutes les mémoires. L'acte entier, on peut le dire, a été joué deux fois.

« Dans la profusion des morceaux courts ou développés dont se compose la nouvelle partition de M. Offenbach, on a fait bisser tant de couplets que je n'en sais plus le nombre. » — L'aveu est signé Bénédict.

Le rôle adorable de Marietta restera au premier rang des plus exquises créations de Mme Judic. Depuis son joli duo d'entrée, en compagnie de M. Habay, jusqu'au *Pas ça* du 3e acte, il n'y a eu pour elle qu'une suite d'ovations, saluant la comédienne aussi bien que la chanteuse. *Le P'tit Bonhomme* sera populaire

dès le lendemain, les délicats se garderont d'oublier le sextuor de l'*Alphabet*.

Armée du sabre de Fortunato, Mme Grivot a osé entrer entrer en lutte avec Offenbach : le maëstro rêvait un petit soldat d'étagère, elle un dragon endurci ; et la victoire lui est restée.

Puis voici Daubray, *l'Archiduc original*, étourdissant dans la scène de l'interrogatoire, Habay, Fugère, Mlle Perret, sous les traits de la comtesse, un rôle destiné d'abord à Mlle Raymonde ; parmi les conspirateurs, MM. Grivot et Scipion.

Les trois actes d'Albert Millaud et Offenbach ramenaient aux Bouffes les recettes des beaux soir d'autrefois.

Mme Grivot tombe malade, abandonnant du jour au lendemain le rôle de Fortunato ; à son tour M. Fugère est souffrant. La Gaîté rapelle Mlle Perret et, bientôt après, Grivot et Scipion ; Mme Judic elle-même cède sa place à Mlle Claudia. Malgré tant de difficultés, tant d'obstacles semés sous ses pas, *Madame l'Archiduc* voit son succès consacré par cent-cinq représentations consécutives.

LA HAINE

L'encombrement restait le même aux abords de la Gaîté, la location subissait un siège en

règle et les spectateurs, en sortant de cette salle comble, se plaisaient à évaluer les monceaux d'or renfermés dans les caisses. On parlait avec envie des sommes qui entraient dans le théâtre, mais qui songeait aux frais écrasants, aux sept mille francs absorbés chaque jour?

Maintenant que la musique avait victorieusement pris possession du théâtre, nul ne pensait à la troupe de drame inoccupée, mais payée, troupe d'élite qui comptait et Lia Félix et Mme Marie Laurent.

Offenbach, lui, y songeait, et malgré le perpétuel maximum qui s'attachait aux pas d'*Orphée*, il l'abandonne à la 185e. Victorien Sardou venait de lui donner *La Haine*, cette œuvre si terrifiante et si grande, digne de prendre place aux côtés de *Patrie*. En elle vivait l'Italie du XIVe siècle avec ses splendeurs et ses ruines, ses sensations extrêmes mêlées de sauvagerie. Le directeur fastueux avait entrevu dans ses rêves les magnificences dont il allait encadrer le drame, depuis la rue Camollia jusqu'à la cathédrale de Sienne, où les rayons de la lune, filtrant à travers les vitraux, éclairent si doucement la douloureuse agonie de Cordelia et d'Orso.

Qui eût osé prédire, vingt années plus tôt, qu'Offenbach serait un metteur en scène admiré de Sardou lui-même? Pas ceux-là, à coup sûr,

qui assistaient aux répétitions des *Deux Aveugles*, alors que son idée fixe était de planter le pont face au public, sans songer qu'il forcerait le passant à s'engouffrer dans le trou du souffleur. Il avait fallu toute l'autorité de Duponchel pour lui faire abandonner son projet ; et maintenant, sur cette vaste scène de la Gaité, chœurs, figuration, toute une armée manœuvrait sous ses ordres.

Il semblait qu'il se fût juré de surpasser encore les merveilles d'*Orphée*. Devant ce faste éperdu, cette prodigalité folle, Sardou frémissait, sentant que le drame se noyait sous les flots de velours et de soie dont on le couvrait, les masses d'or et de fer qui l'écrasaient. Ici il avait demandé vingt hallebardiers et cent hommes d'armes occupaient la scène ; la procession qu'on devait deviner, entendre à peine, traversait le théâtre dans un étincellement de torches et de châsses, une explosion de l'orchestre et des chœurs.

Trois cent soixante-deux mille francs furent dépensés pour monter *la Haine*, et dans ce chiffre, les armures (dont la moitié seulement put être employée) figurent pour la somme de cent seize mille francs. ces cuirasses, ces casques, ces épées à deux mains avec lesquelles Guelfes et Gibelins s'assénaient de si formidables horions que le foyer se transformait en ambulance.

La première fut donnée le 3 décembre 1874 —

Jamais salle ne présenta coup d'œil plus gracieux que la Gaîté ce soir-là, grâce aux modifications apportées par Offenbach dans la distribution du service.

Les deux premiers rangs du balcon n'étaient donnés qu'à bon escient : journalistes, artistes, hommes du monde, les titulaires devaient être mariés ou parents d'une femme charmante. Au lieu de porter deux numéros se suivant, les coupons assignaient un fauteuil du premier rang, l'autre correspondant au second rang, et le balcon ne formait ainsi qu'un chapelet de têtes exquises et de toilettes ravissantes.

Les craintes de Sardou devaient se réaliser. Le public perdit de vue, au milieu de la pompe qui l'enserrait, l'action déjà ralentie par certaines faiblesses d'interprétation, puis la neige survint qui s'abattit avec fureur sur Paris, exerçant à l'égard des recettes une influence funeste.

Prolonger l'épreuve, c'était marcher à une condamnation certaine. Sardou le comprit et, au bout de dix jours, dit à Jacques son intention formelle de retirer *la Haine*. Lui se récria d'abord, hésitant à abandonner si brusquement l'œuvre tant caressée : puis, M. Vizentini lui ayant fait remarquer que ces armes, ces costumes, toutes ces richesses pourraient reparaître lors de la solennelle reprise de *Geneviève de*

Brabant depuis longtemps projetée, il se rendit, et, le 28 décembre, communiquait à la presse la lettre suivante :

« Mon cher ami,

» Ce que j'apprends de *la Haine* est bien triste.

» Si l'on nous avait prédit qu'une pièce écrite avec tant de soin, tant d'amour et de conviction !.... accueillie par ses interprètes avec un tel enthousiasme !... montée par toi avec tant d'art et de goût !.. applaudie le premier soir avec les honneurs peu communs d'un rappel d'artistes à tous les actes !... et forte le lendemain de l'approbation presque unanime de toute la presse !... que cette pièce, à la vingt-cinquième représentation, ne ferait pas de recettes capables de couvrir ses dépenses !... nous ne l'aurions cru ni toi ni moi !

» Et c'est pourtant ce qui arrive.

» J'ai trop la fierté de mon œuvre pour admettre qu'elle se traîne dans des recettes indignes d'elle.

» Et je t'aime trop pour t'associer plus longtemps à son injuste destinée.

» Je te demande en grâce de cesser les représentations de *la Haine* et de rassurer les spec-

tateurs qui ne trouvent pas cette tragédie en prose *assez amusante*, en leur promettant de ma part que je n'en ferai pas une autre.

» Ton affectionné,

» VICTORIEN SARDOU. »

A peine cette lettre eut-elle été répandue par les journaux que le public prit en masse le chemin du théâtre : chacun voulait voir *la Haine*, on criait à l'injustice, on assiégeait la location.

Devant ce revirement de l'opinion, Sardou resta inflexible et le drame, qui avait nécessité 31 jours de relâche, ne fut joué que vingt-huit fois.

Le soir où elle disparut de l'affiche, *la Haine* faisait une recette de 10.200 francs.

Orphée rentre à la Gaîté le 31 décembre, ajoutant à tous ses attraits les noms de Mme Théo (Cupidon), de Mme Peschard à laquelle l'*Hymne à Bacchus* valait un magnifique triomphe.

Le dimanche 6 décembre avait été marqué par l'inauguration des matinées. La première se composait d'un prologue de François Coppée, dit par M. Porel; des *Précieuses ridicules;* des *Héritiers*, de Duval. Pour finir en musique, *Une folie*, de Méhul.

La semaine suivante, c'était le tour d'*Athalie* (Mme Marie Laurent), avec les chœurs de Mendelsohn, puis allaient venir *le Mariage de Figaro, le Marquis de Villemer,* par les artistes de l'Odéon, les comédies de Molière, agrémentées des intermèdes de Lulli.

On commençait d'ordinaire par un acte de Grétry, de Monsigny, quelque opéra-comique de l'ancien répertoire. Deux ouvrages seulement de Jacques prirent place à ces matinées : *Le Violoneux*, et *le Mariage aux Lanternes.*

A grand'peine, on avait pu décider le directeur à confier, dans ce dernier ouvrage, un bout de rôle à une débutante, Mlle Jeanne Granier, qu'il s'était plu à écarter jusque-là de toute distribution.

Offenbach, qui avait, sur une seule audition deviné et Pradeau et Berthelier, entrevu en un instant l'avenir d'Hortense Schneider, de Lise Tautin, de Mmes Zulma-Bouffar, Pfotzer, Van-Ghell et tant d'autres, se trompa cette seule fois, et l'accueil fait à l'inconnue un soir qu'elle remplaçait Mme Théo, dans *la Jolie Parfumeuse*, ne put réussir à vaincre cette antipathie.

Rentrée à la Gaité, après son excursion d'un jour à la Renaissance, Mlle Granier languissait dans l'attente d'un rôle, quand on lui annonce qu'elle va, sous les traits de Minerve, prendre la succession de Mlle Castello.

Désespoir de l'infortunée qui implore sa résiliation avec des sanglots. Point n'était besoin de tant insister; elle lui fut accordée sans peine et quelques semaines plus tard Jeanne Granier se révélait étoile dans un autre théâtre.

La première semaine de 1875 voit inaugurer le nouvel Opéra. Quelques jours après celui qui fut Calchas, le prince Paul, le vice-roi, Grenier meurt au moment où les Variétés font une nouvelle reprise des *Brigands*.

Geneviève de Brabant.

OFFENBACH QUITTE LA GAITÉ.

A la Gaîté, annonce des dernières représentations d'*Orphée*. Jacques n'a pas oublié que les recettes de *Jeanne d'Arc* atteignaient encore le chiffre de 7,400 francs, lorsqu'il l'avait interrompue pour céder la place à Eurydice. C'est le drame de M. Jules Barbier, la partition de Gounod qu'il reprendra (21 janvier), en attendant que la toilette merveilleuse de *Geneviève de Brabant* soit terminée.

Mais huit jours plus tard, force est de revenir à *Orphée*.

La réussite éclatante des *Trente millions de Gladiator,* de MM. Labiche et Philippe Gille, a momentanément chassé la musique des Variétés; plus fidèles, les Bouffes font une magnifique reprise de la *Princesse de Trébizonde.* Mme Peschard en est le prince Raphaël, Mme Théo, la mignonne Régina; Zanetta sert de débuts à Mlle Lefort. Etoile masculine : Daubray, entouré de MM. Bonnet, Edouard Georges et Courcelles (16 février).

Geneviève de Brabant est enfin prête.

MM. Crémieux et Tréfeu ont développé la version des Menus-Plaisirs, créant de toutes pièces un personnage nouveau pour Mme Thérésa, trouvant dans chaque scène prétexte à changements, à cortèges, à costumes; Jacques a écrit dix-huit morceaux nouveaux, composé trois ballets.

Mais il est une page sur laquelle, dans ce bouleversement général, aucun des collaborateurs n'oserait porter la main; *le Duo des Hommes d'arme* n'a que faire de tous ces chatoiements; on le chantonnera demain sur les boulevards comme on le fredonnait hier dans les rues.

Genevière passe le 25 février, et si bruyant qu'ait été l'accueil fait à ses quatorze tableaux, de quelques bravos qu'on ait salué les pages anciennes ou nouvelles, il faut reconnaître

bientôt que les résultats ne répondent pas à l'attente de tous.

Une représentation de l'opéra-féerie est offerte, le 25 mars, par Jacques, aux protes et ouvriers typographes des journaux de Paris,

« C'est le moindre dédommagement, a-t-il écrit aux directeurs, que je puisse offrir à tous ces ouvriers qui impriment le compte-rendu d'une pièce sans la connaître, qui célèbrent des décors et des merveilles de mise en scène sans les voir, et qui mettent tous les jours le couvert d'un dîner qu'ils ne mangent pas. »

La Vie Parisienne, dont on ne comptera bientôt plus les reprises, rend le théâtre du boulevard Montmartre à Offenbach ; aux Bouffes, l'affiche peut changer, son nom reste immuable.

Dans *les Hannetons*, la revue de printemps signée de MM. Grangé et Albert Millaud (22 avril), c'est au seul répertoire du maëstro qu'ont été empruntés tous les couplets : c'est son duo des hommes d'armes que chantent Mmes Peschard et Théo, sous l'uniforme de Grabuge et de Pitou. Aussi a-t-il soin de prévenir les grincheux qui prétendraient qu'il n'y a plus de place à Paris que pour lui : des éclats de rire sans fin saluent l'apparition du rideau-affiche orné d'annonces telles que :

La douce Revalescière, musique de J. Offenbach.

Train de plaisir pour le Havre, musique de J. Offenbach.

Les recettes de la Gaité continuent à baisser et les frais s'amoncellent sans trêve ! L'immense troupe d'opérette, les artistes de drame qu'il s'était obstinément refusé à prêter aux directeurs rivaux, la figuration innombrable, les soixante-seize danseuses du corps de ballet, étaient un terrible fardeau sous lequel il se raidissait, décidé à lutter, travaillant les jours et les nuits, bravant la maladie qui le torturait.

Son énergie d'ailleurs était contagieuse : chacun, dans le théâtre, aimait cette nature fière, indomptable, et jamais le culte véritable inspiré à tous ceux qui l'approchaient, ne se manifesta de façon à la fois plus touchante et plus bruyante que certain soir de cette année 1875.

C'était l'anniversaire de Jacques. Tenu prisonnier par la goutte, il n'avait pas paru au théâtre depuis plusieurs jours et il fut décidé que la Gaité irait à lui. Le secret est religieusement gardé et sur la scène, et rue Laffitte où le concierge, mis dans la confidence, ne sourcille pas en voyant débarquer dans sa cour des outres de gaz oxydrique, des pupitres, un assortiment de feux de Bengale, de pièces d'artifices.

Le rideau tombé sur *Geneviève de Brabant*, on s'entasse dans quatorze omnibus alignés à la porte de la rue Réaumur. Tout le théâtre est là, administration, étoiles, choristes, danseuses et figurants, orchestre au complet, les ouvreuses même et lorsque le cortège se met en mouvement, il ne reste plus dans la Gaîté que les pompiers du poste.

Etendu dans son fauteuil, Offenbach travaillait encore quand, dans une explosion de cuivres, *l'Hymne à Bacchus* monte jusqu'à lui : une lueur soudaine illumine la cour, des hourrahs retentissent. Tremblant d'émotion il veut se faire porter auprès de ceux qui l'acclament mais les éclats de l'orchestre ébranlent l'escalier.

Conduits par M. Vizentini, les musiciens de la Gaîté gravissent les étages en jouant la marche d'*Orphée* ; derrière eux, précédés par M. Etienne Tréfeu et M. Baudu, les artistes paraissent, puis le ballet, ensuite les chœurs. Le cortège se déroule devant le Maître dont les yeux s'emplissent de larmes et qui reçoit en pleurant la couronne d'or offerte au nom du théâtre.

A travers l'appartement, on gagne l'escalier de service. Offenbach serre les mains qui se tendent, sourit encore aux vœux qui babillent autour de lui, que déjà, dans la rue, l'orchestre s'empare des premiers omnibus.

Peu de jours après, Jacques revenait au théâtre ; de la voiture à son cabinet deux machinistes le portaient, attentifs à éviter les secousses ; et, broyé par la douleur, étendu devant son bureau surchargé de chiffres, il songeait aux moyens de soutenir une lutte sur l'issue de laquelle lui seul conservait une illusion dernière. Il veut essayer d'une solennelle reprise de la *Chatte blanche* pour laquelle il écrira une partition nouvelle, ajoutée à celle de M. Jonas.

Le 15 mai, réunion des actionnaires présidée par Charles Comte, remplaçant Offenbach. La société est déclarée dissoute ; Jacques reste seul propriétaire du théâtre qu'il prétend encore relever, où il veut continuer la lutte.

Efforts perdus ! Bientôt un ordre du directeur rassemble au foyer artistes et personnel, car le moment des adieux est venu. En ce jour de défaite, il veut leur parler une dernière fois des victoires remportées sous le même drapeau, leur dire à tous quel fidèle souvenir restera au plus profond de son cœur.

« Mes enfants, fait-il en terminant, vous serez payés jusqu'au dernier centime. Si j'ai été imprudent, du moins serai-je resté l'honneur même. »

Une égale émotion gagna tous les groupes et les larmes de ce petit peuple furent un plus ma-

gnifique cortège au vaincu qui s'éloignait que les flatteries, les encensements dont on avait salué sa triomphale entrée.

Sa fortune versée aux mains des créanciers, ses droits hypothéqués durant trois années, cette longue série de concerts en Amérique qui, pendant des semaines, l'exilerait loin des siens, voilà ce que coûtait à Offenbach la direction de la Gaîté : mais il sortait plus grand qu'aux jours de fortune éclatante du désastre qui apprenait à tous quel homme de cœur était ce maître.

Bien des rêves s'envolaient avec sa retraite ! Délaissées à jamais, toutes les féeries de mise en scène qui s'étaient agitées dans cet étonnant cerveau ! — Jacques avait commencé déjà la musique d'une pièce à grand spectacle qui devait dépasser en somptuosité et *Orphée* et *La Haine, le Don Quichotte* de Victorien Sardou, joué au Gymnase quelques années plus tôt, remanié et développé par son auteur à l'intention de la Gaîté.

Un seul tableau : *Sancho dans l'île de Marataria*, tableau à huit transformations, confié au pinceau de M. Froment, dépassait sur les devis le chiffre de 60,000 francs.

De tant de projets gigantesques, il ne restait plus maintenant que le souvenir.

La Boulangère a des écus. — Le Voyage dans la Lune. — La Créole.

Le 25 juin apporte l'avis officiel de la vente de la Gaité à M. Vizentini. Le nouveau directeur n'entend pas renoncer à la musique : *Le Voyage dans la Lune*, une reprise de la *Belle-Hélène* et aussi les *Contes d'Hoffmann* ont leur place marquée dans son plan de campagne.

Après quelques semaines passées à Aix, Offenbach s'est retiré à Saint-Germain, où, voisin de ses collaborateurs, il a mis la dernière main à la partition de la *Boulangère*.

D'un commun accord avec M. Bertrand, Hortense Schneider a été rappelée de Russie, enlevée aux applaudissements de Petersbourg.

« Encore quarante-huit heures pour arranger ton rôle et le rendre tout à fait digne de toi, ô Reine, si cela est possible, — lui a écrit M. Meilhac — et ce sera fini. Nous avons préféré retarder un peu la lecture et te voir absolument contente ».

Le lendemain du jour où elle a enfin pris connaissance de son rôle, Mlle Schneider débarque

à Saint-Germain, chez M. Ludovic Halévy. Une importance exceptionnelle a été donnée dans le livret au personnage de Toinette, pourtant de second plan. Après les centaines de lieues parcourues, sur la demande de ses poètes ordinaires, il lui semblerait juste que la Boulangère occupât la première place, sans conteste. — « Ou je suis toujours Schneider, ou je ne suis plus que son ombre ; donc, ou traitez-moi comme autrefois, ou parlez franchement et je me retire. »

La scène a été un peu vive, on s'est séparé fâché ; mais, rentrée chez elle, la Grande-Duchesse n'y songe déjà plus et reçoit, le lendemain, sans l'ombre de surprise, le bulletin de répétion qui la convoque aux Variétés pour midi.

Dès la porte du passage des Panoramas, ce ne sont que visages gênés, regards effarés. Le bulletin lui a été adressé par erreur, puisque son rôle est entre les mains de Mlle Aimée.

La Diva est déjà chez son avoué et un procès s'engage, procès qu'elle allait bientôt gagner.

Trois *premières* vont se succéder en quinze jours. Jacques vole d'un théâtre à un autre, travaillant jusque dans sa voiture : il a fait installer un petit pupître sur lequel il orchestre,

malgré secousses et cahots, dans le trajet de la rue Monsigny au boulevard Montmartre ou à la rue Réaumur.

La Boulangère a des écus, qui ouvre la série (19 novembre), réunit la trinité Meilhac, Halévy et Offenbach, séparée depuis *Les Brigands*.

Dupuis, sans lequel Jacques n'admettrait pas les Variétés ; Berthelier, que nous entendons encore dans le *duo du Farinier* : Pradeau, le commissaire épique, Léonce, font assaut de fantaisie, mais il y a, à travers ces trois actes, comme un manque d'équilibre contre lequel tous leurs efforts ne pourront rien.

Mlle Aimée joue par autorité de justice — c'est le mot d'un critique — et la *Boulangère* en est l'innocente victime. On ne peut que rappeler cette comparaison, établie naguère par M. Victor Koning : « Schneider est le cœur de Gavroche sous l'enveloppe d'une jolie femme : Aimée, une grisette affublée des joyaux d'une reine. »

La voyant s'avancer toute scintillante de pierreries, M. Armand Gouzien s'écrie dans l'*Événement* : « C'est une édition.... diamant de la diva. »

Le duo « *Tout blanc, tout noir* », aussi vite appris qu'entendu, le chœur des pages, les couplets du Suisse, la romance de l'amoureuse

Toinette, le finale traversé de sanglots, tout cela est de l'Offenbach et du meilleur.

Plus d'un morceau a été redemandé : de là, un mot de M. Gouzien encore, que je livre à la vindicte publique : « On le voit, cette boulangère ne vend pas seulement du pain blanc ; elle vend aussi du pain *bis !!!* »

26 novembre : *Le Voyage dans la Lune*, opéra-féerie en 4 actes et 23 tableaux, de Leterrier, Vanloo et Mortier.

Voici la salle de la Gaîté brillante comme au premier soir d'*Orphée* ; il semble que tous les théâtres de Paris aient voulu accaparer loges et balcons. Nous y apercevons Mmes Judic, Gueymard, Lia-Félix, Grivot, Thérésa, Magnier, Alphonsine, Doche, Dica-Petit, Rose Méryss, Donvé, Alice Regnault, Gabrielle Gautier, Leroux, Valtesse, Fromentin, Scriwaneck, Antonine, Emma Fleury, Dartaux, Pierski, Angèle, Gravier, Demay, Grandet, Thibault.

A l'orchestre, dominés par Offenbach qui se cache dans une avant-scène, MM. Victorien Sardou, Camille Doucet, Guntzbourg, Hector Crémieux, Mandl, Garnier, prince Troubetzkoï, Marinoni, Mario Uchard, Vibert, Baron Taylor, Bischoffsheim, Meilhac, Montigny, Adolphe de Rothschild, Castelar, Berne-Bellecour, Fischel,

Camondo, Diaz de Soria, Nigra, Cahen d'Anvers, Cadol, prince Galitzin, Delamarre, Kœnigswarter, de Sanafé, Arthur Meyer, docteur Desmares, etc., etc.

M. Vizentini a voulu se montrer le digne successeur de Jacques ; il ne lui a pas suffi de charmer les oreilles, il a voulu encore éblouir les yeux. Mlle Zulma Bouffar et Christian, Mlle Marcus et Habay, Laurent, Grivot, Tissier chantent ou disent les refrains irrésistibles, au milieu de décors miraculeux, revêtus de costumes où la richesse le dispute à la fantaisie. Le tableau du volcan restera un des chefs-d'œuvre de Chéret : jamais le crayon de Grévin ne dessina chose plus exquise que les hirondelles du ballet.

Sans essayer d'analyser la partition, une des plus touffues écrites par Offenbach, peut-on passer sous silence les couplets du prince Caprice, le chœur des artilleurs, le joli duo de la pomme, l'ensemble de la neige et l'étincelant *boniment* qu'on ne se lassait pas de faire répéter à Mlle Bouffar et à Christian.

Huit jours ne sont pas écoulés quand arrive le tour de *la Créole*, donnée aux Bouffes le 3 novembre.

Malgré le travail écrasant qu'il s'est imposé

pour parvenir à diriger simultanément les études de ses trois ouvrages, en surveiller les plus minces détails, les Bouffes n'ont pas eu à se plaindre outre mesure des nerfs du maëstro.

A signaler seulement, l'entêtement mis par Jacques à couper le duo des notaires, malgré les supplications de tout le théâtre.

Prompt à reconnaître ses torts, il le rétablissait quarante-huit heures plus tard. On sait quel *bis* unanime l'attendait le soir de la *première*.

Livret et partition, *la Créole* était un opéra-comique véritable. Aux jolis rôles de René, d'Antoinette et de Flavignac, groupés par M. Albert Millaud autour de Dora, Charles Comte avait donné pour interprètes Mmes Van-Ghell, Luce, et M. Cooper, prêté par les Variétés.

Comme pour faire attendre moins impatiemment l'apparition de Mme Judic, qui n'entre en scène qu'au second acte, Offenbach a semé à pleines mains ses phrases les plus caressantes, ses rythmes les plus imprévus, dès l'ouverture.

C'est la romance des *Feuilles mortes*, dite par Daubray, avec une émotion contenue dont l'effet est irrésistible, les couplets d'Antoinette, le rondeau et surtout la scène exquise des *Grands*

parents, chantée à la perfection par Mlle Van-Ghell, si crâne sous son habit de mousquetaire.

Enfin voici Dora. Tout est ravissant dans son rôle ; c'est le duo avec M. Cooper, la *chanson créole*, la *Berceuse* qui restera parmi les plus fines ciselures de l'œuvre d'Offenbach, le quatuor, des duos, des couplets dits à miracle.

Tout présageait à *la Créole*, un avenir auss long que doré ; le vaisseau du troisième acte, commandé par Daubray, un ébouriffant amiral, pouvait battre en brèche le navire de *l'Africaine*, et il fallut changer l'affiche avant que d'avoir atteint la centième sur laquelle on comptait à bon droit.

L'Angleterre s'est chargée de venger les auteurs : aujourd'hui encore *The Commodore*, adaptation plus ou moins réussie de *la Créole*, fait de fréquentes apparitions sur les théâtres d'Outre-Manche.

Un emprunt à la soirée de M. Georges Boyer, dans *le Gaulois* du 16 décembre :

« Tandis qu'Offenbach disparaît de l'affiche des Variétés, il reparaît une fois de plus, avec un faux-nez cette fois, sur l'affiche des Bouffes.

» J'ai dit faux nez, car il n'a pas signé *Tarte à la Crème* ; on lit pour auteur M. Lange, et

tout le monde se dit : « Voilà un jeune inconnu qui promet. » Je vous crois bien.

» A vrai dire, sa nouvelle partition se compose d'une seule valse que dit très finement une gentille artiste, Mlle Soll, un nom prédestiné pour une chanteuse. Cela ne fera pas de grands frais à l'éditeur ; mais ce simple morceau prend une telle importance que la pièce s'appelle : *Valse en un acte.* »

Aujourd'hui *Tarte à la crème*, veuve de sa valse et exilée du passage Choiseul, figure sous le titre de *Chalet à vendre*, parmi les levers de rideau ordinaires du théâtre des Variétés.

Les directeurs sont radieux à l'aurore de 1876. La Comédie-Française joue *La Fille de Roland* ; le Palais-Royal *le Panache* ; les Folies Dramatiques possèdent Hortense Schneider dans la *Belle Poule*, l'Ambigu a *Rose Michel* ; *la Cruche cassée*, a pris le chemin du théâtre Taibout, les *Muscadins* de M. Claretie font salle comble au Châtelet ; le Théâtre historique arbore *Regina Sarpi*, un drame de Dénayrouse et G. Ohnet, dont c'est la première œuvre — première œuvre officielle du moins, s'il faut attacher foi à la légende attribuant au futur auteur du *Maître de Forges*, la paternité ano-

nyme de l'*Ermite des Batignolles*, donné aux Folies-Bergères un peu auparavant.

La prise de possession du rôle de Caprice par Mme Peschard a donné au *Voyage dans la Lune* ; un nouvel élan ; aux Variétés les *Brigands* ont reparu (Dupuis ; Mmes Van-Ghell, Matz-Ferrare et Ghinassi).

Une dépêche de Vienne annonce l'éclatante réussite de *La Créole. Duo des Notaires* trissé, sept morceaux bissés, dix rappels pour Jacques qui conduisait l'orchestre. — On prépare encore là-bas *Robinson Crusoé, la Boulangère, le Voyage dans la Lune* ; on voudrait retenir le maître, qui se dérobe à tant d'ovations en perspective et regagne Paris où les Bouffes vont reprendre *Madame l'Archiduc* avec Mme Judic (21 février).

Ce soir-là, Faure rentre à l'Opéra, et la Presse est conviée à l'ouverture des Fantaisies Oller ; le *Monsieur de l'Orchestre*, réclamé dans trois directions différentes, se borne à un compte rendu télégraphique dont nous découpons quelques lignes :

« Monde fou. Dirait pas reprise mais belle première.

« Influence musique Offenbach. Premières

notes ouverture, éventails se mettent d'eux-mêmes à battre mesure.

« Mêmes *bis* qu'à la création. Premier acte joué deux fois.

» Au bruit applaudissements, Offenbach s'enfonce modestement dans sa loge : Millaud aussi. Vraies violettes. »

La distribution est restée celle de la création sauf pour les rôles de Fortunato et de la Comtesse donnés à Mmes Paola Marié et Luce.

28 février. Rentrée à la Gaîté de Mme Thérésa qui prête sa verve enlevante et sa grande diction à la Reine Popotte du *Voyage dans la Lune*. Quatre chansons nouvelles ont été écrites par Jacques, à cette occasion.

Deux mois plus tard, le *Monde*, quittant le Havre pour l'Amérique, emmenait à son bord Jacques Offenbach. Durant cet exil qu'il a conté lui-même dans les *Notes d'un Musicien en Voyage*, et pendant lequel des ovations sans fin l'attendaient à New-York, à Philadelphie, le maëstro n'était pas oublié des Parisiens.

Le 27 avril, nouvelle édition de la *Boulangère* aux Variétés. Mme Thérésa remplace Mlle Aimée et les couplets des *Trois cents femelles* écrits pour la diva populaire, sont bissés

d'enthousiasme. Le nom de Jacques n'a guère disparu des affiches, durant son absence, qui se prolonge jusqu'au milieu de juillet.

Pour leur réouverture, les Bouffes font appel à la *Princesse de Trébizonde*, (Daubray, Mmes Preziosi, Donvé, Paola Marié et Aline Duval) dont la 300e représentation est proche.

Du Théâtre-Français au Cirque la mode est aux matinées : Charles Comte entend, lui aussi, sacrifier au goût du jour et prépare au passage Choiseul toute une série de représentations qui feront défiler les actes, en quelque sorte classiqués de son répertoire : *La Rose de Saint-Flour*, *Le Savetier et le Financier*, *Daphnis, le Mariage aux Lanternes*, etc.

Une étoile s'est détachée du ciel des Bouffes, que le Gymnase et les Variétés se sont disputés ; la victoire est restée à M. Bertrand et l'entrée de Mme Judic au boulevard Montmartre semble un nouveau gage d'alliance avec la muse de Jacques.

C'est ainsi que *la Belle Hélène* reparaît le 30 septembre. On y retrouve Dupuis, le Pâris inimitable, adroit et souple comme au premier soir. De la création encore MM. Guyon (Achille) et Hamburger (Ajax), auxquels se sont joints MM. Baron, Léonce, Germain, Mmes Angèle, Stella, et Camille, l'ex Fanfan-Benoiton.

La Boîte au Lait. — Le Docteur Ox. — La Foire Saint-Laurent.

Comme bien on pense, Offenbach n'avait pas perdu son temps à bord du navire qui le ramenait en France ; du *Monde* sont datées les premières pages de la pièce promise aux Bouffes, c'est en plein Océan qu'il a écrit les couplets d'entrée de Mme Théo.

L'ouvrage commencé dans ces conditions peu banales est de MM. Grangé et Noriac ; c'est une nouvelle version de *la Boîte au Lait*, qui avait vu autrefois les débuts de Lise Tautin aux Variétés. Le vaudeville est devenu opéra-bouffe, le Caveau s'efface devant Jacques.

Durant les répétitions, le maëstro trouve encore moyen d'écrire un petit acte dont le poème lui a été donné par MM. Philippe Gille et Noriac. Le but de *Pierrette et Jacquot* (13 octobre) est de révéler au public deux jeunes filles découvertes par Offenbach, Mlles Cécile et Esther Grégoire, engagées au nom de son gendre durant une halte faite à Strasbourg.

La Boîte au Lait (3 novembre). — Si le public subit le charme invincible des mélodies de Jacques, le compositeur est aidé dans

cette bataille par Mme Théo qui n'a jamais dit avec plus de grâce coquette, ne s'est jamais montrée plus exquise que sous le chapeau cabriolet avec ses manches à gigot, sa collerette, son tablier de soie puce, tout l'attirail compliqué des grisettes de 1820.

Le second acte nous la montre, fleuret en main, partageant, avec Daubray, le succès de la leçon d'escrime.

Autres interprètes : Mmes Paola Marié, Luigini, Blanche Miroir ; MM. Fugère, Colombey, Scipion, Homerville.

Durant ce même mois de Novembre, la vogue prodigieuse de *Paul et Virginie*, le retour de Capoul et les débuts de Mlle Cécile Ritter font croire à l'existence enfin durable du Théâtre Lyrique fondé à la Gaîté par M. Vizentini.

Décembre se passe, les premiers jours de 1877 s'écoulent sans que nous trouvions rien à glaner sur Offenbach, en dehors de la liste des ouvrages en répétitions, de l'énumération des opéras-bouffes projetés, des voyages probables.

22 Janvier. — Première représentation de *Dora* au Vaudeville. Dans la comédie de Victorien Sardou, Mme Alexis, Mmes Bartet, Pierson et Montaland qu'on ne prévoyait pas devoir être réunies un jour à la Comédie française.

Le *Tour du Monde* avait mis le comble à la

renommée de Jules Verne et la pensée vint à Arnold Mortier et à Philippe Gille de transporter à la scène, eux aussi, un de ses romans célèbres. Ce n'est pas d'un drame qu'il s'agissait cette fois, mais bien d'une opérette scientifique ; leur choix s'arrêta sur le *Docteur Ox* et à Offenbach fut confiée la mission de mettre en musique la découverte de l'oxygène.

Jamais les Variétés n'avaient contemplé pareil déploiement de décors, pareil luxe de costumes : l'intérieur de la maison Van Tricasse, ses cuivres, sa grande horloge ; l'usine à gaz, la place hollandaise, la Kermesse, la Tour et ses deux étages, enfin la ville se perdant au loin dans une perspective de canaux, de ponts, de toits — bonnets aux coiffes d'or, aux grandes épingles scintillantes, costumes bariolés des Bohémiens, et la pittoresque entrée de Mme Judic ressuscitant, sous l'ondoiement de sa chevelure, la Salomé d'Henri Regnault.

Les trois actes du *Docteur Ox* avaient été écrits pour la nouvelle étoile des Variétés: Tzigane, Hollandaise ou travesti, elle conduisait divinement pièce et partition, mais quelque talent qu'elle y déployât, ce rôle unique, laissant dans l'ombre Dupuis, Pradeau, Léonce, Baron, Cooper, Dailly, Mme Duval et Angèle, jetait sur l'ouvrage entier comme une monotonie, qu'accentuait

encore la persistance des rythmes bohémiens imposés au maëstro par son sujet. La perle de la partition reste la sérénade, chantée par Dupuis, d'un tour adorable et si délicatement accompagnée.

Déjà Offenbach a livré à M. Cantin le premier des trois ouvrages qu'il s'est engagé par traité à donner aux Folies-Dramatiques : *la Foire Saint-Laurent*, de MM. Hector Crémieux, et Saint-Albin. Les pages applaudies de ces trois actes créés par Mlle Van Ghell, endiablée sous le travesti de Bobèche, Mlles Coralie Geoffroy et Juliette Girard furent l'ensemble chanté sur les toits de Ramponneau et le duettino des gardes françaises.

Nous n'avons maintenant à enregistrer, jusqu'à la clôture, qu'une série de reprises : aux Bouffes, par *la Jolie Parfumeuse* (Mme Théo), *la Périchole*, aux Variétés (9 mars), par Mme Judic et M. Dupuis. Réapparition de *la Belle Hélène*, le 31 mars, le soir où *le Voyage dans la Lune* émigre au Châtelet, conduit encore par Mlle Zulma Bouffar et Christian.

En avril, M. Comte se voit enlever *Bagatelle* par M. Bertrand, qui rend à l'acte de Jacques ses deux créatrices, Mmes Judic et Grivot ; un sort semblable menace *l'Archiduc*, quand le directeur demande à Mme Théo de déjouer les plans

de son rival : elle a chanté le rôle de Marietta à Bruxelles, à Pétersbourg, à Londres ; qu'elle ajoute Paris à la liste de ces capitales ! Et voilà comment, le 18 mai, la divette sut à la fois remporter un nouveau succès et conserver aux Bouffes une de leurs opérettes les plus charmantes.

Maître Peronilla

REPRISES

d'*Orphée* et de la *Grande-Duchesse*. *Madame Favart*

Les jours d'ingratitude vont commencer : jaloux d'ajouter une nouvelle variante à l'éternelle histoire d'Aristide, les directeurs se lassent de tant de victoires remportées sous le drapeau de Jacques, de tant de moissons dorées récoltées grâce à lui, et le public, dans son inconscience coutumière, s'inclinera avec eux devant de nouveaux dieux.

Madame l'Archiduc rouvre les Bouffes (31 août), puis, après elle, des mois se passeront sans qu'Offenbach reparaisse au passage Choi-

seul. *La Boulangère* émigre aux Menus-Plaisirs (1er octobre), tandis que les Variétés se précipitent dans les bras du vaudeville.

Parcourez les colonnes Morris du 1er janvier 1878 : le nom du maëstro n'y est nulle part. Il ne faut rien moins que le naufrage du Théâtre-Lyrique pour le rappeler à la Gaîté ; M. Vizentini, devant l'échec suprême de *Gilles de Bretagne*, songe à remonter *Orphée*, et le 15 janvier, pour revoir l'Olympe, on se dispute, selon les paroles du monsieur de l'orchestre, jusqu'aux places... du paradis.

Distribution nouvelle à l'exception de Mme Peschard et de M. Christian. M. Habay porte la houlette d'Aristée et M. Grivot, infatigable, cumule les rôles de John Styx et de Mercure. A Mlle Piccolo, les ailes de Cupidon ; Mlles Claudia, Fanny Robert et Sabine Jamet personnifient Junon, Vénus et Amphitrite.

Quand M. Vizentini se voit forcé de renoncer à la lutte (11 février), les artistes, réunis en société, continuent les représentations d'*Orphée*, mais la tentative est de courte durée et la Gaîté ferme ses portes jusqu'au mois de mars.

Dans l'intervalle, les Variétés ont rompu définitivement avec Jacques qui, fidèle à l'opéra-bouffe, a refusé d'écrire la musique de *Niniche*.

Le 13 mars seulement, il reprend doublement possession des Bouffes, le mystérieux M. X... et l'auteur de la partition de *Maître Péronilla,* étant une même personne.

« Le compositeur, en se faisant nommer seul, a généralement assumé la responsabilité d'une tâche à laquelle se dérobaient ses collaborateurs bien avisés. Le succès décisif de la soirée, celui du second acte, lui revient donc tout entier. M. Offenbach l'a très certainement composé de verve d'un bout à l'autre : ou, s'il l'a écrit, comme on dit, à bâtons rompus, ce qui est possible, ces bâtons-là sont les raies d'une roue qui court à travers l'imbroglio avec une légèreté toute spirituelle. » (*Figaro* du 14 mars.)

Et, de fait, il était ravissant cet acte tout entier, depuis les couplets chantés au lever du rideau par Mlle Fanny Robert et les petits pages, jusqu'à la dernière note du finale, en passant par la valse si jolie, et surtout cette *Malaguêna* exquise, que Mme Peschard caressait ou enlevait tour à tour.

Autre succès de chanteuse pour Mlle Paola Marié, et aussi pour Mme Girard. Moins heureuse, Mlle Humberta qui débutait dans *Maître Péronilla.*

Quant à la note gaie, les valeureux champions

chargés de sa défense étaient MM. Daubray et Jolly.

L'exposition est inaugurée le 1er mai. En jetant un regard vers le passé, Jacques revoit tous ces théâtres où son nom brille, il entend l'écho de ses partitions triomphantes, des bravos qui le saluent à l'Opéra-Comique et aux Bouffes, aux Variétés et au Palais-Royal, aux Menus-Plaisirs, durant cette resplendissante année 1867 ; et maintenant l'indifférence semble planer sur lui. Le jour où la clôture annuelle chasse *Péronilla* des Bouffes, son nom disparaît des théâtres parisiens.

A la Comédie-Française, débuts de M. Volny : l'Odéon n'a garde d'abandonner *les Danicheff*. Le Vaudeville tient avec *les Bourgeois de Pont-Arcy*, un pendant au succès de *Diva*. A l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin, *les Deux Orphelines* et *le Tour du Monde*.

Tricoche et Cacolet, au Palais-Royal, *le Chat botté*, de MM. Tréfeu et Blum, à la Gaité. *Les Cloches de Corneville* et *le Petit Duc* occupent les Folies-Dramatiques et la Renaissance. Les Bouffes eux-mêmes, enfin, vont entrebâiller leurs portes en plein été pour donner asile à *la Reine Indigo*.

Mais voici qu'*Orphée aux Enfers* flamboie

de nouveau en lettres gigantesques sur la façade de la Gaîté. M. Weinschenck, devinant la fascination invincible qui attirera, à ce seul nom, la foule des étrangers, a remonté l'opéra-féerie avec tout le luxe désirable.

Un côté piquant dans l'interprétation de cette reprise : pour représenter le souverain des dieux, le directeur a engagé M. Hervé.

Aristée retrouve son premier créateur, M. Léonce : les Variétés sont prêtées à M. Grivot, sans lequel on ne saurait s'imaginer Mercure, et Mr Germain (John Styx). C'est encore Mme Peschard qui soulève la salle avec l'*Evohé* ; et, composant la cour de Jupin : Mmes Berthe Legrand, Angèle, Laget, Baudu, H. Barretti ; sous le casque de Minerve, Mlle Marguerite Barretti, souvent applaudie depuis à l'Odéon et à la Porte-Saint-Martin.

A leur tour, les Bouffes reviennent à Offenbach ; c'est la *Grande-Duchesse* qui signe le traité de paix (5 octobre). Toutes les démarches faites auprès de Mlle Schneider pour la décider à reprendre la couronne de Gérolstein ayant été vaines, c'est à Mlle Paola Marié qu'échoit sa redoutable succession.

Mlle Luce, MM. Emmanuel, Daubray et Jolly ont à se défendre contre le souvenir toujours présent de Mlle Garrait, de Dupuis, de Couder,

de Grenier, et bien que, dans cette lutte, l'avantage reste maintes fois au passé, la *Grande-Duchesse* paraît après dix années d'absence, aussi jeune, aussi provoquante qu'à son premier sourire.

La réaction s'est accentuée en faveur de Jacques ; nous allons, en moins de trois semaines, le voir coup sur coup dans trois théâtres différents. A la Gaîté d'abord.

Au temps où le maëstro tenait le sceptre de ce théâtre, M. Ludovic Halévy lui avait proposé de traiter les *Brigands* suivant le même procédé d'agrandissement employé pour *Orphée*.

L'idée ne séduisit-elle pas Offenbach, ou bien sa retraite empêcha-t-elle seule l'exécution de ce projet, la chose importe peu. Mais M. Weinschenck, une fois au pouvoir, songea, lui aussi, aux *Brigands*.

Jacques se laissa convaincre, et le 25 décembre, Falsacappa et sa bande narguaient les carabiniers du haut des immenses praticables de la Gaîté. Léonce est venu des Variétés rendre au caissier légendaire sa physionomie épique ; le chef des brigands et son lieutenant Pietro sont représentés par Christian et Grivot. La saltarelle de Fragoletto est bissée à Mme Grivot, et on a, pour Mme Peschard, ajouté au rôle

de Fiorella la Malaguêna de *Maître Péronilla.*

Un ballet intercalé au dernier tableau, le retour du duc de Mantoue, reproduit, dans les limites permises, la fameuse *Entrée de Charles-Quint* à *Anvers* du peintre Mackart.

Mais la partition elle-même souffre de tant de hors-d'œuvres, parmi lesquels l'action se noie, et la seconde édition des *Brigands* ne tient que peu de temps l'affiche.

Trois jours plus tard, M. Cantin, qui semble avoir signé un pacte avec la victoire, remporte aux Folies-Dramatiques un nouveau succès. *Madame Favart* est le second opéra-comique de la série promise par Jacques ; paroles de MM. Chivot et Duru.

Les pires adversaires, eux-mêmes, sont obligés d'en convenir : c'est une brillante revanche des demi-succès des derniers temps. Cette allure enjouée, rapide, toutes ces pages piquées de la tarentule du rythme, et aussi cette note gracieuse, cette émotion furtive, voilà de l'Offenbach vrai, irrésistible autant qu'inimitable.

M. Léon Kerst qui, dans son feuilleton de la *Presse*, écrivait quelques mois auparavant : « Offenbach n'est plus prophète et Offenbach n'a jamais eu plus de talent qu'aujourd'hui », n'a pas à se déjuger.

« Des couplets et encore des couplets asssaisonnés de l'inépuisable verve que l'auteur de tant d'opérettes prodigue sans calculer, certain qu'il est de ne jamais se trouver à sec ».

Les ovations ont été en croissant jusqu'à la fin et, malgré l'heure avancée, on a trissé la *Tyrolienne*, chantée par Mlle Juliette Girard et M. Max Simon.

Citons encore, parmi les héros de la soirée, outre M. Luco et M. Lepers, M. Maugé, que le rôle de Pont-Sablé mettait au premier rang des comiques les plus fins.

Suivons Jacques à présent, à l'avant-scène des Bouffes où il surveille les répétitions de la *Marocaine*, trois actes de M. Paul Ferrier — et de M. Ludovic Halévy, qui restera dans la coulisse.

Dès le 4 janvier 1879 on a fait relâche et le 13, seulement, a lieu la première.

On avait cru à un succès, on était plein de confiance et, dès le milieu de la représentation, toutes les illusions s'envolaient à tire-d'aile. Si la renommée du musicien restait intacte dans cette malheureuse soirée, la partition, écrite dans un style de demi-caractère et avec une remarquable préoccupation de la couleur, n'en était pas moins entraînée dans le naufrage de la pièce.

Interprètes : Mmes Paola Marié, Mary-Albert et Hermann; MM. Jolly, Milher et Jeannin.

Dès le 25, la *Grande-Duchesse* prend la place de la *Marocaine* et Jacques continue à régner à la fois sur la Gaîté, les Bouffes et les Folies-Dramatiques.

Changement de direction aux Bouffes, que M. Comte cède à M. Cantin dans les premiers jours de juin ; Offenbach ne reparaîtra plus de son vivant dans le théâtre qu'il a fondé.

La Fille du Tambour-Major

Au mois de novembre, les Folies-Dramatiques reprennent *Madame Favart* qui vient de triompher encore à Bruxelles et à Londres. On la joue tant que durent les études de la *Fille du Tambour-Major*, un opéra-comique, célèbre déjà avant la première.

Ce sera la *centième partition* de Jacques, le centième ouvrage écrit par lui en vingt-cinq années, sans compter les romances, les couplets et les rondeaux semés à tous les vents, improvisés au courant de la plume.

La première est retardée de quelques jours par la température sibérienne qui étend sur

Paris un manteau de glace ; la Seine est gelée, les boulevards sont enfouis sous la neige et les théâtres, bloqués pour la plupart, ferment leurs portes faute de spectateurs. C'est ainsi que le mot *Relâche* figure à la fois sur les affiches de l'Opéra-Populaire, du Châtelet, des Nations, des Nouveautés, des Arts (Menus-Plaisirs) et des Folies-Dramatiques où Jacques profite de ce repos imprévu pour multiplier les répétitions et les coupures.

Quand le rideau tombe, le 13 décembre, sur l'entrée des Français dans Milan, Offenbach a reconquis à jamais la place qu'on lui discutait hier encore ; la victoire est complète, les journaux vont l'enregistrer à l'envi. Partisans ou adversaires de l'opéra-bouffe, tous les critiques s'unissent pour chanter les louanges de Mademoiselle Mont-Thabor.

Dans le *Gil-Blas*, M. Magnus, qu'on ne pouvait accuser d'excessive indulgence pour la musique légère, se confesse avec la meilleure grâce :

« Offenbach est toujours lui-même ; il a une espèce de cliché qui lui est spécial, des rythmes qui lui sont propres, que d'autres, en cherchant à l'imiter, n'ont pas réussi à faire, et qui deviennent plats et horriblement communs s'ils ne sont pas

traités avec l'élégance, la finesse et l'esprit qui caractérisent la musique d'Offenbach. »

Dans la même note est conçue la critique de M. Auguste Vitu :

« Je ne puis juger, au courant de la plume, les vingt-cinq morceaux dont se compose la partition de M. Jacques Offenbach. Je suppléerai à cette étude par une impression d'ensemble. La musique de la *Fille du Tambour-Major* possède, à mon avis, une qualité qui, pour moi, la classe dès la première audition. C'est de la musique nette, claire, écrite par une plume qui sait ce qu'elle veut et ce qu'elle peut. Je compare M. Offenbach à un causeur étincelant dont la conversation variée s'alimente de toutes les connaissances et de tous les styles, et qui vous tient sous le charme sans souci des censeurs moroses qui ne lui reprochent que de plaire. »

La *Fille du Tambour-Major* avait, dès son premier soir, cette rare fortune de séduire les délicats et de forcer la popularité : chacun trouvait son compte dans une partition où les refrains étincelants savaient coudoyer les phrases enveloppantes.

C'est devant une salle toujours comble que la centième représentation avait lieu le 7 mars,

avec les créateurs demeurés solides au poste.

La soirée du lendemain était offerte à la garnison de Paris. Encore assourdis par les bravos des troupiers applaudissant les hauts faits de leurs anciens, les artistes des Folies-Dramatiques se rendaient à l'Hôtel Continental, où les attendaient bal et souper, présidés par Jacques et ses collaborateurs.

Au nombre des invités, Mmes Léonide Leblanc, Manvoy, Bade, Berthe Legrand, Becker, Humberta, Clay, Rivero, Rose Thé, Ghinassi, Humann, Lavigne.

Quelques lignes volées à l'*Evénement*, dans lequel M. Louis Besson fait, par le menu, le récit de la fête :

« Onzième vis-à-vis avec maître Offenbach lui-même, qui entend jouer par l'orchestre un quadrille de sa façon, qui devine que c'est lui qui a écrit cette musique, mais qui offre une grosse récompense à qui lui dira d'où sortent ces mélodies enfiévrées. »

Au souper, les toasts se croisent et bientôt le Ciel semble prendre à tâche d'exaucer les vœux formés pour la prospérité de la centième partition. Partout on monte *la Fille du Tambour-major*, il est question d'elle pour le moins autant que de la fugue de madame Sarah-Bernhardt

qui vient de brûler la politesse à la Comédie-Française.

Vienne fête l'œuvre nouvelle avec la même ardeur qu'autrefois *la Grande Duchesse* ou la *Périchole* ; puis c'est Bruxelles qui réclame la présence de Jacques aux Galeries Saint-Hubert où M. Carion a royalement monté les trois actes. Le maître y conduit la 59e représentation au milieu d'une pluie de fleurs; la salle est transformée en parterre ; sur la scène le rideau d'Arlequin disparaît sous les roses ; les couronnes assaillent le compositeur et son interprète, madame Lucy Abel. Rien ne manque au triomphe d'Offenbach, pas même la sérénade organisée sous ses fenêtres.

Il revient à Paris pour assister à une reprise de la *Vie parisienne*, aux Variétés, qui tremblent de laisser échapper la légendaire opérette. Gondremark et Gabrielle, Dupuis et Mme Grivot.

Aussitôt la clôture, les indiscrétions affluent dans les courriers du théâtre et jamais le nom de Jacques n'y a été mêlé plus souvent. Hier, on lisait son retour à la Renaissance où les répétitions de *Belle Lurette* vont commencer ; aujourd'hui on nous apprend qu'il doit écrire la musique du *Cabaret des Lilas*, un acte de MM. Blum et Toché dans lequel madame Théo débutera aux Variétés ; demain nous saurons que

la lecture des *Contes d'Hoffmann* va avoir lieu à l'Opéra-Comique.

Certaines de pouvoir braver la chaleur, les Folies-Dramatiques devancent (14 Août) toutes les réouvertures : 196e représentation de *La Fille du Tambour-Major*.

A la fin de septembre seulement, M. Blandin, forcé par des traités antérieurs et craignant d'autre part d'user un ouvrage qu'il compte reprendre, fait annoncer les dernières. Déjà chez M. Carvalho et chez M. Koning les études sont commencées et le Maître va s'occuper des Variétés, quand le matin du 5 Octobre, la nouvelle foudroyante de sa mort s'abat sur les boulevards, traverse Paris en moins d'une heure.

CHAPITRE V.

LES VENDREDIS D'OFFENBACH

Du jour où Jacques se fut installé rue Laffitte, les réunions intimes inaugurées au passage Saulnier ne tardèrent pas à se transformer. Plus l'étoile du musicien montait à l'horizon, plus nombreux se faisait le cercle des noms groupés autour de lui, et bientôt ce fut obtenir un véritable brevet de parisianisme qu'être invité aux vendredis du Maître.

Huit jours après l'apparition de *Croquefer*, Offenbach donne une première grande fête (20 février). La fin du monde étant, d'après toutes les prédictions, définitivement fixée au 13 juin 1857, le directeur des Bouffes veut que ses amis emportent de leur passage sur terre un joyeux souvenir de plus.

Si multipliées que soient les invitations il est

impossible de satisfaire à toutes les demandes et les journaux, en publiant le lendemain le programme des réjouissances, augmentent encore les regrets des refusés.

Un grand intermède musical et littéraire est venu faire diversion aux danses. On y a entendu la *polka des Mirlitons* offerte à ses invités par Jacques Offenbach et ses camarades, les petits Jules Duprato, Léon Battu, Léo Delibes, Jonas, Ludovic Halévy, Dufrène, Charles Narrey, Albert Cavé.

La partie réservée à la littérature et aux Beaux-Arts comprend des fables récitées par Adrien Decourcelle, puis *les 132 couplaies de celles d'Egypte*, complainte fantaisiste et attristante du jeune Edmond About. Vu l'incapacité musicale de l'auteur, cette œuvre inédite doit être récitée par le jeune Hector Crémieux, qui saura racheter la fausseté des sons par la pureté des intentions.

Enfin, dans les exercices de force et d'agilité, figure la lutte de Jacques Offenbach contre les difficultés de la prononciation française.

Tel fut l'enthousiasme soulevé par cette soirée qu'une autre fête non moins extraordinaire fut donnée dès le mois suivant.

Après un bal costumé dans lequel brillèrent entre tous Bizet et Nadar en bébés, Hector Cré-

mieux en pierrot panaché de garde-française, Léo Delibes en pioupiou, Gevaërt en Peau-Rouge, de Villemessant sous un costume de *la Closerie des Genêts*, après qu'on eut acclamé Gustave Doré faisant son entrée sur les mains, les invités s'assirent silencieux pour assister à la représentation de *l'Enfant Trouvé* ou *la prise de Castelnaudary*, drame lyrique en cinq actes, dont les décors étaient, au dire du programme, signés de Cambon, Doré, Nadar et Marchal.

Distribution exceptionnelle pour laquelle Offenbach a mis à contribution collaborateurs et intimes : About, Crémieux, Duprato, Halévy, Delibes, Bizet, Gevaërt, etc.

Les accents dramatiques que Jacques arrache au mirliton dans la scène du *Miserere* sont salués par des trépignements frénétiques. L'émotion causée par cette représentation incomparable n'est pas encore calmée que déjà, sous la direction de M. Carjat, on attaque la *Symphonie de la Basse-Cour*. Tout le succès est pour M. Delibes qui arrache des larmes aux plus sceptiques, dans la rentrée du petit chien *qu'on lui a marché sur la patte*.

Désormais l'élan est donné, et chaque vendredi ramène rue Laffitte MM. Crémieux, Albéric Second, Tréfeu, Noriac, de Pène, Dollingen, Silas, Bischoffsheim, Briguiboule, Caraby, Na-

dar, L'Epine, Duponchel, Masson, Stop, de Najac, Bertall, du Locle, Thiboust, Labiche, Marc Michel, Duprato, Ed. Fournier, Delibes, Decourcelle, Edouard Martin, Doré, Jonas. Delacour, etc.

Quelquefois un programme énumère à l'avance les distractions variées qui attendent les amis de Jacques ; parmi ceux qu'on a conservés, figure l'annonce de *la Compagnie d'assurances mutuelles contre l'ennui,* rédigée par M. L'Epine ; tous les membres du comité de surveillance y sont décorés, suivant leur mérite, de l'ordre du hanneton.

Un simple détail donnera une idée de l'importance exceptionnelle de cette fête : M. Gille y est chargé du bureau des cannes, MM. Delibes, Jonas, Renaud de Vilbac, figurent modestement dans les rangs de l'orchestre.

Les vendredis de Jacques étaient devenus une véritable institution : à l'exception de ses filles, qui ne paraissaient à ces réunions qu'à partir du jour où elles avaient atteint leur seizième année, il aimait à y voir tous les siens.

Madame Offenbach faisait, avec une bonne grâce charmante, les honneurs de ces salons si attrayants, où chacun était à l'aise, où chacun se connaissait. Une seule femme appartenant au

monde artistique y était admise régulièrement ; c'était Mlle Emma Fleury, depuis Mme Franceschi.

L'encombrement fut tel, à certains soirs de bal costumé, que les petites tables du souper cherchaient asile jusque sur le palier. Que de bruit, que d'éclats de rire, au milieu desquels on voyait souvent le musicien travailler, indifférent en apparence au tourbillon qui l'enlaçait, sourd à tous les babillages, ne sortant de son calme que si quelqu'un s'était permis de fredonner.

La colère était de courte durée, et la plume galopait de nouveau tandis que le tapage reprenait plus vigoureux encore.

Combien de souvenirs toujours vivants dans la mémoire des fidèles des vendredis : les tours de cartes de Gustave Doré, ses essais de prestidigitation manquant l'un après l'autre avec une régularité qui l'irritait ; la farandole monstre organisée certain soir et que suivit, dans ses plus capricieux détours, le piano tenu par Gaston Mitchell. Et rayonnante parmi les innombrables surprises qui signalaient ces soirées, la représentation de *Faust*, donnée dans les dernières années. Quel théâtre oserait aujourd'hui rêver semblable distribution !

A l'orchestre, M. Victorin Joncières, jouant à la fois du piano et du cornet à piston ; M. Albert Wolff s'est incarné dans Marguerite ; Faust

emprunte les traits de M. Detaille. A M. Berne-Bellecour les allures farouches de Méphistophélès ; M. Gaston Mitchell chante l'amour de Siébel. Le ballet de la Kermesse, lui-même, n'est pas oublié.

Ce n'était pas le vendredi seulement que s'ouvraient les portes de la rue Laffitte ; après chaque *première* du Maître, les intimes — ceux qu'on appelait *le Souper de Jacques* — retrouvaient chez lui même hospitalité aimable et franche. Et le nombre était grand des amis qui assistaient à ces solennités, car Offenbach, que sa partition fût aux Variétés, aux Bouffes, à l'Opéra-Comique, achetait quinze cents ou mille francs de billets pour le moins. Toujours il finissait par céder aux prières de ceux-là qui réclamaient un coin, et bientôt rien ne restait de la liasse de coupons qu'il avait devant lui tout à l'heure.

Ce n'est pas à Paris seulement que Jacques aimait à s'entourer de ses fidèles. L'été venu, Etretat en abritait plus d'un et les réunions de la villa Orphée ne le cédaient en rien aux soirées de l'hiver.

Là fut célébré le mariage de Mlle Berthe Offenbach avec M. Charles Comte : quatre-vingt-seize Parisiens avaient répondu à l'appel du compositeur, pour lesquels on réquisitionna

tous les logis vacants d'Etretat. Trois jours durant, un convoi de vivres part de la villa Orphée dès l'aube, portant café, lait, chocolat aux invités que le déjeuner et le dîner réunissent ensuite autour d'une table en fer à cheval traversant quatre pièces.

A Etretat encore, il fête le vingt-cinquième anniversaire de son mariage, le 14 août 1879. MM. Albert Millaud, Prevel, Arnold Mortier, Angel de Miranda en pierrot, Henry Heugel, Stop en polichinelle, Robert Mitchell en mendiant, tant d'autres avec eux entouraient M. et Mme Offenbach portant les costumes de mariés de village. La fête n'eût pas été complète sans mirlitons ; aussi Jacques avait écrit pour son instrument de prédilection une marche qu'accueillirent des transports d'enthousiasme.

Parfois aussi, une représentation dramatique venait avec sa verve folle, tout l'imprévu de sa fantaisie, ajouter encore à la gaîté de la villa Orphée. Une des dernières fut donnée au mois d'août 1872 : les *Bons conseils, moralité en 3 tableaux, à couronner par l'Académie*, jouée en l'honneur de la présence du Président de la République à Trouville.

MM. Adrien Decourcelle, Albert Wolff, Mario Uchard, Berne-Bellecour, Charles Comte, Merle en furent les créateurs en compagnie

d'Offenbach ; pour représenter le beau sexe on avait fait appel à MM. Toché, Pierre Decourcelle, et Mario Uchard fils.

Le grand succès du dernier acte fut pour les tours d'adresse exécutés par les frères Boleslas, des gymnastes merveilleux dans lesquels certains spectateurs crurent encore reconnaître MM. Toché et Berne-Bellecour.

Si Jacques prenait si grand souci de distraire ses amis, il n'oubliait pas non plus ses interprètes et nul ne fut plus que lui strict observateur des soupers de centième. Parmi les plus célèbres ont cite encore ceux de la *Belle-Hélène*, *de Trébizonde* et surtout ceux d'*Orphée* (première manière).

Les déjeuners de Jacques

Jamais Offenbach ne déjeunait chez lui ; après avoir travaillé sans relâche, de sept à à onze heures, il donnait audience à son coiffeur, jetait un dernier coup d'œil au miroir, puis pimpant, soudain rajeuni de vingt années, il gagnait le boulevard pendant que Madame

Offenbach et ses enfants, réunis sur le balcon, suivaient le père des yeux et lui envoyaient un dernier au revoir.

Voulait-on rencontrer le maëstro, lui parler affaires, proposer une collaboration, c'est au restaurant qu'on était certain de le rencontrer dès le premier coup de midi.

Durant toute la première période de sa vie, il fut un assidu de chez Peters. Au Passage des Princes, il compta parmi les brillants convives de la table du *Figaro*, réservée à M. de Villemessant, à ses collaborateurs et à ses familiers. MM. Albert Wolff, Magnard, Aurélien Scholl, Trèfeu, Jouvin, Bourdin, Crémieux, Dollingen, J. Vallès, de Saint-Albin, Th. de Grave, Prevel, Adrien Marx s'y réunissaient d'ordinaire. On y rencontrait aussi Léo Lespès (Timothée Trimm) déjeunant souvent d'un petit salé de 30 centimes, arrosé d'un Château-Yquem coté 25 francs.

Une seule fois, on eut à constater l'absence de Jacques. Peters venait d'introduire dans sa maison un ours apprivoisé, savant à rendre des points à Munito. Affecteux et gourmet, l'animal fit le tour de la société, quêtant les morceaux de sucre.

Dès le lendemain, Offenbach manquait à l'appel ; démarches et prières ne purent avoir

raison de sa terreur. Heureusement pour Peters, la Providence mit un beau matin sur la route de l'ours un garçon dont le visage lui déplut ; grognements, bousculade, apostrophe au milieu de la face, il n'en fallut pas d'avantage pour décider la mort de la pauvre bête, et le compositeur reparut triomphant au repas dont la victime fit les frais.

Plus tard, c'est au café Riche que le Maître déjeune, et toujours avec la même régularité ; la table ronde, faisant face à la porte, lui est réservée chaque matin.

Le menu ne variait guère : mangeur distrait, n'aimant ni ne détestant aucun plat, excepté en voyage, où il déclarait délicieux les mets les plus détestables, Jacques commandait un œuf à la coque, auquel succédait une cotelette. Le cigare allumé dès la troisième bouchée, il causait, ayant l'oreille à chacun, répondant à toutes les questions. Toujours auprès de lui Etienne Tréfeu, son ami et son collaborateur.

A eux se joignaient un jour Villemessant et Aurélien Scholl, une autre fois, Hector Crémieux et Philippe Gille ; puis MM. Bischoffsheim de Saint-Albin, Capoul, Angel de Miranda, Saucède, Aubryet, Sohège, René Lordereau.

Troisième période : déjeuner chez Bignon où le suivirent ses fidèles du café Riche, augmen-

tés des jeunes collaborateurs, de MM. Albert Millaud, Toché. Le repas de Jacques se terminait invariablement par une tasse de café au lait, dans laquelle il trempait une galette, achetée à son intention, chez le pâtissier installé vis-à-vis du restaurant.

Si aucune répétition ne l'appelait à l'Opéra-Comique, aux Bouffes, aux Variétés, Offenbach, son déjeuner terminé, montait en voiture pour rentrer chez lui. De mémoire de boulevardier, on ne le vit à pied, à moins de se poster à l'entrée du théâtre ou sur les marches de la gare Saint-Lazare.

Etendu dans son fauteuil américain, il reprenait le travail commencé le matin, jetait fiévreusement sur le papier, tout en sifflottant, ces notes serrées, fines, semblables à des égratignures, ne se servant du piano que pour juger de l'effet de certains accompagnements.

De 5 à 7 sept heures, la sieste. C'étaient souvent les seuls instants de repos qu'il pût prendre dans cette vie tourmentée, ouverte à l'imprévu, une rêverie plutôt qu'un sommeil, durant laquelle il aimait à entendre encore le murmure des conversations, ne permettant pas que Madame Offenbach fît interdire la porte à un seul visiteur. C'était là une prière qu'il lui avait adressée dès les premiers temps de leur ma-

riage : recevoir, pour lui, quiconque se présenterait durant son travail ou ses voyages.

Au sortir du dîner, un flânerie à travers les théâtres où on le jouait, puis il regagnait la rue Laffitte. Madame Offenbach et ses enfants élevés par elle dans l'adoration du père, l'entouraient, puis les intimes venaient et Jacques de reprendre sa plume, indifférent aux rires, insouciant du bruit.

Du jour de son arrivée à Paris jusqu'à son heure dernière, Offenbach ne connut pas le repos : cloué sur son lit par la goutte, au plus fort de ses souffrances, il écrivait encore. Ainsi fut composée la *Fille du Tambour-Major*, ainsi naquirent les *Contes d'Hoffmann*.

Si impatient qu'il parût des observations, si conscient qu'il fût de lui-même, Jacques se rendait toujours aux conseils de sa femme. Ne livrant pas une page qu'il ne lui eût fait entendre d'abord, il se révoltait quand, en quelques rares circonstances, elle la déclarait indigne de lui ; mais, dès le lendemain, une nouvelle version était écrite et soumise à Madame Offenbach.

Ayant toujours plusieurs ouvrages sur le chantier, il les soignait avec une égale tendresse, proclamait d'ordinaire la dernière partition sa préférée. Il n'eut jamais de faiblesse bien marquée que pour *Fortunio*, jusqu'au

moment où il commença les *Contes d'Hoffmann*.

Le théâtre s'était incarné en Offenbach. A peine parcouru, le scenario qu'on lui apportait s'animait devant ses yeux, l'action se déroulait, il la sentait vivre ; et ce fut sa seule faiblesse de s'emballer plus d'une fois sur une situation, d'accepter, en un moment d'enthousiasme, maint livret dont les défaillances n'ont pu être rachetées par la scène qui l'avait séduit.

Jacques aimait à travailler avec ses librettistes, fixant, de concert avec eux, duos, couplets, ensembles. Sa constante préoccupation était d'éviter la monotonie ; il recherchait la grâce après la gaîté, aimait à voir la tendresse succéder à l'éclat de rire. Et là était si bien la note maîtresse de son talent que jamais la transition, si brusque qu'elle pût être, n'étonna l'auditeur, entraîné par cette musique qui vivait de contrastes.

On a souvent parlé de la sévérité sans égale du maître, vis-à-vis de son œuvre ; on a dit avec quelle impitoyable résolution il tranchait, s'il faisait longueur, le morceau le plus réussi. Parfois même, les sacrifices continuaient au delà de la première : ne tailla-t-il pas sans merci des scènes entières d'*Orphée* jusqu'à la quinzième représentation ! Une partie de la mu-

sique de *Choufleuri* disparut à la septième.

Une facilité sans égale l'encourageait d'ailleurs dans cette rage de destruction et la page jetée au panier était vite remplacée.

A une des répétitions de la *Belle Hélène*, quand la colombe descend du ciel, Dupuis fait remarquer au maître de quelle longueur démesurée paraît la scène et réclame un peu de musique. Jacques va au piano et, tandis que l'oiseau de Vénus recommence à planer sous les frises, il le suit des yeux, improvisant le joli mélodrame qui prit place dans la partition.

Une autre fois, c'est Mlle Pfotzer qui tremble à la pensée du monologue qu'elle doit dire dans la *Chanson de Fortunio*; elle ne fait mystère de ses craintes à personne, et un des auteurs se décide à remplacer par une romance le parlé tant redouté. La jolie poésie « Je l'aime » est vite écrite et remise séance tenante à Jacques qui abandonne la répétition et s'enferme dans le cabinet directorial. Il revient à l'avant-scène un quart d'heure plus tard, tendant à Mlle Pfotzer la mélodie qui reste une des perles du rôle de Valentin.

Une autre anecdote moins connue :

Offenbach est chez Bignon, déjeunant en tête à tête avec M. Albert Millaud, qui apporte le paroles d'un rondeau depuis longtemps

réclamé par le compositeur. Jacques les lit attentivement, les parcourt une seconde fois, puis, craignant de laisser échapper, dans le trajet du boulevard des Capucines, la phrase qui se dessine déjà, il s'empare d'une assiette, y trace à la hâte les cinq lignes réglementaires et, son motif noté sur ces tablettes improvisées, reprend gaîment le repas interrompu.

Deux ou trois versions différentes écrites souvent pour un même morceau, les scènes entières coupées à la minute dernière ou durant les répétitions, les œuvres de jeunesse oubliées à dessein, les croches jetées au hasard de l'inspiration, sur un cahier ou sur une feuille volante, les partitions commencées puis délaissées, forment un amoncellement de manuscrits que Mme Offenbach conservait avec une ferveur jalouse. Au milieu du même trésor, les notes écrites au jour le jour par le père en des carnets sans nombre, la longue correspondance chaque soir échangée avec sa femme, durant les voyages triomphants, les lettres de ses enfants, les souvenirs des premières années tendrement réunis, même les calendriers aux dates soulignées, avec des hiéroglyphes indiquant dans la marge les *premières*, rappelant les victoires par un trait de plume — et domi-

nant le fauteuil dans lequel il aimait à s'étendre, ce fauteuil vénéré à l'égal d'une relique, le portrait de Jacques sourit à ceux dont la même pieuse adoration veille sur sa mémoire, qui l'entoura vivant.

CHAPITRE VI

Les mois de juillet et d'août avaient été pour Jacques un long martyre. La volonté de vivre pouvait seule conserver un reste d'existence à ce pauvre corps décharné, secoué à chaque instant par une toux lamentable.

Plus de promenades sur la terrasse, à travers la forêt. — Drapé dans sa robe de chambre, enveloppé dans la fourrure qui semblait flotter autour d'un squelette, il travaillait avec une ardeur désespérée, cachant à tous l'angoisse qui l'étreignait à la pensée de la mort prochaine, de cette mort qu'il devinait et contre laquelle il se raidissait encore.

« Il n'y a plus rien dans ce corps-là ! » avait dit à un des fidèles du Maître le Dr Lamarre, dont le dévouement et l'amitié ne se démentirent pas un seul jour durant cette lente agonie.

« Mais, écrivait plus tard M. Albert Wolff, nous savions qu'il y avait encore quelque chose que le docteur ne voyait point. Appelez cette chose l'âme, la flamme ou l'ambition de l'artiste, comme vous voudrez ; mais toujours est-il que cette force invincible soutenait le corps abandonné par la force physique, à ce point qu'il fallait le plus souvent porter le pauvre malade de son appartement jusqu'au restaurant quand nous réunissions quelques amis communs à notre table. »

Les Contes d'Hoffmann n'étaient pas achevés et la terreur suprême d'Offenbach était de tomber avant d'avoir pu guider leurs premiers pas ; car ils devaient être le défi jeté à la minute dernière, à tous ceux-là qui avaient douté de lui, le testament du maître à ceux qui l'avaient aimé et admiré.

Madame Tournal, restée près de son père tandis que madame Offenbach accompagnait ses autres enfants à Etretat, MM. Albert Wolff, Henri Meilhac, Halévy installés à Saint-Germain et venant à maintes reprises dans la journée ou le soir causer avec lui, ne soupçonnaient pas les sombres pressentiments dont il était assailli, les pensées funèbres qu'il écartait en travaillant toujours.

A peine les trahissait-il dans quelques phrases échappées à un moment de lassitude, dans des lignes écrites sous les tenailles de la douleur.

On l'avait vu tant souffrir depuis dix années qu'il semblait aux siens que cette fois encore la crise serait passagère. Comment penser que le dernier jour fût si proche, alors qu'on le surprenait dès le matin à sa table de travail, et qu'à tout instant le piano apportait les échos de *Belle Lurette* et des *Contes d'Hoffmann*, alors qu'il arrêtait avec M. Koning la distribution de la première de ces partitions et qu'il réunissait tous ses futurs interprètes de l'Opéra-Comique pour leur faire entendre la seconde ?

Les forces lui reviendraient avec le commencement des répétitions ; on le retrouverait à l'avant-scène plus vivant que jamais. — Et vers le milieu de septembre Jacques avait regagné Paris.

Maître des Folies-Dramatiques, il allait bientôt régner à la fois, sur la Renaissance, les Variétés et l'Opéra-Comique.

Dans le foyer de la salle Favart où on le transportait avec des précautions infinies, il entendait enfin les premiers chants de son œuvre bien-aimée. Et c'était chose poignante de voir un éclair de joie illuminer le regard du mourant le jour où il entendit pour la première fois Mlle Isaac

murmurer la romance de la Tourterelle, le jour où, dans le duo entre Hoffmann et Antonia, la phrase d'amour tant caressée se dressa vivante devant lui.

Dans l'après-midi du 3 octobre, travaillant suivant son habitude au milieu de tous les siens dont l'adoration pour le père semblait grandir encore, il venait de revoir le dernier acte des *Contes*, quand, dans une crise d'étouffement, il porta la main à son cœur et s'évanouit.

Les médecins appelés en hâte sont impuissants contre cette mort que Jacques lui-même voit venir, inexorable, sans merci. — Il l'a dit quand il s'est ranimé, quand ses yeux sont tombés sur tous ces désespérés qui l'entourent : « Je crois que ce sera cette nuit la fin. »

Et dans ces heures d'agonie, la pensée des *Contes d'Hoffmann* le poursuit encore ; c'est en songeant à eux qu'il lève les bras vers le ciel en un geste désespéré, c'est pour eux qu'il se laisse martyriser, supportant tout sans une plainte.

Un prêtre de Saint Louis d'Antin est venu s'asseoir à son chevet et a entendu ses dernières paroles.

A 3 heures 1/2 du matin, Mme Offenbach jette un cri et tombe agenouillée, le visage sur la main de son mari. Jacques est mort. . . . . .

. . . . . .

Les articles biographiques, les critiques, les souvenirs se pressent innombrables, et nulle part les attaques injustes si souvent dirigées contre le Maître, les jalousies, les haines mêmes ne trouvent un écho. C'est une véritable apothéose que le concert unanime de regrets et de louanges, cet hommage suprême venu de tous, amis ou indifférents.

Voici *le Gaulois*, sous la signature de M. Fourcaud, qu'on ne saurait accuser d'une tendresse exagérée pour l'Opéra-Bouffe :

» Le musicien d'*Orphée aux Enfers* était d'une fécondité inépuisable : plus de cent ouvrages ont répandu son nom par toute la terre.

» Il n'est pas un bourg en Europe, pas un hameau dans le Nouveau-Monde où son répertoire n'ait pénétré. Offenbach a le jet mélodique merveilleusement facile, abondant et distingué. A côté de ses inventions plaisantes, de ses caprices de rhythme, de ses bizarreries prosodiques, il rencontre parfois des phrases élégiaques d'une grâce exquise et touchante. Voudrait-il, pris de subites pudeurs, se faire pardonner ses joyeusetés violentes ? Le fait est qu'il y eut toujours en lui un rêveur délicat qui trouvait moyen

de semer des fleurs du sentiment les canevas les plus excentriques.

» Je ne parle pas de la *Chanson de Fortunio* et du *Mariage aux Lanternes*, deux œuvres des plus aimables qui soient. Mais je demande à tout musicien de bonne foi si l'auteur n'a pas prodigué en ses moindres partitions de rares qualités musicales. Un genre était sorti tout armé de sa cervelle, genre qu'il a fécondé seul, dans lequel on n'a pu l'égaler et qui, véritablement, disparaît avec lui. Il se peut que des fruits secs du Conservatoire aient dédaigné ce fertile improvisateur. Qu'importe ce dédain à sa mémoire ? Nul, parmi ceux qui comptent, n'a méconnu sa valeur originale. »

Dans le *Voltaire*, c'est M. Léon Kerst qu'il serait téméraire aussi de taxer de partialité :

» Je me sens d'autant plus à l'aise pour discuter Offenbach, père de l'Opérette, que je suis l'ennemi personnel de l'opérette ; mais je suis loin de confondre Offenbach avec tous les caudataires à qui il a donné naissance.

» Je sais distinguer entre l'opérette, sortie gracieuse, légère, spirituelle et court vêtue du cerveau d'un homme éminent et les bâtardes prétentieuses, sans allure comme sans origina-

lité, émanées, à l'état de dégénérescences, d'esprits pour qui l'imitation est un besoin primordial, une sorte de raison d'être.

» Entre ceux-ci et celui-là, il y a un monde : Offenbach est quelqu'un, ceux-ci ne sont rien, n'étant qu'une conséquence, n'étant que les effets d'une cause. . . . . .

» Ce compositeur qui vola pour ainsi dire pendant trente ans de triomphes en triomphes, ne rêvait qu'une seule chose ; un succès à l'Opéra-Comique.

» Et il meurt au moment où le songe allait devenir une réalité.

» Ce que j'ai entendu des *Contes d'Hoffmann* m'autorise à parler ainsi.

» Mais je veux voir autre chose dans ce *désideratum* d'un grand artiste : c'est que si, à Paris, nous n'étions pas aussi avares de théâtres sérieux, peut-être Offenbach eût-il été autre chose que le père de l'Opérette. N'avait-il pas sûrement et de toute évidence, tout ce qu'il fallait pour être le digne continuateur d'Auber et d'Adam ? »

Laissons la parole à M. Joncières qui consacre dans la *Liberté* un long article au Maître :

» Quelle verve, quel esprit, quelle délicatesse, quel profond sentiment de la scène dans ces

œuvres qui ont obtenu le même succès sur les théâtres du monde entier ! Offenbach a pu écrire de la *petite* musique, mais c'était un *grand* artiste. . . . . .

» D'où vient donc cette sainte horreur de l'opérette que montrent tous ces musiciens impuissants, qui, n'ayant pour tout bagage qu'un ou deux mauvais opéras-comiques en un acte, affectent de mépriser la musique d'Offenbach ? N'est-ce pas l'envie qui perce sous leur dédain? »

M. Albert Wolff, dont l'amitié pour Jacques remontait aux années d'enfance, qui l'avait suivi du premier essai à la dernière victoire, témoin des luttes sans repos, des chagrins comme des joies, donnait au *Figaro* du 5 Octobre une chronique toute vibrante à travers laquelle revivait le grand mort :

» ..... L'excessive tendresse que le musicien avait pour son propre talent et qu'on lui a si souvent reprochée, le tint debout dans la tourmente. La nature a décidément bien arrangé toutes choses, puisqu'elle a donné à ceux qui vivent de la gloire d'artiste, la confiance en leur étoile. L'homme qui ne s'attelle pas à la besogne avec la conviction de réussir mieux que les autres, perd le meilleur de son talent dans le doute de soi-même. Jamais Offenbach n'eût écrit cent

partitions et même cent-deux en comptant les deux inédites, s'il avait perdu son temps à se discuter. Le Destin lui avait donné pour compagne une muse aimable qui, au lieu de faire des scènes à l'artiste, lui passait les mains dans les cheveux et lui disait : « Tu es le plus beau et le plus grand. » Offenbach le croyait, ni plus ni moins que tous ceux qui existent par l'intelligence et le succès. Seulement ce que ses rivaux, qui ne le valent pas, se répètent devant la glace où se reflète leur image et leur idole, Offenbach le disait à haute voix à qui voulait l'entendre; chez lui la vanité était plus naïve que chez les autres; voilà tout ! . . . . . .

. . . . . .

Le jeudi, 7 octobre, dès le matin, la Madeleine est comble; l'entrée de la rue Royale est envahie, Paris se presse aux abords de l'église.

Sur le boulevard des Capucines, c'est un défilé de couronnes qui s'amoncellent dans la chapelle ardente au milieu de laquelle le cercueil est exposé, fleurs envoyées par l'Opéra, l'Opéra-Comique, les Folies-Dramatiques, les Variétés et les Bouffes; couronne apportée par M. Jacobi au nom de l'Alhambra de Londres; roue gigantesque aux couleurs brabançonnes envoyée par les Galeries Saint-Hubert: gerbes de fleurs

déposées au pied du catafalque par la députation des théâtres de Vienne ou par la délégation de Cologne. Puis ce sont les derniers souvenirs des amis, les hommages des admirateurs, et quand, à dix heures, le cortège s'ébranle vers l'église, c'est derrière un amoncellement de lilas, de roses que s'avance le maître des cérémonies portant sur un coussin la croix de la Légion d'honneur, la plaque de François-Joseph et le grand-cordon de Charles III.

Marchant aux côtés du char, MM. Victorien Sardou, Halanzier, Perrin et Auguste Maquet. Après le fils et les gendres d'Offenbach, MM. Edmond Turquet, Ambroise Thomas et Camille Doucet.

Les curieux, auxquels se sont mêlés des bandes de touristes anglais conduits par leurs guides, ont pris possession de la Madeleine bien avant l'arrivée du convoi, opposant une barrière vivante que ne peut franchir plus d'un invité. C'est ainsi que MM. Hector Crémieux, Tréfeu, Halévy et tant d'autres sont forcés de rester sous le porche durant la cérémonie entière.

Dans l'église nul ne songe à maîtriser son émotion pendant que Faure dit *le Pie Jesu* et Taskin *le Libera,* pendant que Talazac chante *le Dies Iræ* et *l'Agnus,* adaptés à des fragments des *Contes d'Hoffmann,* et quand, à l'offertoire,

la Chanson de Fortunio s'élève au grand-orgue, quand la phrase adorable de Valentin plane sur toute cette foule qui revit en un instant les triomphes passés, les plus indifférents se sentent le cœur serré et bien des yeux se remplissent de larmes.

Les interprètes du Maître sont là sans exception, mêlés à tout ce que Paris compte de grand et d'illustre : c'est, devant le cercueil, un interminable défilé au milieu d'une foule grossissant toujours, s'écrasant pour mieux voir.

Le char funèbre prend, par un long détour, le chemin du cimetière Montmartre : on a voulu qu'Offenbach vit une dernière fois ses théâtres et on va suivre le boulevard, passer près des Bouffes, devant l'Opéra-Comique et les Variétés.

Ce jour-là les artistes de l'Alhambra de Londres jouaient *la Fille du Tambour-Major*, un crêpe au bras ; à Paris, le convoi de Jacques frôlait les affiches annonçant pour le soir *les Mousquetaires*, au passage Choiseul : aux Variétés, *la Femme à Papa*...

On quitte le boulevard au carrefour Montmartre ; la pluie tombe et, derrière le char dont les cordons sont tenus par MM. Victorien Sardou, Emile de Najac, Joncières et Gouzien, les rangs s'éclaircissent. Beaucoup trouvent déjà

que la dette de reconnaissance est amplement payée.

Derrière les parents s'avance une femme vêtue de noir ; c'est Hortense Schneider. Oubliant *la Boulangère,* la Grande-Duchesse ne s'est souvenue que de Boulotte et de la Périchole, et aussi du Violoneux et de la Rose de Saint-Flour ; elle fait jusqu'au bout le triste pèlerinage.

Au cimetière M. Victorien Sardou devait adresser un dernier adieu ; mais, devant cette fosse ouverte, l'émotion l'étouffe, il ne peut parler. — Deux discours seulement sont prononcés : le premier par Auguste Maquet qui redit en quelques phrases la volonté héroïque, l'énergie miraculeuse de Jacques.

..... Ce fut aussi une âme intrépide, infatigable, que rien ne put vaincre, ni la douleur, ni l'adversité. Cette âme soutint dix ans le corps épuisé, défaillant : elle le forçait à travailler, elle le forçait à vivre....

M. Joncières, qui avait aimé l'ami autant qu'il admirait l'artiste, rappelle les jours d'épreuve, qui l'avaient montré si courageux :

..... C'était un ami sûr et dévoué, plein de cœur et d'élan, un homme d'une honorabilité

inattaquable. On l'a bien vu dans les circonstances les plus critiques, lorsque pour faire honneur à sa signature, il accepta l'offre que lui fait un impresario américain d'aller diriger des concerts au delà de l'Océan.

Alors, malgré les souffrances du mal terrible qui, déjà, le minait, il partit, laissant les siens qu'il adorait, sans savoir si jamais il les reverrait, et, pendant six longs mois, il alla, chaque soir, diriger un orchestre, puisant dans son implacable volonté les forces nécessaires pour accomplir la courageuse tache qu'il s'était imposée....

Au lendemain des funérailles M. Léo Delibes, jaloux de prouver à la famille de Jacques le dévouement affectueux conservé à l'ancien directeur des Bouffes, prenait place à l'avant-scène de la Renaissance et surveillait les dernières études de *Belle Lurette*, en orchestrait l'ouverture et un entr'acte restés inachevés.

Des *Contes d'Hoffmann*, Offenbach ne laissait que la partition de piano, terminée jusqu'à l'accord dernier, annotée déjà de ses indications d'orchestre. Pour l'important et délicat travail qui restait à faire, les héritiers du compositeur et M. Carvalho s'arrêtèrent au nom de M. Guiraud. Mais l'auteur de *Piccolino* hési-

tait devant la responsabilité qu'il allait assumer ; une démarche faite auprès de lui par Auguste Offenbach, le jeune fils du maître, accompagné de Nephtalie Mayrargues le décida et le jour même il se mettait au travail.

Le 30 octobre, le rideau de la Renaissance se levait sur *Belle Lurette*. Un voile de tristesse jetait son ombre sur la salle : mais Offenbach avait à tel point multiplié les séductions parmi ces trois actes que les bravos et la joie de la victoire eurent raison des souvenirs des adieux. Le *Jabot du colonel*, le joli *Trio des Amoureux*, et l'exquise phrase des *Vingt Ans* si délicatement dite par Mlle Jane Hading, avaient, dès le début, forcé les applaudissements qui ne devaient plus se ralentir. La parodie du *Beau Danuble Bleu*, le duo, *la Ronde du Lavoir*, une des trouvailles rythmiques les plus entraînantes qu'eût signées Jacques, le final de la blanchisserie, autant de pages acclamées au second acte. La scène des *Masques*, les couplets : « *On peut éteindre les Chandelles* » terminaient aussi brillament la représentation.

La pièce de MM. Blum, Blau et Toché, aussi bien que la partition d'Offenbach, avaient rencontré de vaillants défenseur en Mlle Jane Hading, corrigeant, à force d'esprit et d'adresse,

les défaillances de sa voix, et représentant avec la même grâce adorable, la blanchisseuse, la duchesse ou l'arlequine, Mlle Mily-Meyer, MM. Cooper, Jolly, Vauthier, Lary, Alexandre et Janin, et le succès de la première ne fit que grandir aux représentations suivantes.

En même temps le *Figaro*, voulant rendre un éclatant hommage à la mémoire d'un de ses premiers amis, du musicien qu'il avait suivi à chaque pas de sa carrière, faisait appel aux principaux interprètes, à ceux qui avaient été des grandes victoires, pour organiser une représentation qui serait comme une revue de l'œuvre d'Offenbach. Tous répondaient à l'appel, et le jeudi 18 novembre, dans la salle des Variétés, les mortels heureux, favorisés d'une des invitations dont Paris entier rêvait depuis quinze jours, assistaient au miraculeux concert dont voici le programme :

PREMIÈRE PARTIE

OFFENBACHIANA (*pot pourri*), par L'ORCHESTRE.

AIR D'ARISTÉE (*Orphée aux Enfers*), par M. LÉONCE.

CHANSON DES GRANDS PARENTS (*La Créole*), par Mlle VAN GHELL.

DUO DE LA VIE PARISIENNE, par Mlle ZULMA BOUFFAR et M. BRASSEUR.

A B C (*Mme l'Archiduc*), par MADAME JUDIC, MM. GRIVOT, EMMANUEL, PESCHEUX, SCIPION et MAXNERE

BRINDISI DES BAVARDS, par MADAME UGALDE.

Chanson et Scène de POMME D'API, par Mme Théo et M. Daubray.

RONDE DE COLETTE (*Belle Lurette*), chantée et dansée par Mlles Jane Hading, Mily Meyer, MM. Jolly, Vauthier, Cooper, Janin, Fary, et les chœurs de la Renaissance.

DUO FLAMAND (*le Dr Ox*), par Mme Judic et M. Dupuis,

*Fragments du dernier acte d'*OR-PHÉE AUX ENFERS. — ÉVOHÉ par Mme Peschard, Mmes Angèle, Scalini, MM. Christian, Leonce, Germain, Grivot et les chœurs. — *Menuet* réglé par Mlle Fonta, dansé par Mlles Lepich (2e), Vuthier, Grandjean, Jourdain, Sacre, Chabot. Mequignon (1re) et Salle de l'Opéra.

LE VIOLONEUX

Opéra comique en un acte

DE MM. MESTÉPÈS ET CHEVALET

Le père Mathieu. . . . M. Maurel | Reinette. . . . . Mlle J. Granier
Pierre. . . . . M. V. Capoul

DEUXIÈME PARTIE

DUO DE LISCHEN ET FRITZCHEN, par Mlle Zulma Bouffar et M. Dupuis.

LETTRE DE LA PERICHOLE, par Mlle Hortense Schneider.

BARCAROLLE DES CONTES D'OFFMANN, par Mmes Isaac, M. Ugalde et les chœurs de l'Opéra-Comique.

(Deux parties de harpe et de piano).

TYROLIENNE DE Mme FAVART, par M. et Mme Max Simon.

CHANSON DE VENDREDI (*Robinson Crusoë*), par Mme Galli-Marié.

LA CHANSON DE FORTUNIO, par Mlle Marie Vanzandt.

MARCHE BOHÉMIENNE *du Dr Ox*, par Mme Judic, MM. Dailly, Emmanuel, Daniel Bac, Hamburger et les chœurs.

Cérémonie.

INAUGURATION DU BUSTE

STANCES de MM. Henri Meillac, dites par M. Delaunay de la *Comédie-Française*.

Le programme est suivi à la lettre ; seule Hortense Schneider, très souffrante, ne peut chanter. Mais elle a tenu quand même à répondre à l'appel des amis du Maître, et quand le rideau se lève sur la cérémonie, c'est elle qui, revêtue du costume de la Périchole, se tient à la droite du buste, ayant Dupuis à ses côtés. Tous les artistes sont groupés sur la scène des Variétés, dominés par le magnifique marbre de Franceschi ; c'est là comme une évocation soudaine de la vie entière de Jacques, animant son œuvre depuis le Violoneux jusqu'aux Contes d'Hoffmann, depuis Reinette jusqu'à Olympia.

La Comédie-Française n'a pas oublié son ancien chef d'orchestre.

« En se faisant représenter en cette circonstance, écrit M. Auguste Vitu, elle affirmait noblement la solidarité de l'art français sous toutes ses formes ; quel représentant plus autorisé pouvait-elle choisir que l'éminent interprète d'Alfred de Musset, que le Fortunio idéal, dont les lèvres frémissantes furent les premières à murmurer la douce mélodie qui emporte sur ses ailes, vers tous les horizons, l'ineffaçable nom d'Offenbach ? »

Et devant le buste rayonnant, M. Delaunay dit les stances frémissantes d'émotion, écrites par M. Henri Meilhac :

Est-il un seul coin sur la terre
Où son nom ne soit pas connu !
Dans l'un et dans l'autre hémisphère
Est-il un village perdu,

Une bourgade abandonnée
Où, sur quelque vieux piano,
On n'ait dit l'Evohé d'Orphée
Et l'amour de Fortunio ?

Muse infatigable et féconde,
Ces airs joyeux qu'il écrivait
S'en allaient à travers le monde
Et le monde les répétait.

On les redira d'âge en âge,
Et plus tard — dans quelque cent ans,
Pour ne pas dire davantage —
Quand les enfants de nos enfants

Entendront, chanson folle ou tendre,
Ces airs, ces rondeaux, ces refrains
Que nous ici venons d'entendre
Tout émus et battant des mains...

Comme nous, plus que nous peut-être,
A leur tour ils applaudiront ;
Eux aussi t'appelleront : Maître,
Eux aussi te couronneront !

Bataclan, la Grande Duchesse,
Fortunio, Pomme d'Api,
Orphée aux Enfers, la Princesse
De Trébizonde et Choutleury,

Barbe-Bleue et la Belle Hélène,
L'Archiduc et Trombalcazar,
Métella la Parisienne,
Les Brigands, Madame Favart !.

Cent autres encor, quel bagage !

Mais pour tenir ainsi Paris
Que de travail et de courage !
Vous le savez, vous, ses amis...

Vous, les témoins de sa carrière :
Car ici, tous, en haut, en bas,
Orchestre, loges et parterre
Vous l'avez connu, n'est-ce pas ?

Dans cette salle que remplissent
Ses amis d'hier, de demain,
Toutes ces mains qui l'applaudissent
Autrefois ont serré sa main.

Habitués de ses premières,
Tous l'ont vu lutter, réussir,
Quelques-uns, aux heures dernières,
L'ont vu travailler et mourir.

Chacun ici se le rappelle,
Il semble qu'il va nous parler...
Le ciel avait dans ce corps frêle
Mis une volonté d'acier.

Il travaillait sous la menace
De la mort qu'il voyait venir,
Ne lui demandant comme grâce
Qu'un peu de temps... pour tout finir.

Il a tout fini : l'opérette
Et l'opéra qu'il aimait tant.
On applaudit Belle-Lurette,
Aux Contes d'Hoffmann maintenant !...

C'était son œuvre préférée,
Son rêve, son désir ardent,
Et cette dernière soirée,
Ce dernier triomphe, on l'attend

Ne parlons plus de funérailles ;
Le nom reste, Offenbach est là,

Un nom peut gagner des batailles ;
Si l'on en doute, on le verra...

Le succès restera fidèle,
O Maître, à ton dernier espoir ; —
Et la victoire sera belle...
Nous y serons, Jacques, au revoir !

. . . . . .

. . . . . .

A leur tour, MM. Wolff, Blum et Toché vont saluer une dernière fois l'ami disparu ; au second acte des *Parfums de Paris*, la revue donnée au théâtre des Nouveautés, le 18 décembre, Mlle Schneider, sous les traits de la Chanson, vient dire le rondeau écrit à la gloire d'Offenbach.

Quand elle apparut tremblante, tenant la main de Berthelier, quand on l'entendit attaquer la phrase de *la Périchole*, la salle entière resta muette d'abord ; c'était l'existence de Jacques, avec ses mille souvenirs, qui ressuscitait à la pensée de tous. Puis l'enthousiasme éclata, réunissant dans la même apothéose et le Maître et l'artiste qui chancelait sous l'étreinte de l'émotion.

Jamais depuis Hortense Schneider ne reparut, souveraine abdiquée, assistant dans le silence aux vains efforts tentés pour s'emparer de son sceptre.

10 février. — L'heureux et le triste jour à la

fois pour la famille de Jacques Offenbach. L'Opéra-Comique donne la première des *Contes d'Hoffmann* et chacun songe à cette joie si longtemps rêvée par le pauvre mort, à cette joie dernière tant et si vainement espérée, qui l'eût consolé des tortures passées.

« Dans cette partition des *Contes d'Hoffmann*, écrivait M. Albert Wolff dès le 5 octobre, le maëstro avais mis toute son âme ; elle devait être, dans sa pensée, le couronnement de sa vie, le dernier mot de son art comme elle est sa dernière œuvre. On ne peut dire définitivement ce que sera un ouvrage dramatique avant de l'avoir vu aux feux de la rampe. Mais ce fut, il y a deux ans, un étonnement général quand Offenbach fit exécuter chez lui des fragments de son opéra ; il caressait cette partition comme son enfant de prédilection ; il disait naïvement : « C'est admirable », mais au fond il n'en pensait pas un mot ; pas un jour ne se passait sans que le compositeur retournât, au milieu d'autres préoccupations, à cette œuvre chérie pour chercher à l'améliorer encore ; il sentait fort bien que ses derniers travaux n'avaient rien pu ajouter à l'éclat de son nom et qu'il lui fallait frapper un grand coup. »

C'est au cours des répétitions de *Jeanne d'Arc* à la Gaité, qu'Offenbach avait pour la

première fois dit à M. Jules Barbier combien le séduirait son drame fantastique des *Contes d'Hoffmann* transformé en opéra. L'auteur s'était facilement laissé convaincre et n'avait pas tardé à se mettre au travail.

La coupe adoptée pour l'Opéra restait, d'ailleurs, celle du drame écrit en collaboration avec M. Michel Carré, et joué à l'Odéon le 19 mars 1851, par Mme Laurent, Bilhault et Langlois, MM. Pierron, Tisserant, Harville, Anselme et Jourdain.

La partition de Jacques figurait au programme de M. Vizentini et devait avoir M. Bouhy pour principal interprète, quand le Lyrique sombra.

Le silence règne autour d'elle jusqu'au soir où, chez lui, le Maître fait entendre, le 18 mai 1879, des fragments de son œuvre chérie. Solistes : Mmes Franck-Duvernoy et Lhéritier, MM. Auguez, Aubert et Taskin : choristes : Mlles Offenbach et leurs amies. Le piano de M. Duvernoy compose à lui seul l'orchestre dirigé par M. Vizentini.

L'effet de cette simple audition avait été énorme, fertile en surprises pour les plus convaincus et lorsque M. Nephtali Mayrargues, un des intimes de Jacques et très lié avec M. Carvalho, s'offrit comme intermédiaire entre le compositeur et l'Opéra-Comique, les portes de

la Salle Favart ne tardèrent pas à s'ouvrir à deux battants.

Vient la difficile question des interprètes. L'éclatant début de M. Talazac le désignait tout naturellement pour Hoffmann, et Jacques n'hésita pas à récrire le rôle primitivement destiné au baryton de M. Bouhy : M. Taskin restait en possession du fantastique et multiple personnage qu'il avait présenté aux invités du boulevard des Capucines. Mlle Alice Ducasse porterait le travesti de Niclauss ; Frantz revenait à M. Grivot qui, si souvent déjà, avait lutté sous les ordres du maëstro.

Mais à qui confier le quadruple rôle d'Olympia, d'Antonia, de Giuletta et de Stella ? On proposait Mme Bilbaut-Vauchelet ; Offenbach, après avoir assisté à une représentation de l'*Etoile du Nord*, désigna Mlle Adèle Isaac.

M. Barbier lut son poème à l'Opéra-Comique et pour la musique, rendez-vous fut donné à Saint-Germain, au lendemain de la clôture (juillet 1880).

« Je ne sais pas si ma musique aura un grand succès, mais je suis certain d'un grand succès pour les artistes », répétait Jacques, au courant de ces études auxquelles nous l'avons vu assister mourant ; et en apprenant à la fois l'agonie et la fin du Maître, l'émotion fut la

même à l'Opéra-Comique que dans les théâtres où il avait si longtemps régné, tant l'énergie de ce rude lutteur, tant son stoïque mépris de la douleur avaient su, dès la première heure, conquérir toutes les affections.

Au lendemain de l'enterrement, les études reprenaient, et les difficultés surgissaient en même temps On sait ce qu'était Jacques à l'avant-scène, de quel coup d'œil il jugeait les défauts de son œuvre, de quel impitoyable crayon il taillait à travers les pages.

Maintenant, on hésitait à rien sacrifier des dernières inspirations, jusqu'au jour où une décision trop radicale supprima, à la veille même de la *première*, malgré les supplications de M. Jules Barbier, l'acte entier du Reflet perdu.

La chanson à boire, le duel fantastique qu'éclairait, torche en main, le bouffon accroupi sur une table, les effets de lumière, une mise en scène curieuse, tout cela fut tranché du même coup. A Talazac qui se plaignait de voir ainsi disparaître quelques-unes des pages les plus entraînantes de son rôle, M. Carvalho répondait : « Vous pouvez perdre un bel acte, quand, moi, je perds trois décors et cent costumes. »

Il fallait dans ce bouleversement général conserver la barcarolle exquise tant applaudie chez

Offenbach, et qui avait soulevé aux Variétés des ovations sans fin. Mais comment la faire chanter à Munich où se passait le quatrième acte, maintenant devenu le troisième? — Une simple phrase eut raison de la difficulté : « Nous avons quitté Munich pour Venise, sans prévenir Hoffmann » dit Antonia, et la barcarolle survécut.

Cette triomphante soirée du 10 Février, à laquelle le vainqueur seul manquait, est trop présente à toutes les mémoires pour qu'il soit besoin d'en redire la marche victorieuse. C'était Offenbach gai, souriant, spirituel, mais c'était aussi le musicien à l'âme vibrante, toute pleine de passion, de sanglots; et les plus dédaigneux étaient forcés de reconnaître qu'il y avait autre chose qu'une flatterie dans ce titre de « Maître » dont on le saluait.

Le public confondait dans ses acclamations et le créateur et les interprètes, Talazac dont la superbe voix pleine d'élan trouvait de merveilleux accents de tendresse, Mlle Adèle Isaac s'imposant dans cette soirée au public qui longtemps avait refusé de la comprendre. Elle était maintenant l'étoile sans rivale, sacrée par cette double incarnation, Olympia et Antonia, la poupée surprenante aux prodigieuses vocalises, la jeune fille mourant sur le dernier écho de la chanson d'amour.

Quel entrain joyeux et quelle grâce le petit Nicklauss empruntait à Mlle Marguerite Ugalde, maîtresse du rôle d'abord destiné à Mlle Ducasse ; et M. Taskin, le docteur Miracle dont l'apparition sinistre fut saluée d'un frémissement dans le terrifiant trio du troisième acte ; c'étaient aussi Mlle Dupuis, dans sa trop courte apparition, Mlle Molé, M. Grivot, plein d'esprit dans les couplets de Frantz, de l'Offenbach des anciens jours, MM. Belhomme, Gourdon, Chennevière.

L'orchestre de M. Danbé, complétait le magnifique ensemble et quand, aux cris unanimes de la salle, le rideau se releva après le dernier acte, le nom du Maître fut salué par une ovation touchante.

« Après les *Contes d'Hoffmann*, le nom de Jacques Offenbach, déjà si populaire, se trouve singulièrement grandi, et aux feux brillants de sa renommée — ainsi se terminait la critique de M. Vitu — se mêle un rayon de gloire. » . . . .

. . . . . .

« Nos petits enfants seront riches » répétait souvent Jacques à Madame Offenbach. Il prévoyait les années d'indifférence qui allaient suivre sa mort, mais il les prévoyait plus longues encore qu'elles ne devaient être.

Alors que les *Contes d'Hoffmann* poursuivent leur carrière dorée, la Renaissance donne, dans

les premiers jours de mai, le petit acte autrefois écrit pour Mme Céline Chaumont, destiné plus tard à Mme Théo et que le Maître semblait avoir depuis profondément oublié : *Mlle Moucheron* est chantée, jusqu'à la clôture, par Mmes Desclauzas, Mily Meyer et M. Jolly.

C'est ensuite le théâtre Cluny qui, en Septembre, abordant l'opérette sous la direction de M. Taillefer, enlève les *Braconniers* aux Variétés. Ils y tiennent longtemps l'affiche avec les noms de Mes Luigini et Mary-Albert, de MM. Dekernel, Guy et Mesmakers.

Quand commence 1882, *les Contes d'Hoffmann* brillent encore à la salle Favart, conservant les interprètes du premier soir, à l'exception de Mlle Ugalde, remplacée par Mlle Chevalier ; avec le retour de la *Jolie Parfumeuse* à la Renaissance (Mmes Théo et Landau), ce sont les deux seules apparitions du nom d'Offenbach cette année-là.

Les Variétés, craignant de laisser échapper la *Vie Parisienne*, en font une reprise (novembre 1883) ; Dupuis et Mlle Zulma Bouffar y retrouvent leur même succès : Mme Juliette Darcourt, prêtée par les Nouveautés, paraît sous les traits de la baronne de Gondremarck.

1884. *Madame Favart* ramène aux Bouffes la muse d'Offenbach, délaissée depuis *la Maro-*

caine. Mme Grisier-Montbazon s'y montre chanteuse et comédienne également charmante, imprimant un cachet tout personnel à cette reprise.

L'abandon est complet en 1885, — Timide tentative l'hiver suivant aux Variétés, avec *les Brigands*. Et voilà que la foule accourt, toute stupéfaite de retrouver plus de franchise, plus de gaîté et de grâce que dans tous les ouvrages des derniers temps, à cette partition exhumée avec crainte, mais que chantent si hardiment Mlle Blanche Monthy et M. Dupuis.

Et voilà que déjà Offenbach ressuscite, rejetant au loin le linceul d'oubli et de dédain sous lequel on voulait l'ensevelir !

Les *Contes* rentrent à l'Opéra-Comique avec Mlle Isaac ; puis voici le tour de *Tulipatan*, de *la Belle Hélène*, d'*Orphée*, applaudis et fêtés à l'envi, rayonnants de jeunesse. C'est l'heure de la justice qui approche, cette heure qui sonne pour tout artiste vrai, hâtive ou lente mais certaine, cette heure tant attendue des amis de Jacques et de laquelle M. Albert Wolff écrivait :

« Eh bien ! mon cher Meilhac, vous qui, malgré les accidents qui séparent souvent des collaborateurs, aviez conservé une si grande affection pour cet artiste, une si profonde estime pour ce

laborieux, voici l'heure où on lui rendra justice après sa mort. Vous souvenez-vous de ce que nous disions l'été dernier dans nos promenades champêtres, quand nous n'étions pas bien sûrs de retrouver Offenbach vivant en rentrant ? Nous disions que le jour de sa mort on s'apercevrait de ce qu'il fut en récapitulant son œuvre nombreuse, primesautière, originale, qu'il n'a prise à personne, et dont ses imitateurs se sont inspirés avec bonheur ; nous disions qu'avec Offenbach disparaît un des plus beaux tempéraments d'artiste qu'on puisse voir et que sa vie de labeur appellerait tous les respects sur sa tombe. Eh bien, soyons sans crainte : le nom d'Offenbach est inscrit à jamais dans l'histoire artistique de ce siècle. La Postérité verra ce qu'elle devra retenir de ces cent deux partitions ; elle fera un choix : mais quel qu'il soit, il suffira pour qu'en feuilletant l'œuvre qui restera, ceux qui survivent à Offenbach disent de lui : « Quel grand ar-
» tiste ! »

FIN

TABLE

DES NOMS CITÉS DANS L'OUVRAGE

A

Abel (Mme Lucy), 242.
About, 77, 80, 246, 247.
Achard, 6.
Adam, 11, 27, 28, 32, 33, 42, 133, 267.
Aguado, 58.
Aimée (Mlle), 152, 155, 216, 221, 229.
Albe (duchesse d'), 25.
Albert (Mme Mary), 238, 287.
Albrecht (Mme), 92, 106, 108.
Alcain (de), 7, 9.
Alexander, 3.
Alexandre, 169, 185, 193.
Alexandre, 275.
Alexis (Mme), 228.
Alphousine (Mme), 45, 105, 139, 218.
Andrassy, 28.
Angèle (Mlle), 185, 193, 218, 225, 229, 231, 276.
Angelo, 185.
Anselme, 282.
Antigny (Blanche d'), 149, 157, 169.
Antonine (Mlle), 157, 191, 218.
Argout (d'), 58.
Assas (d'), 46.
Asseline, 150.
Auber, 26, 28, 32, 75, 267.
Aubert, 282.
Aubryet, 60, 72, 177, 251.
Auclair (Mlle), 78.
Augier (Emile), 120.
Auguez, 282.
Aumale (duc d'), 39, 110.
Aurèle, 131.
Autriche (Empereur d'), 127.
Azevedo, 58.

B

Bac (Daniel), 180, 276.
Bache, 48, 49, 51, 56, 75.
Bacchiochi (comte), 25, 26, 28.
Bade (Mlle), 241.
Baratte (Mlle), 66.
Barbantane (de), 28.
Barbier (Jules), 189, 208, 282, 283, 284.
Barbot, 10.
Barnolt, 110.
Baroche, 28.
Baron, 180, 188, 225, 229.
Barretti (Henriette), 231.
Barretti (Marguerite), 231.
Barrière (Théodore), 105, 186.
Bartet (Mlle), 228.
Barucci (Giulia), 120.
Battu (Léon), 15, 37, 216.
Baudier (Mlle), 81.
Baudoin (Mlle), 82.
Baudu (Mme), 231.
Baudu, 196, 212.
Bauffremont (prince de), 58.
Baumont, 68.
Bavière (le Roi de), 127.
Bazancourt (de), 29.
Beau (Juliette), 61.
Beaugrand (Mlle), 66, 192.
Belia (Mlle), 68, 70, 158.
Belot (Adolphe), 125, 181.
Berlioz, 72, 73.
Bernhardt (Mme Sarah), 152, 168, 242.
Becker (Mlle), 241.
Belhomme, 286.
Bell (Mlle Lina), 194.
Berne-Bellecour, 218, 250, 251.

Bertall, 248.
Berthal (Mlle), 186, 188.
Berthelier, 20, 24, 25, 26, 28, 29, 32, 68, 107, 110, 115, 125, 129, 141, 153, 160, 180, 181, 188, 194, 207, 217, 280.
Berton, 168.
Bertrand, 180, 182, 194, 215, 225, 230.
Besson (Louis), 241.
Biestat, 58.
Bieval, 15.
Bignon, 255, 258.
Bilbaut-Vauchelet (Mme), 283.
Bilhaut (Mlle), 282.
Bischoffsheim (Raphaël), 218, 247, 254.
Bismarck (prince de), 127.
Bizet, 36, 246, 247.
Blandin, 243.
Blanquet (Mme), 41.
Blau, 274.
Blavet, 150, 177.
Blondelet, 180.
Blount, 120.
Blum, 190, 197, 233, 243, 274, 280.
Boïeldieu, 65.
Boisgonthier (Mlle), 125.
Boismouchy (Mme de), 28.
Boisseaux, 68.
Boisselot (Paul), 88.
Bonaparte (prince), 58.
Bonnet, 62, 141, 149, 185, 187, 191, 194, 209.
Bouffar (Zulma), 89, 91, 107, 108, 109, 116, 137, 139, 155, 169, 180, 181, 186, 188, 207, 219, 230, 276, 287.
Bouhy, 282, 283.
Bouillet, 47.
Boulanger, 68.
Boulet, 161, 166, 167, 168, 175, 176, 177, 179, 182, 183, 184.
Bourdin, 253.
Bourgeois (Anicet), 6.
Bourgoing (de), 29.
Boyer (Georges), 221.
Brach (Mlle), 66.
Brandus, 26.
Brasseur, 89, 115, 139, 188, 276.
Brébant, 146.
Briguiboul, 87, 217.
Brindeau, 14, 185.
Brindeau (Mme), 168.
Brohan (Augustine), 58.
Brot, 46.
Busnach (William), 125, 187.

C

Cabel (Marie), 45, 68.
Cadol, 219.
Cahen d'Anvers, 218.
Cambon, 43, 57, 247.
Camille (Mlle), 225.
Camondo, 218.
Candeilh, 21.
Cantin, 229, 236, 238.
Cap (Mlle), 139.
Capoul, 85, 145, 146, 147, 152, 157, 177, 227, 254, 276.
Caraby, 247.
Cardon, 81.
Carion, 242.
Carjat, 247.
Carpeaux, 152.
Carré (Michel), 282.
Carvalho, 243, 273, 282, 284.
Casirolla, 20.
Castelar, 218.
Castellane (de), 29.
Castello (Mlle), 207.
Caumont-Laforce (de), 120.
Caux (marquis de), 28, 120.
Cavé, 246.
Chabot (Mlle), 276.
Chabert (Mlle), 48.
Chabriant (Mme de), 28.
Chaumont (Mme Céline), 129, 153, 154, 157, 169, 176, 179, 180, 287.
Cheret, 219.
Chéri (Rose), 78, 129.
Chennevière, 286.
Cherubini, 4,
Chevalet, 27, 276.
Chevalier (Mlle), 287.
Chivot, 141, 177, 179, 180, 181, 236.
Christian, 134, 193, 194, 219, 230, 231, 236, 276.
Cico (Mlle), 62, 132, 133, 146, 193.
Clairville, 61.
Clapisson, 32, 72.
Claretie, 222.
Clary (Mlle), 241.
Claudia (Mme), 201, 231.
Claudin, 60, 105.
Cogniard, 98, 102, 105, 127.
Colas (Mlle), 129.
Colombey, 227.
Colombier (Marie), 120.
Comte, 30.
Comte (Charles), 106, 138, 157, 194, 213, 220, 225, 230, 238, 250, 251.
Constantin (le Grand-Duc), 127.
Cooper, 155, 176, 188, 194, 220, 221, 229, 275, 276.
Coppée (François), 206.
Coquelin, 194.
Cormon, 132.
Cornélie (Mme), 125.
Cossé-Brissac (de), 120.

Couder, 122, 134, 146, 235.
Courbet, 109.
Courcelles, 209.
Cramer, 198.
Crémieux (Emile). 58.
Crémieux (Hector), 32, 34, 40, 46, 47, 48, 49, 51, 58, 59, 71, 73, 74, 75, 76, 80, 84, 105, 108, 119, 132, 133, 135, 136, 139, 190, 197, 209, 218, 229, 246, 247, 253, 254, 270.
Crisafulli, 125.
Croisille, 4.
Crosti, 132.

D

Dailly, 229, 276.
Dalmont (Mlle), 32, 41, 42.
Dameron (Mlle), 120.
Danbé (Jules), 169, 286.
Dancla, 4.
Danemark (Prince Royal de), 140.
Darcier (Mlle), 80, 82.
Darcier, 20, 28.
Darcourt (Juliette), 287.
Dartaux (Mme), 86, 185, 187, 191, 197, 218.
Daru, 120.
Daubray, 185, 191, 194, 195, 201, 209, 220, 221, 224, 227, 233, 235, 276.
Dauverné, 4.
Davenay (Mlle), 193.
Davilliers, 120.
Davyl (Louis), 186.
Decourcelle (Adrien), 246, 248, 251.
Decourcelle (Pierre), 252.
Deforges, 145.
Déjazet, 65, 145, 147, 200.
Dekernel, 287.
Delacour, 218.
Delamarre, 219.
Delannoy, 61, 168.
Delaporte, 80.
Delaunay, 12, 70, 276, 277.
Delessart (Mme Worms), 139.
Delibes (Léo), 33, 35, 56, 60, 118, 246, 247, 248, 273.
Delmary, 106,
Delvil, 83.
Demay (Mlle), 218.
Denayrouze, 222.
Derudder, 21, 24, 27.
Desclauzas (Mlle), 124, 287.
Desclée (Aimée), 168, 194.
Désiré, 37, 38, 41, 45, 48, 49, 56, 75, 76, 82, 86, 92, 107, 110, 139, 149, 150, 152, 160.
Desmares (Dr), 219.
Desmonts, 64, 87, 107, 151.
Despléchin, 67.
Desrieux, 185, 189.
Desroy (Mme), 28.
Detaille (Edouard), 250.
Deveria (Mlle), 157, 188, 189.
Doche (Mme), 218.
Dollingen, 247, 253.
Donizetti, 69.
Donvé (Mme), 218, 225.
Doré (Gustave), 57, 60, 247, 248, 249.
Doucet (Camille), 28, 120, 218, 270.
Ducasse (Mlle Alice), 283, 286.
Dufrène, 246.
Duloche, 6.
Dumaine, 46.
Dumas (père), 13, 53.
Dumas (Alexandre), 182, 183.
Duponchel, 23, 203, 248.
Duprato (Jules), 35, 77, 85, 131, 246, 247, 248.
Duprez, 128.
Dupuis (Mlle), 286.
Dupuis, 99, 100, 101, 105, 112, 113, 115, 122, 123, 126, 134, 137, 140, 143, 150, 151, 154, 158, 169, 176, 180, 181, 186, 188, 195, 217, 223, 225, 229, 235, 242, 276, 277, 287, 288.
Duru, 141, 177, 179, 180, 181, 236.
Duval (Aline), 194, 225, 229.
Duval, 206.
Duvernoy, 42.
Duvernoy (Alphonse), 282.
Duvernoy (Mme Franck), 282.

E

Edimbourg (duc d'), 127.
Egypte (le Vice-Roi d'), 127.
Emmanuel, 235, 276.
Empereur (S. M. l'), 126, 128, 129.
Ennery (d'), 46, 74, 166.
Ezpeleta, 120.

F

Falchieri, 106, 185, 187.
Fargueil (Mlle), 168.
Farnie, 199.
Faure, 192, 223, 270.
Febvre, 194.
Felix, 16, 70.
Felix (Mlle Lia), 185, 189, 202, 218.
Ferret (Amédée), 60.
Ferreyra (Judith), 45.
Ferrier (Paul), 237.

Ferrucci (Mlle), 192.
Feuillet (Octave), 65.
Fiocre (Eugénie), 66.
Fichel, 218.
Flaubert, 194.
Fleury (Mme Emma), 218, 219.
Flotow (de), 10.
Fonta (Mlle), 192, 276.
Fontebello (Mlle), 185.
Fonti (Mlle), 150, 152, 191.
Fould, 36.
Fourcauld, 265.
Fournier (Édouard), 248.
Fournier (Marc), 46, 74.
Foye (de), 10.
Franceschi, 277.
Frasey (Mlle), 107, 109, 110.
Frébault (Élie), 79.
Froment, 211.
Fromentin (Mme), 218.
Fugère, 201, 227.

G

Gabel, 136.
Gabrielli (comte), 58, 150.
Gagarine (princesse), 58.
Gailhard, 146.
Galitzin (prince), 219.
Galles (prince de), 127, 140, 159.
Galles (princesse de), 140.
Galli-Marié (Mme), 81, 132, 133, 172, 276.
Garnier (Mlle), 37, 49.
Garnier, 218.
Garrait (Mlle), 107, 131, 139, 235.
Gaspari, 131.
Gauthier (Gabrielle), 218.
Gautier (Théophile), 12, 58.
Geffroy, 168.
Géniol, 29.
Geoffroy (Coraly), 36, 41, 48, 49, 229.
Georges (Édouard), 86, 209.
Geraizer, 110.
Geraldine (Mlle), 82, 84.
Gérard (Mlle), 84.
Gérard (Laurence), 185.
Germain, 225, 234, 276.
Gérôme, 170.
Gerpré 106.
Gervais (Mlle), 105.
Gevaërt, 217.
Ghell (Mlle Van), 153, 157, 176, 179, 180, 189, 207, 220, 223, 229, 276.
Ghinassi (Mlle), 223, 241.
Gilbert (Mlle), 185, 193.
Gille (Philippe), 36, 37, 60, 105, 108, 177, 209, 226, 228, 248, 251.
Gil-Perès, 89, 115, 117, 139.
Girard (Mme), 132, 133, 146, 157, 233.
Girard (Mlle Juliette), 229, 237, 276.
Girardin (Emile de), 125.
Glatigny, 24.
Gobin, 110.
Gondinet, 159.
Gontaut-Biron (de), 120.
Gortschakoff, 58.
Gounod, 12, 13, 75, 189, 208.
Gourdon, 106, 129, 286.
Gouzien, 217, 218, 271.
Grammont (duc de), 58.
Grandet (Mlle), 218.
Grangé, 60, 210, 226.
Grandjean (Mlle), 276.
Granier (Jeanne), 207, 208, 276.
Granville (Mlle), 188.
Grassot, 6.
Grave (de), 253.
Gravier (Mlle) 218.
Gravier, 193.
Grenier, 101, 122, 129, 131, 139, 180, 188, 208, 235.
Grétry, 69, 207.
Grévin, 219.
Grignon, 10.
Grillon, 129.
Grisar, 49.
Grisi (Julia), 32.
Grisier-Montbazon (Mme), 288.
Grivot, 166, 169, 185, 187, 193, 194, 201, 219, 230, 231, 234, 236, 276, 283, 286.
Grivot (Mme), 166, 185, 190, 197, 201, 218, 236, 243.
Gudin, 25.
Gueymard (Mme), 192, 218.
Guimont (Esther), 120.
Guiotti (Mlle), 186.
Guiraud, 169, 271.
Guntzbourg, 218.
Guy, 287.
Guyon, 225.
Guyot, 10.

H

H*** (Julia), 105.
Habay, 185, 200, 201, 219, 231.
Hading (Mme Jane), 271, 276.
Halanzier, 270.
Halévy (Fromenthal), 5.
Halévy (Ludovic), 23, 24, 27, 32, 47, 59, 71, 73, 75, 76, 80, 88, 96, 105, 112, 116, 128, 139, 187, 188, 216, 217, 235, 237, 246, 247, 252, 270.
Hallez-Claparède, 120.
Hamburger, 119, 156, 225, 276.
Hamilton (duc de), 119.

Hanapier, 93.
Harmant, 115.
Harville, 282.
Hautpoul (d'), 28.
Haydn, 3.
Heilbron (Marie), 180, 181, 185.
Hequet, 73.
Hermann (Mlle), 238.
Hervé, 33, 251.
Hesse (prince de), 128, 140.
Heu, 117.
Heumann (Mlle), 241.
Heugel, 16, 55, 56, 58, 159.
Heugel (Henry), 251.
Hittemans, 131, 176.
Homerville, 227.
Honorine (Mlle), 114.
Hostein, 111, 184, 187, 190.
Houssaye (Arsène), 11, 12, 13.
Hugo (Victor), 12.
Humberta (Mlle), 233, 241.
Hyacinthe, 115, 117, 139.

I

Impératrice (S. M. l'), 85, 127, 128, 171.
Ingres, 29.
Isaac (Mlle Adèle), 264, 276, 283, 285, 288.
Ismaël, 172.
Ivry (Mis. d'), 128.

J

Jacobi, 269.
Jacotot, 10.
Jaime, 36.
Jamet (Sabine), 231.
Janin (Jules), 50, 51, 52, 53, 58, 67, 81.
Jannin, 238, 275, 276.
Jean-Paul, 92, 149, 185.
Jérôme, 125.
Jolly, 233, 235, 238, 275, 276, 287.
Jonas (Émile), 42, 17, 168, 213, 216, 218.
Joncières, 219, 267, 271, 272.
Jourdain, 282.
Jourdain (Mlle), 276.
Jouvin (Bénédict), 69, 86, 133, 155, 200, 253.
Judic (Mme), 129, 169, 186, 191, 197, 200, 201, 218, 220, 225, 228, 229, 230, 276.
Julien, 6.
Just (Clément), 185, 189.

K

Karr (Alphonse), 70.
Kerst (Léon), 237, 266.
Khalil-Bey, 119, 177.
Kid (Mlle), 120.
Kœnigswarter, 219.
Koning, 103, 106, 111, 217, 243, 263.
Kopp, 122, 176.

L

Labarre (Théodore), 31.
Labiche, 56, 209, 218.
Labro, 1.
Lacaze, 16, 19, 20.
Lacombe, 156.
Ladmirault (général), 173.
Lafargue, 158.
Laferrière (de), 120.
Laffeli, 21.
Lafontaine, 185, 186.
Lafontaine (Mme Victoria), 185, 186.
Laget, 70.
Laget (Mlle), 231.
Lagier (Suzanne), 125.
Lamarre (docteur), 261.
Lamy (Mlle), 66.
Landau (Mlle), 287.
Lange, 27, 34, 83, 221.
Lange (Mlle), 91.
Langlé (Aylie), 14.
Langlois (Mlle), 282.
Lanjallay, 150, 153.
Laplace, 21, 27.
Lapissida, 151.
Larcena (Mlle), 15.
Lary, 275, 276.
Las Marismas (marquise de), 28.
Lassagne, 45.
Lassouche, 115.
Latour (Amélie), 139.
Laurent, 185, 219.
Laurent (Mme Marie), 125, 185, 202, 207, 282.
Lavigne (Mlle), 211.
Laya, 65.
Leblanc (Léonide), 120, 211.
Leclerc, 15.
Lecocq (Charles), 36.
Lefort (Cécile), 209.
Legrand (Berthe), 119, 176, 191, 231, 211.
Legrand (Paul), 21, 46.
Lehmann, 31.
Lemoine (Mlle), 129.
Léonce, 32, 41, 48, 49, 52, 56, 76, 78, 82, 91, 107, 110, 176, 180, 188.

217, 225, 229, 231, 236, 276.
Léotard, 61.
Lepers, 237.
Lépine, 248.
Leppich (Mlle), 276.
Leroux (Mlle), 218.
Lespès (Léo), 253.
Lesueur, 176, 185.
Leterrier, 218.
Letessier (Caroline), 120.
Leuven (de), 10, 145, 159.
Lhéritier (Mme), 282.
Ligier, 129.
Livry (Emma), 57, 58, 62, 66, 67, 85, 151.
Lizy (Delphine de), 194.
Locle (Camille du), 159, 175, 248.
Lordereau, 254.
Louis-Victor (l'Archiduc), 132.
Lovato (Mlle), 106.
Loyé (Mlle), 120.
Luce (Mlle), 220, 221, 235.
Lucca (Mme Pauline), 120.
Luco, 237.
Luigini (Pauline), 227, 287.
Lulli, 12, 207.
Luther (Mlle), 46.
Lyon (Pauline), 166.

M

Macé (Mlle), 21, 48.
Mackart, 236.
Magnan (Maréchal), 58.
Magnard, 253.
Magnier (Mlle), 218.
Magnus, 239.
Maillé (Mme de), 28.
Mancel (Mme de), 28.
Mandl, 218.
Manvoy (Athalie), 168, 211.
Maquet, 270, 272.
Marchal, 247.
Marchisio (les sœurs), 61.
Marcus (Mlle), 219.
Mareschal (Mlle), 41, 55, 56.
Marie-Amélie (la Reine), 38.
Marié (Irma), 89, 102, 105, 107, 110, 140, 159.
Marié (Paola), 221, 225, 227, 233, 235, 238.
Marimon (Mlle), 68.
Marinoni, 218.
Mariquita (Mlle), 22.
Marquet (Mlle), 66, 192.
Martin (Edouard), 248.
Marx, 105, 253.
Mas, 4.
Massa (de), 28.
Massé (Victor), 31, 121.
Masséna, 58.
Massenet, 169.
Masset, 169.
Massin (Mlle), 120.
Masson, 248.
Matz-Ferrare (Mme), 193, 223.
Maugé, 237.
Maurel (Victor), 276.
Maxnère, 276.
Mayrargues, 60, 274, 282.
Méhul, 69, 206.
Meilhac, 88, 105, 112, 116, 128, 139, 175, 188, 215, 217, 218, 262, 276, 277, 288.
Melchissédec, 172.
Mélingue, 125, 141, 169.
Mendelssohn, 207.
Menken (miss), 118, 125.
Méquignon (Mlle), 276.
Mérante, 62, 67.
Merle, 252.
Mermet, 189.
Méry, 21, 58.
Méry (Blanche), 193.
Méry (Gabrielle), 120.
Méryss (Rose), 129, 218.
Mesmacker, 38, 40, 287.
Mestepès, 27, 35, 276.
Metternich (princesse de), 75, 117.
Meurice, 140, 185.
Meyer (Arthur), 219.
Meyerbeer, 14, 37, 38, 56, 58, 65, 71.
Meyronnet, 193.
Michel (Marc), 218.
Milher, 238.
Millaud (Albert), 199, 201, 210, 220, 224, 251, 255, 258.
Millaud (Moïse), 58, 71.
Mily-Meyer (Mlle), 275, 276, 287.
Miolan-Carvalho (Mme), 46, 124.
Miranda (Angel de), 251, 254.
Miroir (Blanche), 227.
Mitchell (Mme), 7, 8, 9.
Mitchell (Gaston), 38, 60, 105, 177, 219, 250
Mitchell (Robert), 60, 251.
Moisset (Mlle), 116, 157, 172.
Moinaux, 15, 23, 82.
Molé (Mme), 276.
Monnier (Hélène), 140.
Monsigny, 207.
Montaland (Mme Céline), 114, 117, 168, 228.
Montaubry, 53, 132, 185, 193.
Monthy (Mlle Blanche), 288.
Montigny, 144, 218.
Montijo (comtesse de), 25.
Montrouge, 46, 160.

Morny (duc de), 12, 28, 29, 76.
Mortier (Arnold), 218, 228, 251.
Mouchy (duc de), 119.
Mozart, 33, 37, 42.
Murat (prince) 119.
Murat (princesse Anna), 171.
Mürger, 74.
Musset (Alfred de), 12, 73, 172, 173, 277.
Musset (Paul de), 71.
Mustapha-Pacha, 119.

N

Nadar, 246, 247.
Najac (Emile de), 77, 248, 271.
Narischkine, 120.
Narrey, 246.
Négrier, 21.
Nemours (duc de), 39.
Neuville (de), 60.
Nicolaï (de), 28.
Nigra, 120, 218.
Nilsson (Mme Christine), 124.
Noriac, 48, 49, 105, 138, 150, 157, 226, 247.
Nuitter, 81, 92, 105, 106, 150, 152, 160, 175, 199.
Numa, 70.

O

Octave (Mme) 61.
Ohnet (Georges), 222.
Olivier (Thérèse), 80.
Osmond (d'), 27.
Osmont (Mme d'), 28.
Oswald (François), 150.

P

Page (Adèle), 168.
Parade, 46, 168.
Paris (comte de), 110.
Paris (comtesse de), 110.
Pasca (Mme), 121.
Patti (Adelina) 85, 177, 200.
Paurelle (Elmire), 46, 111, 116, 117.
Pearl (Cora), 119, 120.
Pelletan (baron), 58.
Penco (Mme), 16.
Pène (de), 58, 247.
Pereire, 58.
Périer (Marie), 150, 156.
Perignen, 123.
Perret (Mlle), 185, 193, 201.
Perrin (Emile, 11, 73, 270.
Peschard (Mme), 160, 169, 176, 191, 195, 206, 209, 210, 223, 231, 333, 234, 236, 276.
Pescheux, 276.
Peters, 120, 253.
Petit (Dica), 218,
Pfotzer (Mlle), 71, 75, 80, 81, 207, 258.
Piccolo (Anna), 20.
Piccolo (Mlle), 231.
Pierron, 282.
Pierski (Mlle), 218,
Pierson (Mlle), 70, 105, 169, 228.
Pietri, 120.
Placet, 22.
Plouvier, 13.
Plunkett, 114, 115, 116, 138, 188.
Ponchard, 132, 146.
Poniatowski (prince), 58.
Ponsard, 12.
Porel, 168, 206.
Portugal (roi de), 127.
Potel, 75, 80, 81, 84, 172.
Pradeau, 21, 23, 25, 26, 29, 32, 34, 41, 82, 92, 207, 217, 229.
Prelly (Mme), 191.
Prével (Jules), 105, 151, 156, 162, 251, 253.
Preziozi (Mlle), 225.
Price (les sœurs), 21.
Priola (Marguerite), 172.
Prusse (prince royal de), 128.

R

Rachel, 13, 53.
Ravel, 140.
Raymonde (Mlle), 110, 150, 201.
Reber, 72.
Regnault (Alice), 218.
Reichemberg (Mlle), 115.
Renaud (Mlle), 105.
Resuche (Mlle), 120.
Revilly (Mme), 132.
Richelieu (de), 120.
Ritter (Cécile), 227.
Rivero (Mlle), 211.
Robert (Fanny), 231, 232.
Rochejacquelein (de la), 29.
Rieder (Mlle Milla), 176.
Roger, 141.
Roissy (Mlle de), 9.
Roqueplan, 50.
Rossini, 42, 69, 80.
Rothschild (de), 28.
Rothschild (Ad. de), 218.
Rouillé (Mlle), 10.
Rouvière, 46.
Rovigo (duc de), 58.

Russie (grand-duc héritier de), 128.
Russie (l'Empereur de), 127, 128.

S

Sacré (Mlle), 276,
Sagan (de), 120.
Saint-Albin (de), 177, 229, 253, 254.
Sainte-Foy, 68, 132, 133, 146.
Saint-Georges (marquis de), 10, 66.
Saint-Germain, 125.
Saint-Remy, 76.
Saint-Urbain (Mme), 68, 91.
Saint-Victor (Paul de), 58, 67.
Salle (Mme), 28.
Salle (Mlle), 276.
Salomon, 41.
Sanafé (de), 219.
Sand (Georges), 140,
Sardou (Victorien), 65, 70, 82, 85, 101, 115, 145, 149, 162, 163, 164, 167, 170, 171, 175, 185, 189, 202, 203, 204, 206, 214, 2 8, 228, 270, 271, 272.
Saucède, 254.
Saxe-Weimar (prince de), 128,
Scalini (Mme), 276.
Scheffer (Arnold), 60.
Schneider (Hortense), 27, 28, 32, 33, 34, 46, 89, 95, 96, 97, 98, 101, 105, 111, 112, 113, 116, 117, 118, 121, 123, 128, 142, 143, 147, 150, 151, 155, 157, 176, 188, 195, 207, 215, 216, 217, 222, 234, 272, 276, 277, 280.
Scholl (Aurélien), 253, 254,
Scipion, 191, 201, 227, 276.
Scribe, 41, 53, 59, 68, 75, 160, 172.
Scribe (Mme), 159.
Scriwaneck (Mlle), 45.
Scudo, 73.
Second (Albéric), 58, 105, 217.
Seligmann, 1, 6.
Séjour (Victor), 185.
Seveste (Mlle), 169.
Silas, 247.
Silly (Mme), 118, 120, 149.
Simon (Mlle), 80.
Simon (Max), 237, 276.
Siraudin, 82.
Sohège, 254.
Soll (Mlle), 222.
Soria (Diaz de), 218.
Sothern, 129.
Stella (Mlle), 225.
Stoïkoff (Mme), 66.
Stop, 57, 248, 251.
Stuart (William), 185.
Suède (le Roi de), 127.
Sultan (le), 129.

T

Tacova, 75, 76, 139.
Taffanel (Mlle), 91.
Taglioni (Mlle), 57, 58, 66, 67.
Taïcoun (le), 128.
Taigny (Emile), 161.
Taillefer, 287.
Talazac, 270, 283, 284, 285.
Talleyrand (de), 58, 93.
Tarbé, 144, 177.
Taskin, 270, 282, 283, 286.
Tautin (Lise), 38, 41, 48, 49, 50, 61, 75, 78, 107, 110, 129, 131, 139, 197, 207, 226.
Tayau, 48.
Taylor (baron), 218.
Teck (prince de), 140.
Tessaudier (Mlle), 185, 186, 189.
Thé (Mlle Rose), 241.
Théo (Mme Louise), 20, 185, 187, 190, 191, 195, 197, 206, 207, 209, 210, 226, 227, 229, 243, 276, 287.
Théodore (Mlle), 191.
Thérésa (Mme), 120, 157, 166, 169, 209, 218, 224.
Thibault (Mlle), 192, 218.
Thiboust (Lambert), 105, 248.
Thierret (Mme), 114, 141, 149, 157, 160.
Thierry, 57.
Thiers, 127, 173.
Thiron, 139.
Thomas (Ambroise), 69, 270.
Ti-sier, 219.
Tisserant, 282.
Tochè (Raoul), 243, 252, 255, 271, 280.
Tostée (Mlle), 75, 105, 107, 138, 140, 197.
Touroude, 182.
Tracy (Mme de), 28.
Tréfeu (Etienne), 21, 26, 27, 28, 36, 57, 59, 92, 105, 106, 135, 150, 152, 156, 160, 175, 198, 199, 209, 212, 233, 247, 253, 254, 270.
Troubetzkoy (prince), 120, 218.
Turquet (Edmond), 270.

U

Uchard (Mario), 175, 218, 251.
Uchard (fils), 252.
Ugalde (Mme), 46, 61, 81, 86, 91,

105, 115, 119, 138, 140, 146, 168, 176, 276.
Ugalde (Marguerite), 276, 286, 287.

V

Vacquerie, 120, 185.
Valles, 253.
Valtesse (Mlle), 107, 156, 218.
Vandenheuvel-Duprez (Mme), 16.
Vanloo, 218.
Varcollier, 115, 119.
Varney, 78, 90.
Vaslin, 4.
Vasseur (Léon), 194.
Vaufreland (Mme de), 28.
Vauthier, 275, 276.
Verne (Jules), 228.
Vernet (Horace), 29.
Verney (Mlle), 134.
Vibert, 218.
Victor, 141, 156.
Victoria (Mlle), 77.
Vigne (Mme), 125.
Vigny (Alfred de), 12.
Vilbac (Renaud de), 218.
Villaret, 192.
Villemessant (de), 23, 40, 105, 108, 177, 217, 253, 254.
Vitu (Auguste, 240, 277, 286.
Vizentini, 186, 191, 204, 212, 215, 219, 227, 231, 282.
Volny, 233.
Vuhier (Mlle) 276.

W

Wagner, 72, 75, 117.
Walewski, 70.
Warot, 68, 70.
Wartel, 84.
Weil, 150.
Weinschenck, 234, 235.
Williams (Emilie), 120.
Wolff (Albert), 177, 219, 251, 253, 262, 268, 280, 281, 288.
Wood, 198.

Z

Zandt (Mlle Van), 276.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

2

LIBRARY
NOV
1
'88
UNIVERSITY OF TORONTO

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 14 03 13 005 7